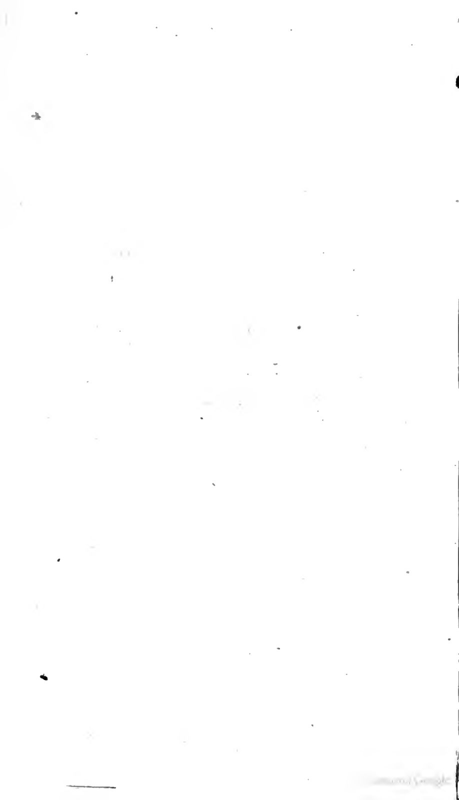


14. 10. 105.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.
TOME SIXIEME.

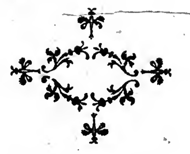



om. 6.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SIXIEME.



A LA HAYE,

Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE QUINZIEME.

Etablissemens des François dans l'Amérique Septentrionale.

LIVRE SEIZIEME.

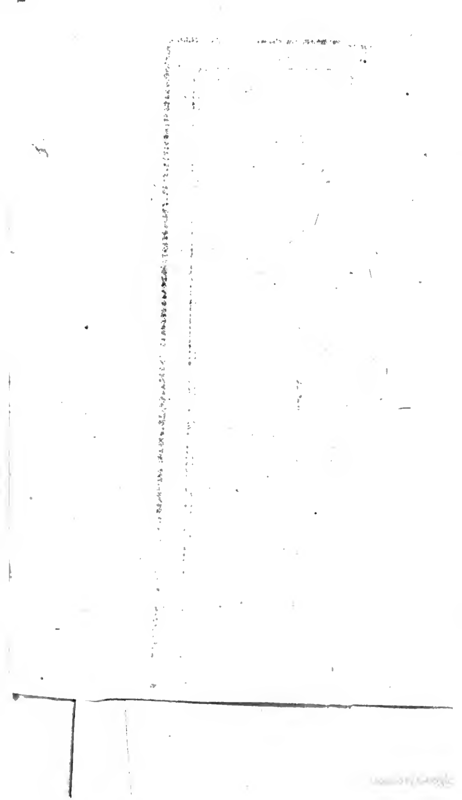
Suite des établissemens François dans l'Amérique Septentrionale. Pag. 113

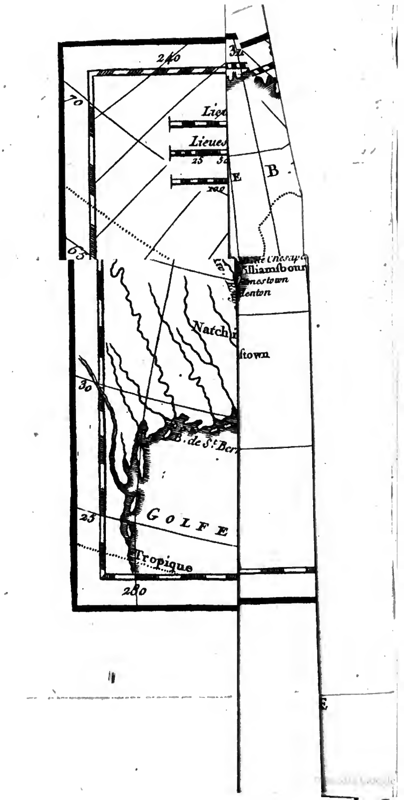
LIVRE DIX-SEPTIEME.

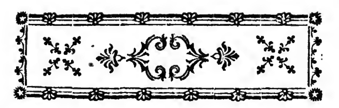
Colonies Angloises fondées à la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Écosse, à la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, au Nouveau-Jersey.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE




240
70
Lieues
E
B
65
Natch
ſtown
30
GOLFE
25
Tropique
280



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE QUINZIEME.

Etablissemens des François dans l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi les François n'ont fondé que tard des colonies en Amérique.

L'ESPAGNE étoit maîtresse des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or du nouveau-monde, & de presque toute l'Améri-

que méridionale. Les Portugais, après une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Brésil. Le gouvernement de France n'avoit pas même pensé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanois & les deux Siciles, avoient entraîné cette puissance dans des guerres ruineuses qui l'avoient long-tems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement contestée ; mais on lui résistoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laissé des traces ; & plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le prince étoit sans cesse occupé à contenir une noblesse inquiete & puissante. La plupart des provinces qui composoient la monarchie, se gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tout les corps, tous les ordres avoient des privileges, ou toujours attaqués, ou toujours poussés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée, Pour la condui-

re, il falloit manier une multitude de ressorts délicats. La cour étoit forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la foiblesse, à l'intrigue & à la séduction, ou d'employer les armes odieuses de l'oppression & de la tyrannie ; la nation négocioit sans cesse avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée, sans être avouée par les loix ; la nation souvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de sa liberté. De-là on s'observoit, on se craignoit, on se combattoit sans cesse. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la maniere de l'assujettir. Le peuple sentant toujours ses besoins, ignorant ses forces & ses ressources, ne voyoit que ses droits alternativement blessés & foulés par ses seigneurs & par les rois.



CHAPITRE II.

Premieres expéditions des François dans l'Amérique Septentrionale.

LA France laissa donc les Espagnols & les Portugais découvrir des mondes, & donner des loix à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus

actifs, qui aient jamais illustré ce puissant empire. Ce grand politique, citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, envoya, l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique Septentrionale, s'étendoit alors, depuis le Mexique, jusqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient parcourue, en 1512, mais sans s'y établir. On ne sait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les viellards assez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entr'eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr; on pensa que s'ils ne reparoissoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, & ce séjour de délices d'où l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célebre, entre

les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Persuadé qu'il existoit un troisieme monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l'immense carriere qui s'ouvroit devant ses pas, il résolut d'aller renouveller ses jours & recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats ou la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte, qu'en courant après une chimere.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inapperçu de la nature, ne se repose jamais, & sert indistinctement tous les hommes. Les génie se fatigue, se rebute & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques momens. Ses efforts même ne le menent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard, pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'est que ceux-là savent pressentir & chercher, ce que ceux-ci trouvent quelquefois. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jeté sous sa main. C'est le

lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré ſans le connoître.

Les Eſpagnols avoient mépriſé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieilleſſe. Les François y découvrirent un tréſor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel ſerein, une terre abondante, un climat tempéré, des ſauvages amis de la paix & de l'hoſpitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce tréſor. Si l'on eût ſuivi les ordres de Coligny ; ſi l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir ; ſi la ſubordination avoit été maintenue entre les Européens ; ſi les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés ; on auroit pu fonder une colonie, dont le tems auroit augmenté l'éclat & aſſuré la proſpérité. Mais la légéreté Françoiſe ne permettoit pas tant de ſageſſe. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point enſemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des ſubalternes indociles. La fureur de la chaſſe & de la guerre, échauffa tous les eſprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui déſoloient la France, détournerent les regards des ſujets d'une entrepriſe où l'état n'avoit jamais arrêté ſes vues. Les querelles abſurdes de la théologie aliénoient

tous les esprits, divisoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi sacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran mal à propos. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription ; & elle courut aux armes.

L'Espagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laissant prendre au clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant, & qui désormais ira toujours en s'affoiblissant. L'inquisition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, sut empêcher le protestantisme d'entrer dans l'état, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique ; accoutumé à s'en attribuer la possession exclusive ; instruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'abandon où les laissoit le gouvernement, Philippe II. fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit, arrive à la Floride ; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit, établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, & fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus

à un arbre, avec cette inscription : NON COMME FRANÇOIS, MAIS COMME HERETIQUES,

Loin de songer à venger cet outrage, le ministere de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas ; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots ; qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il étoit réservé à un particulier, d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue, né au mont de Marsan en Gascogne, navigateur habile & hardi ; ennemi des Espagnols, dont il avoit reçu des outrages personnels, passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses & pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui ; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyables ; les bat par-tout, & pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Espagnols s'étoient contentés de massacrer les François, jamais on n'auroit usé contr'eux d'une représaille si cruelle. Ce fut l'antithese de l'inscription qui fit tout

le mal. On commit une atrocité effroyable, parce qu'on trouva un mal plaisant. L'histoire offre plus d'un exemple, où l'on peut soupçonner, que ce n'est pas lá chose qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chose.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres suites. Soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride; soit qu'il prévit qu'il ne lui viendroit aucun secours de France; soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendroient l'accabler; il fit sauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la cour. Despote & superstitieuse, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrepide Gascon avoit évacué la Floride, les François oublierent le nouveau-monde. Egarés dans un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raison & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus sociable, devint le plus barbare, le plus sanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas assez des bûchers & des échafauts, criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leurs prêtres,

qui ne crioient que sang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ses sujets. En pleurant sur leurs maux, il leur apprit à les sentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie sociale, leur ôta les armes des mains, & les fit consentir à vivre heureux sous ses loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre sous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premieres idées devoient naturellement se tourner vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin, autrefois construit par les Espagnols, à dix ou douze lieues de la colonie Françoise, les Européens n'avoient pas un seul établissement dans ce vaste & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit sa fertilité. Il passoit même pour riche en mines d'or & d'argent, parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, sans soupçonner qu'ils venoient de quelques vaisseaux, jetés sur les côtes par les naufrages. Le souvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites, ne pouvoit pas encore être effacé. Il est vraisemblable qu'on craignit d'aigrir l'Espagne, qui n'étoit pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple si puissant dans le nouveau-monde, inspira la résolution de s'éloi-

gner de lui le plus qu'il feroit poſſible. Les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raiſon la préférence. La route en étoit déjà tracée.

CHAPITRE III.

Les François tournent leurs vues vers le Canada.

FRANÇOIS I, y avoit envoyé en 1523, le florentin Verezani, qui ne fit qu'obſerver l'iſle de Terre-Neuve, & quelques côtes du continent; mais ſans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit le projet de Verezani. Les deux nations, qui étoient les premieres débarquées au nouveau-monde, crierent à l'injuſtice, en voyant qu'on y couroit ſur leurs traces. *Eh quoi* ! dit plaiſamment François I, *le roi d'Eſpagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, ſans ſouffrir que j'y prenne part comme leur frere ! Je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam, qui leur legue ce vaſte héritage ?* Cartier alla plus loin que ſon prédéceſſeur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent ; mais, après avoir échangé avec les ſauvages quelques marchandiſes d'Europe contre des pelleteries, il ſe rembarqua pour la France, ou l'on oublia par légéreté, une

entreprise qu'on paroissoit n'avoir formée que par imitation.

Heureusement les Normands, les Bretons, les Basques continuerent à faire la pêche de la morue sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voisins. Ces hommes intrépides, qui avoient de l'expérience, servirent de pilotes aux aventuriers qui depuis 1598, tenterent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun des ces premiers établissemens ne prospéra ; parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives, qui n'avoient, ni les talens qu'il falloit pour choisir les meilleures positions, ni des fonds suffisans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole ; mais en vain : c'étoit toujours avec une avidité sans vues & sans moyens. Tous ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre, sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes, d'argent & de vaisseaux, que n'en coûtoit à d'autres puissances la fondation des grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, & jeta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Quebec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France, ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette

colonie, offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoit l'ancienneté. Des rivieres sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient, étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entr'elles ; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du nouveau-monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération; mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre, un poëte auroit senti son imagination s'exalter, s'échauffer, & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes! Toutes ces contrées exhaloient, respiroient un air de longue vie. Cette température, qui, par la position du climat, devoit être délicieuse, ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singuliere d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes

du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées.



CHAPITRE IV.

Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des Sauvages qui habitoient le Canada.

LES habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de caſtor, ſerré par une ceinture de cuir; une chauſſure de peau de chevreuil: c'étoit leur habillement, avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards ſur la décadence des mœurs.

Peu de ces ſauvages connoiſſoient la culture; encore n'étoit-ce que celle du mays, qu'ils abandonnoient aux femmes, comme indigne des ſoins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s'abaiſſoient juſqu'à la pêche; mais leur vie & leur gloire étoient la chaſſe. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à ſa ſubſiſtance. Il falloit ſe

préparer à cette expédition par des jeûnes austeres, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle saison de l'année: l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîtesse, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages, que n'arrêtoient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivieres, & qui passoient à la course la plupart des animaux légers, faisoient rarement une chasse malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la seve ou de la pellicule, qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les fleches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canôts sur lesquels on devoit passer les lacs & les rivieres. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'industrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entr'eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux, les soins qu'exigeoit leur vie plus sédentaire; ils

y joignoient la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s'abandonnoient alors dans une sécurité profonde, à la plus entiere inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse; cette lassitude de tout & de soi-même, qu'on appelle ennui; ce besoin de fuir la solitude & de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de sa destinée.

Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions: mais plus propres à supporter les fatigues de la course, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cette air féroce que leur donnoient sans doute l'habitude de la chasse & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obscur & sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes, continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages de se peindre le corps & le visage, soit pour se reconnoître de loin, soit pour se rendre plus agréables dans l'amour, ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graisse de quadrupede ou d'huile de poisson, usage familier & nécessaire pour se garantir de la piquure insoutenable des moucherons & des insectes, qui couvrent tous les pays

que l'homme laiſſe en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés des ſucs ou des matieres rouges, qui, peut-être, étoient le poiſon le plus mortel pour les mouſtics. Ajoutez à ces enduits qui pénetrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppoſe encore à tous ces inſectes, ou que reſpirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils ſe chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes : c'en étoit aſſez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau ſans doute, ou du moins ſupportable à leurs yeux peu délicats. Du reſte, ils avoient la vue, l'odorat, l'ouie, tous les ſens d'une fineſſe ou d'une ſubtilité qui les avertiſſoient de loin ſur leurs dangers ou leurs beſoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoiſſoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la ſurabondance de nourriture qu'ils prenoient après des diettes exceſſives.

Leur population étoit peu nombreuſe, & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent deſirer la multiplication des hommes ; parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles ſont réduites à la néceſſité de combattre pour envahir ou pour repouſſer ; parce

qu'elles n'ont jamais assez de terrein & d'espace pour leur vie entreprenante & dispendieuse. Mais les peuples isolés, errans, gardés par les déserts qui les séparent, par les courses qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices ; ces peuples sauvages n'ont pas besoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le soient assez pour résister aux animaux féroces, pour repousser un ennemi qui n'est jamais fort, pour se secourir mutuellement, tout est bien; plus ils le seroient au-delà, plus promptement ils auroient dévasté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils seroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres ; le seul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pouvoient bien ne s'être pas présentées aux sauvages du Canada d'une maniere si développée, la nature des choses suffisoit seule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitassent des contrées abondantes en gibier & en poisson, il y avoit des saisons & quelquefois des années où cette unique ressource leur manquoit : la famine faisoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passageres, mais causées par des haines éternelles, étoient très-destructives. Des

chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient surpris à la course; des hommes dont l'oreille étoit familiarisée aux cris de la mort, & la vue à l'effusion du sang, devoient, dans les combats, se montrer plus impitoyables encore, s'il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui séduisirent Pierre le Grand au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfans de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous; il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périssoient par la faim, par la soif, par le froid, & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivieres à la nâge, pour faire des chasses de deux cents lieues, pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours, pour se passer long-tems de nourriture: ces hommes en étoient moins propres à la génération, & sentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carriere que l'on fournit dans nos sociétés, où les habitudes sont plus uniformes & plus tranquilles.

L'austérité de l'éducation Spartiate, la

pratique des rudes travaux, & l'uſage des nourritures groſſieres, ont fait une illuſion dangereuſe. Les philoſophes, ſéduits par le ſentiment des maux de l'humanité, ont voulu conſoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur perſuadant que c'étoit le plus ſain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un ſyſtême qui leur endurciſſoit tranquillement le cœur, & les diſpenſoit de la compaſſion & de la bienfaiſance. Non : il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs ſueurs. Le travail modéré fortifie, le travaille exceſſif accable. Un payſan eſt un viellard à ſoixante ans ; tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingts ans Les gens de lettres même dont les occupations ſont peu favorables à la ſanté, comptent dans leur claſſe un aſſez grand nombre d'octogenaires. Loin des livres modernes, ces cruels ſophiſmes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment ſur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ſes gémiſſemens, & détournent leur ſenſibilité de deſſus leurs vaſſaux pour la porter toute entiere ſur leurs chiens & ſur leurs chevaux.

On trouva dans le Canada trois langue

meres, l'Algonquine, la Siouse, la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives ; parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérivoient, se multiplioient presqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abstraits ; parce que l'esprit des sauvages, esprit encore enfant, ne s'écarte guere loin des objets & des tems présens ; & qu'avec peu d'idées, on a rarement besoin de les généraliser, & d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique & profond, remué par les grandes scenes de la nature, prenoit dans leur imagination sensible & forte, un caractere vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration ; dont leur ignorance même les rendoit susceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres physiques qu'ils retraçoient avec des couleurs sensibles & leurs discours devenoient pittoresques. Au défaut de termes de convention, pour rendre certaines idées composées ou compliquées, ils employoient des expressions figurées. Le geste l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, suppléoient ou achevoient ce qui

manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familieres dans leur conversation, qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les assemblées publiques, étoient sur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain, ne parla avec autant de force & de sublimité qu'un chef de ces sauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *nous sommes*, répondit-il, *nés sur cette terre; nos peres y sont ensevelis. Dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere ?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du Midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve toujours chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce dégré de lumiere & de police, où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations, dont le gouvernement étoit à-

peu-près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires d'autres s'en donnoient d'électifs; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissoit pas même la volonté particuliere. Les décisions étoient de simples conseils qui n'obligeoient personne, sous la moindre peine. Si dans une de ces singulieres républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une espece de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen. Au défaut de pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le respect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces sociétés sans loix comme sans biens. La raison qui n'avoit pas été, comme parmi nous dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale & d'ordonnances de police. La concorde & la sûreté se maintenoient sans l'entremise du gouvernement. Jamais l'autorité ne blessoit ce puissant instinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui éclairé par la raison produit en nous celui de l'égalité.

De-là ces égards, que les sauvages observent réciproquement entr'eux. Ils se prodiguent des marques d'estime, par un

retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenans & réservés, ils pesent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité, qu'on prendroit pour de la mélancolie, est sur-tout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y harangue à son tour, selon son âge, son expérience & ses services. Jamais on n'est interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un désintéressement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne se fait presque jamais que par des vues personnelles ou par esprit de corps. Il n'est pas rare de voir un orateur sauvage qui est en possession des suffrages, avertir ceux qui déferent à ses conseils, qu'un autre est plus digne de leur confiance.

Ce respect mutuel entre les habitans d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus, sont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'est jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne disputent à personne le droit de s'établir dans leur canton pourvu qu'on ne les inquiete pas.

La

La terre, disent-ils, est faite pour tous les hommes ; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à suspendre des hostilités trop meurtrieres. Est-on convenu de la treve ou de l'union. On s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'est une espece de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs, on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs qui le sont encore davantage, sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique ; on les perce ; on les distribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures où les grains, disposés par rangs, sont assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tissu assez propre. La mesure, le poids, & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Ils servent de bijoux, de registres & d'annales. C'est le lien des peuples & des individus. C'est un gage inviolable & sacré, qui donne la sanction aux paroles, aux promesses, aux traités. Les chefs de bourgades, sont les dépositaires de ces fastes

de la nation. Ils en connoissent la signification ; ils en interpretent le sens. C'est avec ces caracteres de convention, qu'ils transmettent l'histoire du pays à la génération naissante.

Comme les sauvages n'ont point de richesses ; ils sont bienfaisans. On le voit on le sent dans le soin qu'ils prennent des orphelins, des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provisions, avec ceux dont la chasse, la pêche ou les récoltes ont trompé les espérances. Leurs tables & leurs cabanes, sont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'est dans les fêtes que brille sur-tout cette hospitalité généreuse, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'est moins parce qu'il possede, que parce qu'il donne, qu'un sauvage aspire à la considération. Ainsi la provision d'une chasse de six mois, est souvent distribuée en un jour ; & celui qui régale a bien plus de plaisir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs sauvages, ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractere naturel, une antipathie de ressentiment ? Ces peuples n'aiment, n'estiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons si nécessaire pour le maintien des sociétés, est, aux yeux

d'un sauvage, le comble de la démence. Ils sont également scandalisés, que chez nous, un homme ait lui seul plus de bien que plusieurs autres ; & que cette premiere injustice en entraîne une seconde, qui est d'attacher plus de considération à plus de richesses. Mais, ce qui leur semble une bassesse, un avilissement au dessous de la stupidité des bêtes, c'est que des hommes, qui sont égaux par la nature, se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, & sur-tout pour la noblesse héréditaire, ils l'appellent insulte, outrage pour l'espece humaine. Quand on sait conduire un canot, battre l'ennemi, construire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, sans autre guide que le vent & le soleil, sans autre provision qu'un arc & des fleches : c'est alors qu'on est un homme : & que faut-il de plus ? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, il la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces usages qui nous inspirent plus de vanité, à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise & leur bonne foi, sont indignées des finesses & des perfidies qui ont fait la base

de notre commerce avec eux. Une foule d'autre motifs, appuyés quelquefois sur le préjugé, souvent sur la raison, ont rendu les Européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus, par représaille, durs & cruels envers nous. L'aversion & le mépris que nous avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre société. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aisance; tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour, aller prendre dans les forêts l'arc & la massue de l'homme sauvage.

Cependant, un sentiment inné de bienveillance, les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit brisé, à l'entrée de l'hiver, sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots, qui dans cette isle déserte & sauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau qui, au printems, les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes freres*, leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire, *les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance; nous sommes hommes, & les miseres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre, furent suivies de tous les se-

cours qui étoient au pouvoir de ces généreux ſauvages.

Une ſeule félicité manquoit aux libres Américains ; le bonheur d aimer paſſionnément leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuſe, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agrémens ne ſont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles ſubi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chériſſent uniquement, devient inſenſible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'eſt pas favorable à la beauté. Leurs traits s'alterent ; elles perdent en même tems, & le deſir & le pouvoir de plaire. Laborieuſes, actives, infatigables ; on les voit labourer la terre, jeter la ſemence, faire la moiſſon ; tandis que leurs maris dédaignant de courber la tête & le dos ſous le joug de l'agriculture s'amuſent à chaſſer, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer ſur la terre l'empire de l'homme.

Pluſieurs de ces nations ont l'uſage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie, ſe ſont du moins réſervé le divorce. L'idée d'un lien indiſſoluble n'eſt pas encore entré dans l'eſprit de ces hommes libres juſqu'à la mort. Quand les gens mariés ne ſe conviennent pas, ils

se séparent de concert, & partagent entr'eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raison, que le systême opposé des chrétiens. Le grand esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux; & ce seroit l'offenser, que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, & nous sommes tous contens.*

Un écrivain illustre, & qu'il faut encore admirer quand on est pas de son avis, pense que l'amour n'est point, chez les Américains, un principe d'industrie, de génie & de mœurs, comme il l'est en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un sixieme sens plus foible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des passions. L'air & la terre dont l'humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même seve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guere plus de barbe que les eunuques,

ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le ſang de ces peuples eſt aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mammelles. De-là ce penchant tardif pour les femmes; cette averſion qui les en éloigne dans le flux menſtruel, & dans les tems de groſſeſſe; cette ardeur foible & paſſagere, qui ne ſe réveille que dans certaines ſaiſons de l'année. De-là cette vivacité d'imagination qui les rend ſuperſtitieux, peureux dans les ténebres comme des enfans, auſſi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs diſcours, ſenſibles en un mot, mais peu paſſionnés. Enfin, de-là venoit ſans doute en partie ce défaut de population, qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas aſſez les femmes : & c'eſt un vice national, que les vieillards ne ceſſoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais, ne pourroit-on pas dire que la paſſion pour les femmes, languit moins par le tempérament des ſauvages, que par leur caractere moral? Les plaiſirs de l'amour y ſont trop faciles, pour y exciter puiſſamment les deſirs. Parmi nous, en effet, eſt-ce dans les ſiecles où le luxe favoriſe l'incontinence, qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans? Dans quels pays l'amour fut-il une ſource d'héroïſme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par les

refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foibleſſes de leur ſexe? C'eſt à Sparte, c'eſt à Rome, c'eſt en France même, dans le tems de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre & ſouffrir de grandes choſes. C'eſt-là que ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en ſéduire pluſieurs, le regne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour phyſique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des eſpérances qui perpétuoient les deſirs & conſervoient les forces. Mais cet amour qui jouiſſoit peu, produiſoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art; c'étoit une paſſion. Engendrée par l'innocence même, elle ſe nourriſſoit de ſacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux ſauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés; ce n'eſt pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier beſoin de l'homme, arrête chez eux les cris du ſecond. Le ſoin de leur nourriture, épuiſe preſque toutes leurs forces. La chaſſe & les courſes ne leur laiſſent ni les moyens, ni le loiſir de peupler. Toute nation errante, ne ſera jamais féconde. Que deviendroient des femmes obligées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans dans leur

ſein ou dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes, privés d'une mammelle qui tariroit en chemin ? La chaſſe empêche donc la multiplication des hommes, & la guerre détruit. Un ſauvage guerrier réſiſte aux pieges ſéducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à pourſuivre celui qui fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſques dans leur lit ; ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point déſert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. Auſſi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils uſent toute leur vigueur à leur conſervation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette ſeconde paſſion, c'eſt que la premiere eſt promptement ſatisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme conſomme peu, toute la ſurabondance des forces ſe porte vers la population, qui, d'ailleurs, eſt ſecondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes ſont plus voraces que la nature

n'est prodigue, le tems & les facultés de l'espece humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mere allaite son fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre, on respecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde pour ne pas abattre cet esprit libre & martial qui doit former un jour la base de leur caractere. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader ; parce que ce seroit une espece de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir, ils sont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller, après six moix, verser des larmes sur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ses mammelles.

Des liens presque aussi forts & plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l'amitié. Jamais elle n'y est altérée par cette foule d'intérêts opposés, qui dans nos sociétés, affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter les plus dou-

ces & les plus sacrées. C'est-là que le cœur d'un homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentimens, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre ; ils combattent à côté l'un de l'autre ; ils meurent constamment l'un sur le corps de l'autre. Dans les dangers pressans, s'ils sont séparés, chacun d'eux invoque le nom de son ami, l'esprit de son ami. C'est-là son dieu tutelaire.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonnent tout homme qui ne sait pas combien nos arts & nos méthodes out rendu notre esprit paresseux ; parce nous n'avons presque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives au premiers besoins, l'égalité qui regne entr'eux met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles : d'où il résulte que la somme des idées de chaque société de sauvages, n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais, ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre? La premiere fois qu'on parle devant nous une langue étrangere; tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'appercevoir que les unes plus sourdes, les autres plus aiguës, occupent un certain espace, qu'après une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de tems pour prononcer sur la mélodie d'un peuple qui doit être toujours subordonnée à sa langue?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen qui les voit, pour la premiere fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang & de membres épars, & que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il pas singulier que dans les premiers âges du monde & chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation, & qu'elle ait perdu ce caractere dans les pays policés, où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans

action, sans sujet, sans conduite ? Mais il en est des danses comme des langues : elles deviennent abstraites, ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques, à proportion que l'esprit des peuples est plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées ; un pas, une attitude suffit pour rappeller plusieurs sentimens dans une danse raisonnée. C'est la faute des danseurs ou des spectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand ils ne rendent ou ne voient point de caractere & d'expression dans une danse figurée. D'ailleurs, les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes & des mœurs féroces ; les images en doivent être expressives dans leurs danses, qui sont le langage des gestes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paisibles, ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant, il faudroit quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire revivre les premiers sentimens de la nature par des mouvemens qui les représentent ; & s'éloigner des traces antiques & savantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuses & parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une sorte de

fureur pour le jeu, comme tous les gens oisifs, & sur-tout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d'eux mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens; ils perdent le repos, la raison & tout ce qu'ils possedent. Dénués de la plupart des choses, curieux de ce qu'ils voient, & dès qu'il leur plaît, pressés de l'avoir & d'en jouir; ils se livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'est une suite de leurs mœurs; c'est encore une suite de leur caractere. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfans imbéciles, & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffiroit pour les mener à la superstition; quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espece humaine. Mais, comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que le peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier être qui regle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal, que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux:

l'Homme d'en-haut l'a voulu, disent-ils ; & il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnemens, toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain, dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve, une forêt, la lune & le soleil qu'ils adorent ; en un mot des êtres où ils ont remarqué une certaine puissance & du mouvement ; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une ame.

Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie ; mais comme ils n'ont aucun principe de mortalité, ils ne la croient pas destinée à la punition du crime, à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable, le guerrier sans peur & sans pitié, l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu sa bourgade victorieuse, à sa mort passera dans une terre abondante, où toutes sortes d'animaux rassasieront sa faim. Mais ceux qui auront vieilli sans gloire & dans l'indolence, seront relégués à jamais dans un sol stérile, où la famine & les maladies les assiégeront éternellement. Leurs dogmes sont faits pour leurs mœurs & pour leurs besoins. Ils croient à des plaisirs & à des peines qu'ils

connoiſſent. Ils ont plus d'eſpérances que de craintes ; ils ſont heureux, juſques dans leurs erreurs. Cependant ils ſont tourmentés par des ſonges.

Rien n'eſt ſi naturel à l'ignorance, que d'attacher du myſtere aux ſonges ; que de les rapporter à quelque être puiſſant qui prend le moment où toutes nos facultés ſont ſuſpendues & liées par le ſommeil, pour veiller ſur nous en l'abſence de nos ſens. C'eſt comme une ame étrangere qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui ſe paſſe au loin dans l'avenir, toujours préſent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'éleve que dans un état de ſociété commencée, fait chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophete, ſans avoir eu des ſonges. C'eſt le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chaſſe, les nerfs ſont quelquefois douloureuſement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diettes. Alors les ſauvages ont des ſonges ; & ces ſonges ſont triſtes & funeſtes. Ils rêvent qu'ils ſont entourés d'ennemis ; ils voient leur bourgade ſurpriſe nager dans le ſang ; ils reçoivent des outrages, des bleſſures ;

on leur enleve leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces visions pour un avis des dieux; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbéciles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue rêvent aussi, pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siecles à dissiper des illusions si profondement enracinées. *Vous autres Chrétiens*, ont constamment répondu les Sauvages, *vous vous mocquez de la foi que nous accordons aux songes, & vous exigez que nous croyons des choses infiniment moins vraisemblables.* On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du sacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées, assurent qu'il n'ont jamais vu un Sauvage en colere. Sans la superstition, il n'y auroit rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement appaisées par le corps de l'état. La considération que la nation témoigne à l'offensé, calme son amour-propre, & dispose son ame à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés, & de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes, séparées par des forêts de cent lieues, viennent à se rencontrer dans leurs courses, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contr'elles-mêmes les fleches qu'elles réservoient aux ours. Dès-lors une légere escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra dans leur sang & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les blessures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'est qu'une jeunesse bouillante qui, dans l'impatience de son âge, est allée au loin faire l'essai de ses premieres armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légérement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n'est pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation assemble, & le chef parle. Il expose les griefs & les injures. On pese, on balance les dangers & les suites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, sans s'arrêter, sans s'é-

carter, sans prendre le change. Les intérêts sont discutés avec une force de raison & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la simplicité des objets, avec une impartialité même, dont la chaleur des passions laisse encore les esprits plus susceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre est décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation universelle, les alliés y sont invités. Rarement ils s'y refusent, parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des prisonniers.

Ensuite on s'occupe à choisir un chef, un capitaine de l'expédition; & on a beaucoup d'égard à la physionomie. Ce moyen de juger des hommes, seroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de passions factices. Mais le premier coup-d'œil, ne trompe guere les sauvages, qui, guidés par la nature seule, en connoissent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte; parce que dans des armées qui marchent sans tambours, sans clairons, pour mieux surprendre l'ennemi, rien n'est plus propre à sonner l'alarme, à donner le signal du combat, que la voix d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce sont sur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ses victoires,

pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire ; & les ſauvages trouvent qu'un héros balafré, qui montre ſes cicatrices, a très-bonne grace à ſe louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. » Camarades, dit-il, les os » de nos freres ſont encore découverts. Ils » crient contre nous ; il faut les ſatisfaire. » Jeuneſſe, aux armes ; rempliſſez vos car- » quois ; peignez-vous des couleurs fune- » bres qui portent la terreur. Que les bois » retentiſſent de nos chants de guerre. Dé- » ſennuyons nos morts par les cris de la » vengeance. Allons nous baigner dans le » ſang ennemi, faire des priſonniers, & » combattre tant que l'eau coulera dans les » fleuves, que le ſoleil & la lune reſteront » attachés au firmament. »

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les haſards de la guerre, vont trouver le chef, & lui diſent : *Je veux riſquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il ; *nous riſquerons enſemble.* Mais comme on n'a ſollicité perſonne, de peur qu'un faux point-d'honneur ne fît marcher des lâches, il faut ſubir bien des épreuves avant d'être reçu ſoldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi, témoignoit la moindre impatience, quand, après de longues dietes, on l'expoſe à l'ardeur du ſoleil, aux rudes ge-

lées de la nuit, aux piqûres sanglantes des insectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triste ! Quel présage funeste ! Des hommes qui n'ont pu se dérober, par la fuite, à ces levées de troupes, ou s'y soustraire par des privileges & de l'argent, se traînent, l'œil baissé, le visage pâle & consterné, devant un délégué, dont les fonctions sont odieuses, & la probité suspecte aux peuples. Des parens désolés & tremblans, semblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir sort d'une urne fatale, & désigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mere, dans le désespoir, presse & retient vainement sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras. Maudissant le jour de son hymen, de son enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats. Ce n'est pas dans cet appareil de deuil & de consternation, que les sauvages se présentent à la victoire : c'est du milieu des festins, des chants, des danses, qu'ils se mettent en marche. Les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux ; mais sans donner aucun signe de chagrin ou de tristesse. Des femmes qui ne poussent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oseroient-elles amollir par des pleurs, même de tendresse, les défenseurs, les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes, une eſpece de javelot hériſſé de pointe d'os; ils ont un caſſe-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite maſſue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'eſt une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité ſurprenante. La plupart n'ont aucune arme défenſive; mais s'il leur arrive d'attaquer les paliſſades qui entourent les bourgades, ils ſe couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entr'eux, qui ſe faiſoient une maniere de cuiraſſe d'un tiſſu de jonc, y renoncerent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée ſe fait ſuivre, dans ſes expéditions, par les rêveurs, qui, ſous le nom de jongleurs, décident trop ſouvent des opérations. Elle marche ſans étendards. Tous les guerriers, preſque nuds pour être plus agiles au combat, ſe barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles; ou avec de la terre, pour ſe cacher de loin & mieux ſurprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle; malgré leur averſion pour le déguiſement, les guerres qu'ils ſe font ſe tournent en ruſes. Cet art de ruſer, commun à toutes les nations, ſoit ſauvages, ſoit policées, quoiqu'il ſemble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur; cet art eſt devenu néceſſaire aux petites nations du Canada. Elles ſe ſeroient toutes abſolument

détruites, ſi, loin de n'aimer la victoire que teinte du ſang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur eſt donc d'accabler l'ennemi ſans qu'il s'y attende. Une fineſſe de ſens, que tout cultive & rien n'émouſſe, apprend à ces peuples à diſcerner les lieux par où l'on a paſſé. Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des veſtiges ſur l'herbe la plus courte, ſur la terre ſeche & dure, ſur la pierre même ; ils voient, à la maniere dont ces traces ſont imprimées, quelle nation elles déſignent. Peut-être ne les reconnoiſſent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorſqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviſte près de l'ennemi, il ſe fait une décharge générale de fleches, & l'on fond ſur lui le caſſe-tête à la main. S'il eſt ſur ſes gardes, ou trop bien retranché, on ſe retire, s'il eſt poſſible ; ſinon, il faut ſe battre juſqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte, acheve les bleſſés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, fait des priſonniers.

Le vainqueur laiſſe ſur le champ de bataille ſon caſſe-tête, où il a eu ſoin de tracer la marque de ſa nation, celle de ſa famille, & ſur-tout ſon portrait ; c'eſt-à dire, un ovale, avec les figures peintes ſur ſon viſage. D'autres peignent toutes

ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, sur un tronc d'arbre, ou sur une écorce, avec du charbon broyé dans un mêlange de couleurs. On ajoute à ce trophée, l'histoire, non-seulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caracteres hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ses soldats marqué par autant de lignes ; celui des prisonniers, par autant de marmousets ; celui des morts, par des figures humaines sans tête. Ce sont-là les signes parlans & techniques qui ont précédé, chez toutes les sociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuses bibliotheques qui surchargent les palais des riches oisifs, & la tête des savans.

L'histoire des guerres est courte chez les suavages : ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroienr revenir en force sur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation, sans jamais s'arrêter en route, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire & dans sa bourgade. C'est-là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui font sa récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux, sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus.

dus dans l'action qui vient de se passer, ou dans des occasions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuisé. Les prisonniers incorporés dans une famille, y deviennent cousins, oncles, peres, freres, époux ; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent : & ces tendres noms leur donnent tous ses droits, en même tems qu'ils leur imposent tous ses engagemens. Loin de se refuser aux sentimens qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils soient bien foibles, pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre, en effet, semble rompre tous les nœuds du sang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même.. Delà vient, chez le sauvages, cette union entre les amis, plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent ensemble, sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même toit. Quand la guerre ou la mort à brisé la parenté qui est cimentée par la nature, ou celle qui est formée par le choix, le sort qui donne des chaînes au sauvage prisonnier, lui donne aussi de nouveaux

parens & d'autres amis. La convention générale & l'usage ont fait cette loi singuliere, qui, sans doute, est née de la nécessité.

Mais quelquefois un captif refuse cette adoption, & quelquefois il en est exclu. Un prisonnier, grand & bien fait, avoit perdu plusieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami,* lui dit la veuve à laquelle il étoit destiné, *nous t'avions choisi pour vivre avec nous ; mais dans la situation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie ? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le sauvage. *Eh bien* ! Répliqua la femme, *tu seras attaché ce soir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, souviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit, tint parole. Durant trois jours, il souffrit les plus cruels tourmens, avec une constance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas ; elle l'encouragea même par des éloges, lui fournissant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des supplices. Quel mêlange de vertus & de férocité ! Tout est grand chez ces peuples qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature, dans ses horreurs & ses beautés.

Les captifs que personne n'adopte, sont

bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce semble, leur faire regretter la vie. La meilleure chere, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur est épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles jusqu'au moment de leur arrêt. Est-ce commisération, ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux, que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere*, répond le prisonnier, *c'est fort bien ; je te remercie.*

Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré, invoque aussi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reste à venger. *Approche*, crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes sur tout le corps. On lui enlevera la chevelure. On boira dans son crâne. Tu seras vengée & satisfaite.*

Cette furie fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent ; & frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il

n'est pas un enfant dans la peuplade, que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui sillonnent la chair avec des tisons ardens; d'autres la tranchent en lambeaux, d'autres lui arrachent les ongles; d'autres lui coupent les doigts, les rôtissent, & les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux, que la crainte de hâter sa mort : ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, & quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourmens, le héros entonne & répete tranquillement sa chanson de mort; insulte à la foiblesse de ses ennemis, qui ne savent pas venger les parens qu'il leur a tués; les excite par ses outrages ou par ses prieres, à redoubler de cruautés. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux, c'est un défi horrible entre la constance à souffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse de l'enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur; soit que l'habitude & l'éducation operent ces prodiges d'héroïsme, le patient meurt, sans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un soupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fausses, vantez encore la constance de vos martyrs! le sauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette insensibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie ? Un sang plus froid, des humeurs plus épaisses, un tempérament que l'humidité de l'air & du sol rend plus flegmatique, peuvent, sans doute, émousser au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement exposés à toutes les injures des saisons, aux fatigues de la chasse, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à souffrir, qui se change en une sorte d'impassibilité. On dit que les sauvages n'éprouvent presque point les convulsions de l'agonie, soit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une blessure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux suites de la mort, ne leur donne pas une sensibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie physique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter ; à surmonter cette douleur, que notre mollesse irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'est la férocité des sauvages dans la vengeance. On frémit de penser que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, soit dans les nations, soit dans les particuliers, la vengeance n'est point atroce chez les peuples où regnent

les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens, les préservent des offenses. La vengeance n'est pas un sentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ses mains; où l'enlevement d'un seul homme menace la société de sa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans, qui ont une estime d'eux-mêmes que des hommes asservis ne peuvent avoir; chez des sauvages, dont les affections sont peu étendues & fort vives, on doit venger sans mesure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la personne dans quelque endroit infiniment sensible: on doit poursuivre jusqu'à la derniere goutte de sang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frere, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance au fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiseaux de la nuit; elles apparoissent dans les phosphores & les éclairs; & la superstition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion se présente. Si l'on considere la haine que les sauvages separtent

de horde à horde ; leur vie dure & disetteuse ; la continuité de leurs guerres ; leur peu de population ; les pieges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles, ils auront disparu de la terre. Alors que penseront nos descendans de cette espece d'hommes, qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs ? Les tems de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité, ce que sont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité ? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures & des lapithes ? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leur usages ? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems, ne passeront-ils pas pour des romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide ? Combien s'éleveront sur les beaux ouvrages de notre siecle de disputes philosophiques ? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'instabilité dont nous sommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une espece quelconque de créatures, sur-tout lorsqu'il est immémorial & universel, doit être son état nécessaire & primordial : alors, il y aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons prises de la dignité de l'espece hu-

maine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la providence, qui ne paroît avoir que de grandes vues sur l'homme ; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis au fers, brûlé même, pour oser assurer un jour, que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractere ; voilà comme vous vous mentez à vous-mêmes, contre la nature qui vous accuse ; contre la terre qui vous confond ; contre le Dieu même que vous invoquez pour temoin de vos impostures, pour garant de vos injustices ! Prophetes à venir, tyrans de nos neveux ! puissent ces lignes, que la vérité inspire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer assez long-tems pour vous démentir !

Sans doute il est important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des sauva-

ges. C'est, peut-être, à cette connoissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avoient cherché l'origine & les fondemens de la société, dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs, le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides & ses maîtres, ils appelloient mystérieux, surnaturel & céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foiblesse, ou de la fourberie. Mais, depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérivoient ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des peuples innombrables vivoient indépendans & sans culte, on a découvert les vices de la morale & de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venoient des fondateurs & des législateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les sages vues de justice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumieres; mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu si-tôt produire de grands biens,

elle en fera jouir, sans doute, les races futures ; & pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte les peuples policés.



CHAPITRE V.

Les François prennent part mal à propos aux guerres des Sauvages.

LE caractere des Américains septentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit singuliérement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une espece de confédération. Les premiers, qui travailloient la terre, faisoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations, liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient ensemble. Les Algonquins chassoient, & les Iroquois se contentoient d'écorcher les bêtes, de faire sécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chasse, y réussit mal. Les Iroquois, qui les suivoient, demanderent la permission d'essayer s'ils seroient plus heureux. Cette complaisance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer jusqu'au souvenir, ils attendirent que les chasseurs Iroquois fussent endormis, & leur casserent à tous la tête. Cet assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle lui fut refusée avec hauteur. On ne lui laissa pas même l'espérance de la plus légere satisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurerent de périr ou de se venger : mais n'étant pas assez forts pour tenir tête à leur superbe offenseur, ils allerent au loin s'essayer & s'aguerrir, contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiseaux, c'est leur langage, alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur ressentiment.

C'est dans le tems où le feu de ces haines embrasoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le

bas du fleuve Saint-Laurent; les Algonquins qui occupoient ses rives, depuis Quebec jusqu'à Montréal; les Hurons répandus autour du lac qui porte leur nom; quelques peuples moins considérables, errans dans les intervalles, favoriserent l'établissement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, sans pouvoir leur résister, ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée, dont ils se promirent un succès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils se flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne se tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la supériorité des lumieres que les Européens ont sur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Épousant avec ardeur les intérêts de ses voisins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long, sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuses depuis, sous le nom de Nouvelle-Yorck & de Pensylvanie. L'espace compris entre ces vastes bornes, étoit fertilisé par des belles rivieres. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ

vingt mille. Elles formoient une eſpece de ligue ou d'aſſociation, aſſez ſemblable à celle des Suiſſes ou de la Hollande. Leurs députés s'aſſembloient tous les ans pour faire le feſtin d'union, & pour délibérer ſur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendiſſent pas à être provoqués par des ennemis ſi ſouvent vaincus, ils ne furent pas ſurpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient ſur leur ſupériorité habituelle; les autres, ſur le ſecours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué, à coups d'arquebuſe, deux chefs Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſieme, que l'armée entiere, également étonnée & conſternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défenſe. Dans la campagne ſuivante, elle crut devoir ſe retrancher contre des armes qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la réſiſtance, les retranchemens furent emportés par les ſauvages, ſoutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la premiere expédition. Preſque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere, où ils ſe noyerent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix, si les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à son voisinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne lui eussent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils sourdement à continuer les hostilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ses ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ses propres chasses. Quoi qu'il en soit, le poids que cette liaison avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On se faisoit réciproquement beaucoup de mal, sans qu'il en résultât que de l'affoiblissement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de succès & de disgraces, qui, dans les gouvernemens où l'intérêt est plus consulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faisoit que nourrir les haines, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades, qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantissement. Les plus foibles nations disparurent en effet de la face de la terre, & les autres se réduisirent insensiblement à rien.



CHAPITRE VI.

La colonie Françoise ne fait point de progrès. Causes de cette langueur.

CEPENDANT les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1626, ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans, composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux, mais sain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le systême d'une compagnie exclusive, qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse, & composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établissemens formés & à former dans le Canada; le droit de les fortifier & de les régir à

son gré, de faire la guerre ou la paix, selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit se faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor & des pelleteties, lui fut acordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société, composée de sept cents intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse. On pressa les gentilhommes, le clergé même, déjà trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une derniere faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singuliere, dont il n'est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtrise, de frais de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilege, deux ou trois cents ouvriers de professions les plus convenables, & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, le nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemencer la premiere fois.

La fortune ne seconda pas les avances, que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le siege de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractere, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l'avantage sur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII connoissoit si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution; mais l'orgueil de son

chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François, en 1631, & la paix & le Canada.

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne remplissoit aucun des engagemens qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainsi dire, récompensée par la prolongation du privilege. Les cris que poussoit le Canada se perdoient dans l'immensité des mers, & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante, que pour lui imposer silence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui blessoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les suites qu'elle devoit avoir naturellement. Les échanges commencerent à devenir rares; parce que les communications étoient trop dangereuses. Les sauvages mal appuyés des François leurs alliés, fuyoient continuellement devant l'ancien ennemi qu'ils étoient accoutumés à craindre. Les Iroquois, reprenant leur supériorité, se vantoient hautement qu'ils force-

roient l'étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ses enfans, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Les François eux-mêmes, oubliés de leur métropole, hors d'état de faire leurs foibles récoltes sans risquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établissement si peu soutenu. Telle étoit la misere & la dégradation de cette colonie, qu'elle ne subsistoit plus que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.



CHAPITRE VII.

Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.

ENFIN le ministere tiré de sa léthargie, par un mouvement général qui changeoit alors l'esprit des nations, fit passer en 1662, quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par le Régiment de Carignan. On reprit par dégrés un ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations, effrayées de leurs pertes, proposerent un accommodement; & les deux autres y furent amenées en 1668, par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors, pour la premiere fois, d'une profonde paix. C'étoit

le germe de la prospérité; la liberté du commerce le fit éclorre. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires, fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par foiblesse autour de leurs palissades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultiverent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le nouveau-monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrein proportionné à leur grade. Les établissemens déjà formés acquirent plus de consistance; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François; & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencemens de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrareurs de la colonie, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans une espace de quatre ou cinq cents lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité; chose peut-être inouie jusqu'alors dans l'Amérique Septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chasse, à moins que la puissance qui l'avoit cimentée, n'employât à la mainteune grande supériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractere remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés, ni voisins des François. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une sommation si fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance ; & qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriser. Cependant ébranlés par le ton imposant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espece d'humiliation, aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglois, qui, en 1664, avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient restés en possession de leur conquête qu'ils avoient nommée la Nou-

velle-Yorck, profiterent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des présens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résisterent à la séduction, furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur castor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck; où elles étoient beeucoup mieux vendues que dans la colonie Françoise.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des rois, souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontieres, mais d'entreprendre même sur les Iroquois, comme on sentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation sans la détruire, on convint de rester dans une inaction apparente, jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si extrême résolution. Ces secours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cents quarante-neuf personnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foiblesse. Il déshonora le nom François chez les sauvages, par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir termi-

ner les différends par la négociation, il abusa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jésuite. Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahison, les anciens des Iroquois, furent appeller leur missionnaire. » Tout nous autorise à te » traiter en ennemi, lui dirent-ils; mais » nous ne pouvons nous y résoudre. Ton » cœur n'a point eu de part à l'insulte » qu'on nous a faite; & il seroit injuste » de te punir d'un crime que tu détestes » plus que nous. Mais il faut que tu nous » quittes. Une jeunesse inconsidérée pour» roit ne voir en toi qu'un perfide, qui » a livré les chefs de la nation à un in» digne esclavage ». Après ce discours, ces sauvages, que les Européens ont toujours appellés barbares, donnerent au missionnaire des conducteurs qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger; & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voisins des grands lacs; mais Denonville n'avoit ni l'activité ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu'il réfléchissoit au lieu d'agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace

en redoubla parmi les peuplades Iroquoises, qui n'étoient pas éloignées des établissemens François. Elles y firent, à plusieurs reprises, les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations, qui leur ôtoient jusqu'à la ressource d'y remédier, ne soupirerent que pour la paix. Le caractere de Denonville secondoit ces desirs : mais il étoit difficile d'amener à une conciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui conservoit encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel né dans les forêts ; le Rat qui étoit le sauvage le plus brave : le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale ; arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choisie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquise. On lui dit qu'un traité étoit entamé, que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal ; qu'ainsi ce seroit désobliger le gouverneur François, que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat vivement offensé de ce que les François disposoient ainsi de la guerre & de

de la paix, sans consulter leurs alliés, résolut de punir cet orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux deputés; les uns furent tués, les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les surprendre. Poussant la feinte jusqu'au bout, il les relâcha tous sur l'heure, à l'exception d'un seul qu'il garda, disoit-il, pour remplacer un de ses Hurons tué dans l'attaque. Ensuite il se rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit présent de son prisonnier au commandant François, qui, ne sachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-tems captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation, que tandis que les François amusoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des prisonniers & les massacroient. Cet artifice digne de la politique Européenne la plus consommée en méchanceté, réussit au gré du sauvage le Rat. La guerre recommença, plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occasion du détrônement de Jacques II

crut de son intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloise, partie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'octobre, pour en former le siege. Elle avoit dû compter sur une foible résistance, par la diversion que les Sauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise, après de grandes pertes, trompée dans son attente par des causes singulieres qui méritent quelque attention.

Le ministere de Londres; en formant le projet d'asservir le Canada, avoit décidé que ses forces de terre & celles de mer, y arriveroient par des mouvemens parallèles. Cette sage combinaison fut exécutée avec la plus grande précision. A mesure que les vaisseaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchissoient les terres, pour aboutir en même tems que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient presque, quand les Iroquois qui leur servoient de guides & de soutien, ouvrirent les yeux sur le danger où ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils, dans leur conseil, entre deux nations Européennes, chacune assez forte pour nous exterminer, également intéressées à notre destruction, lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre

secours; que nous reste-t-il, sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre ? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce systême, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, sous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert, toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur ressentiment contre la France, & restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre, ces deux puissances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignoit également les succès de l'une & de l'autre, ne se causerent pas la moitié des maux qu'elles se souhaitoient; & la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta, parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclorre

des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des Sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquerent en chemin. Les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les Sauvages; *il est juste que nous partagions avec vous les alimens de la vie; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame; voici ce qui n'appartient qu'à des Sauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des Sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pousser un soupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens! Un de ses bourreaux,

outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnontagué, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siecle ! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles d'héroïsme & de grandeur d'ame.

La paix de Riswick fit cesser tout-à-la-fois les calamités de l'Europe, & les hostilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons sentirent le besoins qu'ils avoient d'un long repos, pour réparer les pertes de la guerre. Les sauvages commencerent à respirer, les Européens reprirent leurs travaux ; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chasseurs, acquit plus de consistance.





CHAPITRE VIII.

Les Pelleteries ſont la baſe des liaiſons des François avec les Sauvages.

AVANT la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainſi dire, qu'un vaſte repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieuſement multipliées, parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déſerts, ſans troupeaux & ſans animaux domeſtiques, laiſſoient plus d'eſpace & de nourriture aux eſpeces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces eſpeces à l'infini; du moins chacun y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la ſouveraineté de l'homme, titre ſi cruel & ſi coûteux à tous les êtres vivans! Faute d'arts & de culture, le Sauvage ſe nourriſſoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'uſage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouiſſances nouvelles pour leurs ſens; d'autant plus meurtriere, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette induſtrie deſtructive fit paſſer, des bois du Canada,

dans les ports de France, une grande quantité, une grande diverſité de pelleteries, dont une partie fut conſommée dans le royaume, l'autre alla dans les états voiſins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du Nord de notre hémiſphere ; mais en trop petit nombre pour que l'uſage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles priſſent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque choſe de celles dont la mode exiſte encore.

La loutre eſt un animal vorace, qui courant ou nageant ſur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poiſſon, & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son ſéjour & ſon goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau ; mais c'eſt improprement, puiſque la loutre a beſoin de reſpirer à-peu-près comme tous les animaux terreſtres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arroſés, qui ne ſont pas brûlans ; mais il eſt bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y eſt auſſi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs, mais en cela même plus nuiſible, puiſqu'elle

y est l'objet des pieges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois especes. La premiere est la commune ; la seconde s'appelle vison ; & la troisieme est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empeste l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau, dans l'Amérique Septentrionale. Il y en a surtout deux especes, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrêmité de sa

queue longue, épaisse & bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moissons ou des fruits, devient en hiver comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada ; mais quoique plus petit que la martre, il n'y est pas aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation ; animal chasseur, & vivant d'oiseaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait sur la neige, paroissent être d'un animal très-grand ; parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure est recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuse que celle de martre si distinguée sous le nom de zibeline. Celle-ci est d'un noir luisant. La plus belle, parmi les autres, est celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos jusqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver ; c'est-à-dire, beaucoup de neige qui doit procurer une grande chasse.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie sous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet

animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleusement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de sentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il poursuit jusqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche & d'un goût exquis ; mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau, dont le poil est fort long & d'un beau gris-blanc ; moins estimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & destructeur, est originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, semble obliger tous les animaux à se manger les uns les autres. Naturalisé dans les Zones Tempérées, il n'y a pas gardé sa premiere beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le Nord, il l'a conservé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & souvent d'un rouge tirant sur le roux. Le plus beau, sans comparaison, est le poil tout-à-fait noir ; mais c'est un mérite plus rare au Canada, que dans la Moscovie, qui est plus septentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil ; des peaux de renne, sous le nom de caribou ; des peaux d'élan, sous le nom d'orignal. Les deux dernieres especes qui, dans notre hémisphere, ne se trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, se trouvent

dans le nouveau-monde à de moindres latitudes : soit parce que le froid est plus vif en Amérique, par des causes singulieres d'exception à la loi générale ; soit peut-être aussi, parce que ces nouvelles terres sont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuses, servent à faire d'excellens buffles, qui pesent très-peu. La chasse de tous ces animaux, se fait pour les Européens. Mais les sauvages en ont une par excellence qui fut, de tout tems, leur chasse favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrieres, à leur bravoure & sur-tout à leurs besoins : c'est la chasse de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choisit pour retraite un tronc creux & pourri, de quelque vieux arbre mort sur pied. C'est-là qu'il se loge l'hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l'automne, qu'il est vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne se donne aucun mouvement, & qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, & rarement sortir de son asyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu ; & dès qu'il veut descendre, il est abattu sous les fleches, avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair,

se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'étoit-là le but de la guere qu'ils faisoient à l'ours; lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

Cet animal qui possede les dons secourables de la société, sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables, pour la propagation & la conservation de son espece, cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au philosophe sensible, qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor, qui ne nuit à aucun être vivant; qui n'est ni carnacier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme chasseur; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur, qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles; il a la tête comme un rat, & il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en est servi. De même

le castor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage; il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue platte, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne fait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état social, tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire, ni souffrir d'injure. Cet animal paisible, & même familier, est d'ailleurs indépendant, & ne s'attache à personne, parce qu'il n'a besoin que de lui-même : il entre en communauté, mais il ne veut point servir, ni ne prétend commander. Un instinct muet au-dehors, mais qui parle en-dedans, préside à ses travaux.

C'est le besoin commun de vivre & de peupler, qui rappelle les castors, & les rassemble, en été, pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous les côtés,

& se réunissent au nombre de deux ou trois cents, mais toujours sur le bord des eaux : parce que c'est sur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invasions. Quelquefois ils préferent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées ; parce que les eaux y sont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes, des fleuves ou des ruisseaux ; & c'est par le moyen d'une chaussée ou d'une digue. La seule pensée de cet ouvrage, est un systême d'idées très-composées, très-compliquées, qui semble n'appartenir qu'à des êtres intelligens ; & si ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les castors ont une ame spirituelle, ou que celle de l'homme n'est que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur sur une épaisseur de douze pieds à la base, qui décroît jusqu'à deux ou trois pieds, par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choisit l'endroit d'une riviere, où il y a le moins d'eau. S'il se trouve sur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre pour qu'il tombe de lui-même en travers sur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le scie ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il est bientôt dé-

pouillé de ses branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres, plus petits, sont également abattus, mis en pieces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres jusqu'aux bords de la riviere; d'autres les conduisent sur l'eau jusqu'à l'endroit où doit se faire la chaussée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une queue & des pieds? Le voici. Avec les ongles, on creuse un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu sur le bord de la riviere ou contre le madrier qui la traverse. Avec les pieds, on dresse le pieu & on l'enfonce, par la pointe, dans le trou où il se plante debout. Avec la queue, on fait du mortier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches pour maçonner le pilotis. Le talus de la digue est opposé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par dégrés; & les pieux y sont plantés obliquement à raison de l'inclinaison du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber; & pour lui ménager un écoulement qui diminue l'action de sa pente & de son poids, on ouvre deux ou trois issues au sommet de la digue, par où la riviere débouche une partie de ses eaux.

Quand cet ouvrage est achevé en commun par la république, le citoyen songe à se lo-

ger ; chaque compagnie se construit une cabane dans l'eau, sur le pilotis. Elles ont depuis quatre jusqu'à dix pieds de diametre, sur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, selon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaisseur & se terminent toutes en forme de voûte ou d'anse de panier, maçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de solidité. Les parois en sont revêtus d'une espece de stuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maison a deux portes ; l'une du côté de la terre pour aller faire des provisions ; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire, de l'homme destructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert, en hiver, à garantir des glaces, qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, est appuyée sur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faisant un bâtardeau devant la maison, laisse une issue pour s'échapper ou nager sous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement, un plancher jonché de verdure,

& tapiſſé de branches de ſapin. On n'y ſouffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices, ſont toujours voiſins de l'emplacement. Ce ſont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau comme les républicains qui s'en conſtruiſent des logemens. Ces citoyens ont le plaiſir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même tems. A l'exemple de certains ſauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eſt vrai que ceux-là ne l'aiment que ſeche, pilée & apprêtée avec des ragoûts; au lieu que ceux-ci la mâchent & la ſucent toute fraîche.

On fait des proviſions d'écorces & de branches tendres, dans des magaſins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ſes habitans. Chacun reconnoît ſon magaſin, & perſonne ne va piller celui de ſes voiſins. Chaque tribu vit dans ſon quartier, contente de ſon domaine, mais jalouſe de la propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le travail. On y ramaſſe, on y dépenſe ſans querelles, les proviſions de communauté. On ſe borne à des mets ſimples que le travail prépare. L'unique paſſion eſt l'amour conjugal, qui a pour baſe & pour terme, la reproduction de l'eſpece.

Deux êtres aſſortis & réunis par un goût, par un choix réciproque, après

s'être éprouvés dans une association à des travaux publics, pendant les beaux jours de l'été, consentent à passer ensemble la rude saison des hivers. Ils s'y préparent par l'approvisionnement qu'ils font en septembre. Les deux époux se retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'est pas moins favorable aux amours que le printems. Si la saison des fleurs invite les oiseaux du ciel à se perpétuer dans les bois, la saison des fruits excite peut-être aussi fortement les habitans de la terre à la repeupler. L'hiver donne au moins le loisir d'aimer, & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail, aucun plaisir ne fait diversion, ne dérobe du tems à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison, le couple heureux sort de sa cabane, va se promener sur le bord de l'étang ou de la riviere, y manger de l'écorce fraîche, y respirer les salutaires exhalaisons de la terre. Cependant la mere met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne; & tandis que le pere, attiré dans les bois par les douceurs du printems, laisse à ses petits la place qu'il occupoit dans sa cabane étroite, elle les allaite, les soigne, les éleve au nombre de deux ou trois.

Ensuite elle les mene dans ses promenades où le besoin de se refaire & de les nourrir lui fait chercher des écrevisses, du poisson, de l'écorce nouvelle, jusqu'à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes Chartreuses. Mais elles n'en ont que l'apparence, & si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu'il ne se ressemble guere à lui-même dans ses moyens; puisque là c'est à suivre la nature qu'on le fait consister, & qu'ici c'est à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en sa folie, a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre isolés dans des cellules où pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres & féroces qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille, & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux Anges? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut

en appeller de toutes les loix, qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité que ton exemple désavoue ! N'es-tu pas essentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du cahos, toi qui fais sans cesse sortir & renaître la vie du sein de la mort même! Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux, qui, sans se vanter de l'instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours, en perpétuant la suite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain, architecte industrieux, intelligent, prévoyant & systématique dans ses plans de police & de société, c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux si sa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & sauvage à la ruine de ses cabanes & de sa race ! Souvent les Américains ont détruit les établissemens des castors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avoient été chassés. C'est en hiver qu'on vient les investir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l'eau, sonne l'alarme

dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les piéges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affut. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guere le tirer au fusil sur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais assez pour être surpris. L'eût-on blessé avant qu'il se fût jetté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger; & s'il meurt de sa blessure, on le perd, parce qu'il ne surnage point.

Un moyen plus sûr d'attraper les castors, est de dresser des trappes dans les bois où ils vont se régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes des copeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur casse les reins. L'homme, caché dans un lieu voisin, accourt, se jette sur sa proie, acheve de la tuer & l'emporte.

D'autres sortes de chasse sont encore plus usitées, & d'un plus grand succès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire sortir les habitans, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont besoin d'y venir respirer l'air. On prend ce moment pour leur casser la tête. D'autres fois l'animal chassé de son logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout au-tour, en brisant la

glace à quelques toises de sa cabane. Veut-on prendre la peuplade entiere, au lieu de rompre les écluses pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande; on ouvre la chaussée pour laisser écouler l'eau de l'étang où les castors vivent. Restés à sec, hors d'état de s'échapper ou de se défendre, on les prend à loisir & à volonté. Mais on a soin d'en laisser toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour repeupler l'habitation; & cette générosité n'est qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conserver peu, que pour avoir plus à détruire. Le castor, dont le cri plaintif semble implorer sa clémence & sa pitié, ne trouve dans le sauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ses propres besoins, que pour les superfluités d'un monde étranger. O nature! où est ta providence, où est ta bienfaisance, d'avoir armé les animaux, espece contre espece, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'industrie des castors, avec la vie errante des sauvages du Canada; peut-être avouera-t-on que, vu la supériorité des organes de l'homme sur ceux de tous les animaux, le castor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la sociabilité que le chasseur, quand l'Européen alla étendre & porter ses connoissances & ses progrès dans l'Amérique Septentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau-monde que l'homme ; tranquille possesseur de ces contrées favorables à son espece, le castor avoit mis à profit une paix de plusieurs siecles, pour perfectionner l'usage de ses facultés. Sous notre hémisphere, l'homme s'est emparé des régions les plus saines & les plus fertiles ; il en a chassé ou il y a subjugué tous les autres animaux. C'est, grace à leur petitesse, que l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouse & destructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'est ainsi qu'on voit quelques républiques sans éclat & sans vigueur, se soutenir par leur foiblesse même au milieu des vastes monarchies de l'Europe, qui tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupedes sociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, se sont trouvés par-tout isolés, incapables de se réunir en communauté, d'étendre leurs connoissances; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre son espece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que méchaniques, & ne supposent aucun

principe semblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi consiste la perfection ; si l'être le plus civilisé se trouve le plus parfait ; si ce qu'il gagne en propriété des choses, il ne le perd pas en propriété de sa personne ; si tout ce qu'il ajoute à ses jouissances, n'est pas retranché de sa durée : le castor qui, parmi nous, est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connoissoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domestique ; les saisons du travail & du repos ; certaines regles d'architecture ; l'art curieux & savant de construire des digues ? Cependant il étoit parvenu à ce dégré de perfectibilité, avec des instrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec sa queue. Ses dents, qui lui servent à la place de mille outils, sont circulaires & gênées par les levres. L'homme, au contraire, avec une main qui se plie à tout & se soumet tout, a dans ce seul organe du tact, tous les instrumens réunis de la force & de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation, la supériorité de son espece sur toutes les autres ? Ce n'est point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux ; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre. Ce même

me bras qu'il leve au ciel comme pour y chercher son origine, il l'étend & l'appesantit sur la terre, pour y dominer par la destruction, pour en bouleverser la surface, & dire quand il a tout ravagé : JE REGNE. La plus sûre marque de la population de l'espece humaine, est la depopulation des autres especes. Ainsi diminue & disparoît insensiblement dans le Canada celle du castor, depuis que les Européens se sont faits un besoin de sa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur, en modifiant l'espece. Dans le même canton où sont les peuplades de castors civilisés, il y a pourtant des castors sauvages & solitaires. Ces animaux rejetés, dit-on, de la société pour leurs défauts, vivent sans maisons, sans magasin, dans un boyau sous terre. On les appelle castors terriers. Leur robe est sale; leur poil est rongé sur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils se creusent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un fossé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de se garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces castors sont assez sauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur espece ; ils n'aiment que la terre. Tels

sont nos lievres d'Europe. Ces castors solitaires & terriers n'ont pas le poil aussi luisant, aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs mœurs.

On trouve de castors en Amérique, depuis le trentieme dégré de latitude septentrionale jusqu'au soixantieme. Toujours clair-semés au Midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au Nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux sur la croupe: tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux, dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

CHAPITRE IX.

En quels lieux & de quelle maniere se faisoit le commerce des fourrures.

LA traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Françoise fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au dessous de Quebec. Vers l'an 1640, la ville des trois Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le tems, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbres. Le nombre des sauvages qui les apportoient, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures, sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espece de foire, où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche

de richesse; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom, ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'ils avoient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vinssent sur leur territoire leur disputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglois se répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le François son rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ses marchandises s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit seul les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor étoit libre chez lui, tandis que, chez les François, il étoit & fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté, cette facilité, qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisoient la célébrité de Montreal.

Alors s'étendit chez les François du Ca-

nada, un usage qu'ils avoient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq personnes la permission de franchir ses bornes, pour aller faire le commerce chez les sauvages. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-Yorck, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoit des especes de priviléges exclusifs, qu'on exerçoit par soi-même, ou par d'autres. Ils duroient un an & même au-delà. On les vendoit; & le produit en étoit distribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s'étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même, qui vendoit les permissions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit versé dans les caisses publiques; mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite, se fixoient parmi les sauvages, pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois, où les profits

étoient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes ; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier ; sous le poids des canots, des vivres, des marchandises qu'il falloit voiturer sur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivieres pour aller par terre ; à travers tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périssoit dans les neiges, ou dans les glaces ; par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles ; soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès ; soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes subitement amassées, disparoissoient aussi vîte ; semblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent éleve & détruit tout-à-coup, dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconveniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit ſans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit néceſſaire à ſa conſervation, à ſon agrandiſſement dans l'Amérique Septentrionale. Ceux qu'elle avoit conſtruits, ſoit à l'Oueſt, ſoit au Midi du fleuve St. Laurent, pour reſſerrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la ſolidité. Ceux qu'elle avoit jetés ſur les différens lacs, dans les poſitions importantes formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord juſqu'à mille lieues de Quebec; mais ce n'étoient que de miſerables paliſſades, deſtinées à contenir les ſauvages, à s'aſſurer de leur alliance & du produit de leurs chaſſes. Il y avoit dans tous une garniſon plus ou moins nombreuſe, à raiſon de l'importance du poſte & des ennemis qui le menaçoient. C'eſt au commandant de chacun de ſes forts, qu'on jugea devoir confier le droit excluſif d'acheter & de vendre, dans toute l'étendue de ſa domination. Ce privilege s'achetoit; mais comme il étoit toujours une occaſion de gain, ſouvent même d'une fortune conſidérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favoriſés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'euſſent pas les fonds néceſſaires pour l'exploitation, ils trouvoient aiſément des capitaliſtes qui s'aſſocieient à leur entrepriſe. On prétendoit que, loin de contrarier le bien du ſervice, ce ſyſtême lui étoit favorable; parce qu'il

mettoit les militaires dans la néceſſité d'avoir des liaiſons plus ſuivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvemens, de ne rien négliger pour s'aſſurer de leur amitié. Perſonne ne voyoit, ou ne vouloit voir, que cette diſpoſition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre ſentiment que celui de l'intérêt; & feroit la ſource d'une oppreſſion conſtante.

Cette tyrannie, devenue en peu de tems univerſelle, ſe fit ſentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abuſant de leur privilege excluſif, eſtimoient ſi peu ce qu'on leur préſentoit, donnoient une ſi grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les ſauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils ſe rendoient en foule à Chouaguen, ſur le lac Ontario, où les Anglois leur accordoient des conditions plus avantageuſes. On fit craindre à la cour de France, les ſuites de ces nouvelles liaiſons. Elle réuſſit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois poſtes, & donnant un meilleur traitement aux ſauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il? Le roi fut ſeul en poſſeſſion des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs; le roi eut ſans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus ſujet à ſe

corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries, achetées sans fidélité, étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnés à la merci des soldats, des passagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elle étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le gouvernement, lui retournoient presque en pure perte.

Mais, si ce commerce ne produisoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages; quoique l'or & l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité, des scies, des couteaux, des haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instrumens ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été préjudiciable même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac & sur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boisson, le présent le plus funeste que l'ancien-monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des sauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur étoit également impossible, & de s'en abstenir, & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique, qu'elle leur ôtoit le jugement, qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les sœurs, les freres, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en passer; & si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'est vous qui avez fait le mal; il est sans remede.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, l'a tour-à-tour proscrit, toléré, autorisé, en raison des biens ou des maux qu'on faisoit envisager à ses ministres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands, s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les tems. Cependant les esprits sages la regardoient comme la cause principale de la diminution d'hommes, & par-conséquent des peaux de bêtes; diminution qui devenoit tous les jours plus sensible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'élévation du duc d'Anjou sur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre universelle. Les flammes de l'incendie général allerent jusqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât. Depuis longtems les Anglois & les François briguoient, à l'envi, l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'estime ou de crainte, avoient enflé son cœur naturellement haut. Il se croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ses intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hostilités. Cette résolution s'accordoit avec la situation de la colonie Françoise, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de sa métropole. La Nouvelle-Yorck, au contraire, dont les forces, déjà considérables, augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans sa querelle. Ses insinuations, ses présens, ses négociations furent inutiles jusqu'en 1709. A cette époque, elle réussit à séduire quatre des cinq nations, & ses troupes restées jusqu'alors dans l'inaction, s'ébranlerent, soutenues d'un grand nombre de guerriers sauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'assurance presque infaillible de le conquérir; lorsqu'un chef Iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit simplement aux siens: que deviendrons-nous, si nous réussissons à chasser les François? Ce peu de mots prononcés avec un air de mystere & d'inquiétude, rappella promptement à tous les esprits leur premier systême, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour assurer l'indépendance de la nation Iroquoise. Aussi-tôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public; mais comme il paroissoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste, par une trahison secrete. Les Sauvages sans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains, éclairés & belliqueux; tous les peuples brutes ou policés, ont toujours composé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruse & de la force.

On s'étoit arrêté sur le bord d'une petite riviere, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois, qui passoit à la chasse tout le loisir que lui laissoit la guerre, imagina de jeter dans la riviere un peu au-dessus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois, qui ne se défioient

pas d'une semblable perfidie, continuerent malheureusement à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Françoise. Une flotte nombreuse, destinée contre Québec, & qui portoit cinq ou six mille hommes de débarquement, entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroissoit sûre de vaincre, si elle fût arrivée au terme de sa destination. Mais la présomption de son amiral, & le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainsi le Canada tout-à-la-fois délivré de ses inquiétudes, & du côté de la terre, & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu sans secours & sans perte, contre la force & la politique des Anglois.



CHAPITRE X.

La France est réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.

CEPENDANT la France, qui, pendant quarante ans, avoit soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait avec ses propres sujets, sous Louis XIV, ce

que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ses divers royaumes; la France, qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt regnes, & sous un seul regne, tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de succès, en plaçant une branche de sa maison royale sur le trône des Espagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eu dans le tems de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. Fiere & vigoureuse sous un roi brillant de toutes les graces & dans la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse, décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, commme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espece de flatteurs qui les bercent d'espérances, au

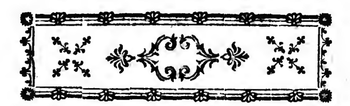
moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie, toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit semées ; & sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse, ainsi que le premier, une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais ; l'intrigue espére davantage, & le mérite obtient moins ; les talens se retirent, & les sollicitations de toute espece s'avancent ; les places tombent au hasard, sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes ; fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont les uns pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance ; & tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chûte, sont trois opérations difficiles ; mais la derniere l'est davantage. On sort de la barbarie, par des élans intermittens ; on se soutient au sommet de la prospérité, par les forces qu'on a acquises ; on décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé, par des symptômes

imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes ; il faut des regnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un monarque caduc, prépare à son successeur des maux presqu'impossibles à réparer.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une suite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices qui marquoient son abaissement. Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple, en les faisant sur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut coûter à sa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, trois possessions qui formoient, avec le Canada, l'immense pays connu sous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le livre suivant comment cette puissance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ses pertes.

Fin du Livre quinzieme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.



LIVRE SEIZIEME.

Suite des établissemens François dans l'Amérique Septentrionale.

LA guerre pour la succession d'Espagne avoit embrasé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux siecles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes, pour en disputer un seul, qui, sous Charles-Quint, les avoit tous fait trembler. Une maison souveraine de cinq ou six états, avoit donné à la nation

Espagnole cette grandeur colossale qui devoit enchanter son imagination. Une maison plus puissante encore, parce qu'avec un corps moins grand elle avoit plus de bras, ambitionnoit de commander à cette nation superbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faisoient les derniers efforts pour s'assurer une supériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agissoit de savoir lequel se glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maisons, dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles pussent étendre leurs branches, mais non que plusieurs sceptres fussent réunis comme autrefois dans une seule main. Tout s'arma pour disperser ou séparer un vaste héritage; & l'on résolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une puissance qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit soutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux soldats, désola tous les pays qu'elle devoit secourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi; mais son inconstance ne cessoit d'irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéroient dans un pays, & succomboient dans l'autre.

Le parti qui triomphoit ſur mer, étoit défait ſur terre. On apprenoit en même-tems, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin après que les états eurent été épuiſés d'or & de ſang; après douze ans de calamités & de dépenſes, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts, s'empreſſerent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau-monde, les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ſes premiers regards vers l'Amérique Septentrionale, où ſembloit l'appeller la conformité du ſol & du climat; & ce fut l'iſle du Cap-Breton qui fixa d'abord ſon attention.



CHAPITRE XI.

Pour réparer ſes pertes, la France peuple, fortifie l'Iſle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.

LES Anglois regardoient cette poſſeſſion comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Auſſi s'oppoſoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec

lequel ils étoient mal réconciliés, de peupler cette isle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de le reine Anne, ou peut-être la corruption de ses ministres, sauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puissance fut autorisée à faire, au Cap-Breton, tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'isle située entre les quarante-cinq & les quarante-sept dégrés de latitude Nord, est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à son Orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues; l'Acadie, à son Couchant, n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues, au-dessus desquelles plusieurs élevent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anses ou entre des islets. A l'exception des lieux montueux, la surface du pays a peu-

de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légere & de l'eau. La grande humidité du terrein s'exhale en brouillards, sans rendre l'air mal-sain. Du reste, le climat est très-froid; ce qui doit provenir soit de la prodigieuse quantité de lacs long-tems glacés qui couvrent plus de la moitié de l'isle, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le Cap-Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François, qui en prirent possession au mois d'août 1713, furent proprement ses premiers habitans. Ils changerent son nom en celui de l'Isle-Royale, & jetterent les yeux sur le fort Dauphin pour y former leur principal établissement. Ce havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs; & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages, le fit abandonner, même après des travaux assez considérables. Les vues se tournerent vers Louisbourg,

dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg, situé sur la côte orientale de l'isle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il est le plus étroit. Le fond en est bon : on y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau ; & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent, est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en mai & souvent en juin. Son entrée naturellement fort resserrée, est encore gardée par l'isle aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau, couleroit immanquablement à fond, tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le passage. Deux batteries, l'une de trente-six, & l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis sur les côtes opposées, fortifient & croisent ce feu terrible.

La ville bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, est de figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour ; ses rues sont larges & régulieres. On

n'y voit guere que des maisons de bois. Celles qui sont de pierre, ont été construites aux dépens du gouvernement, & son destinées à loger les troupes. On y a construit des calles : ce sont des ponts, qui, avançant considérablement dans le port, sont très-commodes pour charger, ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart une espace d'environ cent toises du côté de la mer ; parce qu'on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple batardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle formoit une espece de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en tems de guerre aux vaisseaux qui viendroient des isles Méridio-

nales. La nature & la politique vouloient que les richesses du Midi fussent gardées par les forces du Nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'isle, les pêcheurs François, fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuserent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des greves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré, pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres,

potageres, dont le goût étoit assez bon, mais qui demandoient qu'on en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des paturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n'appeller à l'Isle-Royale que des pêcheurs & des soldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorsqu'elle reçut des habitans, le bois n'y a guere été un objet de commerce. Ce n'est pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage, plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente; mais le chêne y a toujours été fort rare, & le sapin n'a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de loups-cerviers, d'orignaux, de rats musqués, de chats sauvages, d'ours, de loutres, & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade sauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'isle avec les François, & qui n'eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-Jean, ou du continent voisin.

Il eût été possible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horisontales, de n'avoir jamais

plus de six ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées sans qu'on soit réduit à creuser la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuse depuis 1745 jusqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les bâtimens expédiés pour les isles Françoises n'avoient eu besoin de lest. Un feu qu'il n'a pas été possible d'étouffer, a embrasé une des principales mines. Il brûle encore; & l'on peut soupçonner qu'il produira un jour quelque explosion extraordinaire. Si l'imprudence d'un seul homme a pu allumer, par une étincelle, un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre; qu'il faut peu de chose à la nature pour exciter un volcan, qui consume un pays avec ses habitans!

Toute l'activité de la colonie, s'est constamment tournée vers la pêche de la morue seche. Les habitans, moins aisés, y emploient annuellement deux cents chaloupes, & les plus riches, cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les soirs porter leur poisson, qui, préparé sur le champ, avoit toujours le dégré de perfection dont il étoit susceptible. Les batimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin,

gardoient plusieurs jours leur morue ; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'Isle-Royale ; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux isles Méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'isle, il en arrivoit tous les ans de France, qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les greves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi réguliérement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires, se bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe, aussi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandises contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaison, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'Isle-Royale n'envoyoit pas toute sa pêche en Europe. Une partie passoit aux isles Françoises du Midi, sur vingt ou vingt-

cinq bâtimens qui portoient depuis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du ſaumon & du maquereau ſalés, de l'huile de poiſſon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec des ſirops & du taffia.

L'Iſle-Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui ſe faiſoit toute entiere à Louisbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſere affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jetés en arrivant dans l'iſle. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſtenſiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt exceſſif. Ceux même qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances, ne tarderent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches

malheureuses les y réduisirent en peu de tems. Des secours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinerent sans ressource. Telle est une des injustices de l'inégalité des conditions, que l'homme né sans fortune, n'en acquiert presque jamais que par la violence ou la fraude, qui ont valu les richesses à la plupart des familles qui les possedent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale nécessité par l'industrie & par le travail. Cependant toutes les colonies de la Nouvelle-France, n'étoient pas prédestinées dès leur origine à cet état de langueur.



CHAPITRE XII.

Établissement des François dans l'isle de Saint-Jean.

PLUS heureuse que l'Isle-Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ses habitans. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guere qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrêmités, lui donne la figure d'un croissant. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette couronne sembloit l'avoir dédaignée

avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux sur ce foible reste ; & le gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse ; mais qu'une côte saine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces désagrémens. On y vit un pays uni, que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites sources qui le traversoient ; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les especes de grains ; du gibier & des bêtes fauves sans nombre ; un abord excessif des meilleures sortes de poisson ; une population de sauvages plus considérable que dans les autres isles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître, en 1619, une compagnie qui forma le double projet de défricher une isle si productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureusement, l'intérêt qui avoit uni les associés, les divisa, avant même qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorsque les Acadiens commencerent à passer dans cette isle en 1749. Avec le tems, ils s'y réunirent jusqu'au

nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & sur-tout habitués à élever des troupeaux le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privileges exclusifs, c'est nuire tout-à-la-fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'isle de Saint-Jean n'offre pas assez de greves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes, & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché; une puissance, dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte, qui auroit fait une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute ressource dans les années trop fréquentes, où la moisson étoit dévorée sur pied par les mulots & les sauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec sa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriser, par l'impossibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'isle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou d'eux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu'à sa sûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Isle-Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet administrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louisiane formoit la plus riche portion.



CHAPITRE XIII.

Découverte du Missisipi par les François.

LA Louisiane, que les Espagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Instruits par les sauvages qu'il y avoit à l'Occident du Canada, un grand fleuve qui ne couloit ni au Nord, ni à l'Est, ils en conclurent qu'il devoit se rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit son cours au Sud, ou dans la mer du Sud, s'il alloit se décharger à l'Ouest. La communication avec ces deux mers étoit assez importante, pour être recherchée. On chargea de cette entreprise Joliet, habitant

de Quebec, qui avoit de l'esprit & de l'expérience, & le jésuite Marquette, dont la vertu étoit respectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes, qui, avec des vues également honnêtes vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent ensemble du lac Michigan, entrerent dans la riviere des Renards, qui s'y décharge, & la remonterent jusqu'assez près de sa source, malgré les courans qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de marche, ils se rembarquerent sur la riviere d'Ouisconsing; & naviguant toujours à l'Ouest, ils se trouverent sur le Mississipi, qu'ils descendirent jusqu'aux Acansas, vers le trente-trois dégrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin; mais les vivres leur manquoient. C'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes seulement, dans un pays dont ils ne connoissoient pas les mœurs; & d'ailleurs, ils étoient parfaitement convaincus que le fleuve se jetoit dans le golfe du Mexique. Ils reprirent donc la route du Canada. Entrés dans la riviere des Illinois, ils trouverent ce peuple assez nombreux, & disposé à se lier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie toutes les lumieres qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitans, un Normand nommé la Salle, possédé de la double passion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des Jésuites, où il avoit passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit & de cœur, que ce corps savoit si bien inspirer aux ames ardentes dont il aimoit à se recruter. La Salle, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne songeoit pas à suivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, se présente à la cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer, dans un tems où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le prince & la nation. Il en revient comblé de graces, & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

Cependant, pour mieux réussir, il eut la sagesse de ne pas précipiter les événemens. Depuis les derniers établissemens François du Canada, jusqu'au bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand espace. La prudence vouloit qu'on s'en assurât. Il commença par y établir plusieurs postes, dont la construction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle

fut interrompue, à plusieurs reprises, par des incidens qu'il n'étoit pas possible de prévoir. Lorsque le tems & les précautions eurent amené les choses au point où on les vouloit, il s'embarqua, en 1682, sur le Missisipi, & le descendit jusqu'à son embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle, qui savoit ceux qui restoient à faire, se hâta de regagner Quebec, d'où il alla proposer en France la découverte du Missisipi par mer, & l'établissement d'une colonie, qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéressante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop pris à l'Ouest, il manqua son terme, & se trouva le 10 janvier 1685 dans la baie Saint-Bernard, éloignée de cent lieues du Missisipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais la Salle, dont l'humeur étoit fiere & peu liante, s'étoit si vivement brouillé avec le commandant de sa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Persuadé, d'ailleurs que la riviere où il étoit entré, ne pouvoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoitre, il se flatta d'achever seul son entreprise. Mais s'étant bientôt désabusé, il perdit sa mission de vue. Au

lieu de chercher parmi le sauvages des guides qui l'auroient conduit à sa destination, il voulut, dit-on, s'approcher des Espagnols, & prendre connoissance des fameuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons, auxquels sa dureté, son entêtement, sa hauteur, l'avoient rendu insupportable.

La mort du chef dipersa les membres. Les scélérats qui l'avoient assassiné, périrent par la main les uns des autres. Plusieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en consumerent un assez grand nombre. Les Espagnols du Nouveau-Mexique, qui, alarmés du bruit de cette entreprise, s'étoient avancés pour la traverser, prirent quelques-uns de ces aventuriers, qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit construit, devinrent la victime des sauvages. Il ne s'echappa que sept hommes, qui, s'étant embarqués sur le Missisipi, qu'on avoit enfin découvert par terre, arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louisiane fut oubliée en France.

D'Yberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudson, en Acadie & à Terre-Neuve, des coups de main très-hardis & non moins heureux

réveilla, en 1697, l'attention du ministere. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux, il entra dans le Mississipi le 2 juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve assez haut, pour se convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ses rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort, qui ne subsista pas long-tems, il alla établir ailleurs sa petite colonie, principalement composée de Canadiens.



CHAPITRE XIV.

Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi, & l'appellent Louisiane.

ENTRE l'embouchure du Mississipi & Pensacole, que les Espagnols venoient d'élever dans la Floride, est une côte d'environ quarante lieues d'étendue. Elle est partout si basse, que les vaisseaux marchands n'en peuvent approcher qu'à quatre lieues de distance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son sol, entiérement sablonneux, est aussi peu propre à la multiplication des troupeaux, qu'à la culture. On n'y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Le climat est si brûlant, quand les rayons du soleil ont frappé

ces fables, qu'il y a des saisons où les chaleurs seroient insupportables, sans un vent léger, qui, s'élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le soir. Dans ce grand espace, est un lieu qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation sauvage, qui autrefois y avoit fait quelque séjour. Cette position, la plus stérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes que d'Yberville avoit amenés, sous l'appât des plus grandes espérances.

Deux ans après, arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l'Est de Biloxi, assez près de Pensacole. Les bords de la Mobile, qui n'est nulle part navigable que pour de pirogues, quoiqu'elle ait un assez long cours, furent jugés dignes d'être habités La médiocrité des terres ne parut pas une raison suffisante pour faire rejeter cette idée. Il fut décidé que les liaisons qu'on formeroit avec les Espagnols & les sauvages voisins, compenseroient tous ces désavantages. Une isle située vis-à-vis de la Mobile, à quatre lieues de distance, y offroit un havre qu'on pouvoit regarder comme le port de la nouvelle colonie, on la nomma l'Isle-Dauphine. Rien n'étoit plus commode que d'y décharger les marchandises de France, qu'il avoit fallu jusqu'alors envoyer à la côte par des chaloupes. Aussi se peupla-t-elle malgré

son aridité, & devint-elle le quartier-général de la colonie, jusqu'à ce que les vents, qui l'avoient formée de sables entassés, les accumulerent, en 1717, au point de lui faire perdre l'unique avantage qui lui avoit donné une sorte de célébrité.

On ne pouvoit raisonnablement espérer aucun progrès, d'un établissement jeté sur ce territoire. La mort d'Yberville, qui finit ses jours, en 1702, devant la Havane, en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d'éteindre ce qui restoit d'espoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureuse, pour qu'on dût en attendre des secours. Tout le monde se croyoit à la veille d'un abandon total; & ceux qui se flattoient de trouver ailleurs un asyle, s'empressoient de l'aller chercher. Le peu qui resta par nécessité, ne subsistoit que de quelques légumes, ou des courses qui se faisoient parmi les sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles plus misérables les unes que les autres; lorsqu'on vit Crosat demander & obtenir, en 1712, le commerce exclusif de la Louisiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette supériorité de lumieres & de sentimens, qui ne croit rien au-dessus, rien au-dessous de soi, dans le service de l'état; qui n'attend

son lustre que de l'éclat qu'elle procure à sa patrie. Le sol de la Louisiane n'étoit pas l'objet des entreprises de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté, & toute sa conduite prouva qu'il ne se proposoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir, par terre & par mer, des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique ; d'y verser des marchandises de toutes les especes ; d'en tirer une grande quantité de piastres. La concession qu'il avoit desirée, lui paroissoit l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vastes opérations ; & les démarches de ses agens furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives, toutes infructueuses, l'ayant désabusé de ses espérances, il se dégoûta de son privilege, & le remit, en 1717, à une compagnie, dont le succès étonna toutes les nations.



CHAPITRE XV.

La Louisiane acquiert une grande célébrité au tems du système de Law.

ELLE fut formée par Law, ce célebre Ecossois, sur lequel on n'eut pas, dans le tems, des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers, & le petit nombre

des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis son enfance, de porter un œil curieux & réfléchi sur toutes les puissances de l'Europe ; d'en approfondir les ressorts ; d'en calculer les forces. Le cahos dans lequel l'ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singuliérement ses regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & se flatta d'y réussir. Son plan dut plaire, par sa grandeur même, à l'heureux administrateur qui tenoit les rênes du gouvernement, depuis que la mort du monarque avoit laissé l'Europe en paix. Il falloit, par un prompt acquittemens des dettes, débarrasser le revenu public des intérêts énormes qui l'absorboient. L'introduction du papier-monnoie pouvoit seule procurer cette révolution, que le malheur des tems sembloit exiger. Les créanciers de l'état devoient se prêter d'autant plus aisément à cette nouveauté qu'ils seroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir, en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit pas manquer des moyens de satisfaire à tant d'engagemens ; puisqu'indépendamment du produit des impositions qu'elle devoit concentrer dans ses mains, comme compagnie de finance, elle avoit, comme compagnie de commerce, un nouveau canal par où devoient lui venir des richesses prodigieuses.

Depuis que l'Espagnol, Ferdinand de Soto, avoit péri sur les rives du Mississipi, vers l'an 1538, il étoit resté dans l'opinion générale, que ces contrées renfermoient des trésors immenses. On ignoroit où ces richesses pouvoient être; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuses mines de Sainte-Barbe. Si elles paroissoient de tems en tems oubliées, ce n'étoit que pour occuper les esprits plus vivement ensuite. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits mystérieux. On divulga, comme en secret, que ces mines, & beaucoup d'autres, étoient enfin trouvées, mais bien plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté, déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une si précieuse découverte, avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression que fit ce stratagême sur un peuple singuliérement avide de nouveautés, est inexprimable. Tous les esprits furent embrasés d'une passion désordonnée pour les actions de la nouvelle compagnie. Les spéculations, les plans, les espérances, tout se tourna de ce côté-là. Le Mississipi devint la fin & le mobile de toutes les combinaisons. Bientôt elles ne se bornerent pas à une simple association, avec le corps qui avoit

obtenu la disposition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vastes terreins, pour y former des plantations qui devoient, disoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, soit conviction, soit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui passoient pour les plus éclairés, pour les plus riches pour les plus accrédités qui parurent les plus empressés à former de ces établissemens. Leur exemple entraîna les autres & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l'avantage de diriger les habitations, ou même simplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fievre ardente, on entassoit sans soin & sans choix, dans des vaisseaux, tout ce qui se présentoit d'étrangers & de citoyens. Ils étoient déposés sur les sables du Biloxi, où ils périssoient, par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Missisipi, les placer même sur les terreins qu'ils devoient défricher; mais il ne tomba jamais dans l'esprit de ceux qui dirigeoient l'entreprise, de construire les bateaux nécessaires pour cette opération. Après même qu'on se fut assuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général continua d'être le tombeau de ces

tristes & nombreuses victimes d'une imposture politique. On ne le transféra à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans ; c'est-à-dire, lorsqu'il ne restoit presqu'aucun des malheureux qui s'étoient si légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu ; les mines avoient disparu. Il ne restoit que la confusion d'avoir embrassé des chimeres. La Louisiane éprouvoit le sort de ces hommes singuliers, dont on s'est fait d'abord un idée trop avantageuse, & qu'on punit de cette renommée, en les rabaissant au dessous de leur prix réel. Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Missisipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on espérer d'un édifice composé de semblables matériaux ? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qu'on avoit transportés dans ces climats sauvages, allerent étaler dans les établissemens Anglois ou Espagnols, le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe du sein de l'Europe même ; le plus grand nombre erra misérablement

dans les forêts, jusqu'à ce que la faim & les fatigues eussent terminé son sort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les administrateurs de la compagnie qui faisoient ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entreprises qui convenoient à ce nouveau-monde. Paris, qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, vouloit tout soumettre aux opérations de ses rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louisiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienséance du privilege exclusif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ses trésors administrés & distribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes

les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministere croyoit important au bien de l'état, de laisser la Louisiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut besoin de tout son crédit, pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilege. On lui fit même acheter, en 1731, cette faveur, par le paiement d'une somme de quatorze cents cinquante mille livres : car il est des états où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin, que devoit devenir cette région si prônée, si baffouée, lorsqu'on en auroit fait une possession vraiement nationale ?



CHAPITRE XVI.

Etendue, climat, fertilité, habitans originaires de la Louisiane.

LA Louisiane est une vaste contrée, bornée au Midi par la mer ; au Levant, par la Caroline ; au Couchant, par le Nouveau-Mexique ; au Nord, par cette por-

tion du Canada, dont les terres inconnues doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer exactement sa longueur ; mais on lui donne environ deux cents lieues de largeur entre les établissemens Anglois & Espagnols.

Dans un si grand espace, le climat ne sauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendroit de sa latitude. La basse Louisiane, quoiqu'elle corresponde aux côtes de Barbarie. n'a que la chaleur des provinces Méridionales de la France ; & celles de ses terres, qui sont situées aux trente-cinq & trente-six dégrés, ne sont pas moins froides que les provinces Septentrionales de la métropole. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol ; des rivieres innombrables qui entretiennent une humidité habituelle ; les vents qui, par une longue continuité de terres, arrivent du Nord, expliquent aux yeux des physiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y est rarement couvert. L'astre qui donne la vie à tout, s'y montre presque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'est que par des orages ; mais des rosées abondantes remplacent avantageusement les pluies.

L'air est assez généralement pur ; mais beaucoup plus dans la haute Louisiane que

dans la basse. Les femmes reçoivent, en naissant sous ce climat heureux ; une figure agréable ; & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins d'infirmités dans la vieillesse, qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du sol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits sauvages, dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuse d'oiseaux, de bêtes fauves, y trouvoit une subsistance abondante. Ses prairies, formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils & de bisons. Peut-être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louisiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la grosseur. Si les bois de couleur lui manquoient, c'est qu'ils ne croissent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des essais en divers cantons de ce terrein ; on s'est convaincu qu'il étoit susceptible de toutes sortes de cultures.

On n'a pas encore découvert la source du fleuve célebre qui coupe, du Nord au Sud, ce pays immense, en deux parties presqu'égales. Les voyageurs les plus hardis n'ont guere remonté qu'une centaine de lieues au-dessus du Sault-Saint-Antoine qui barre son cours par une cascade assez haute, vers les quarante-six dégrés de latitude. De-là jusqu'à la mer, c'est-à-dire

dans

dans un espace d'environ sept cents lieues, la navigation n'est point interrompue. Le Mississipi arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossi par la riviere des Illinois, par le Missouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivieres moins considérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu son lit d'un espace de près de cent lieues, formé d'un terrein assez nouveau, puisqu'on n'y trouve pas une seule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuse de vase, de feuilles de canne, de branches & de troncs d'arbres, que le Mississipi roule continuellement avec ses ondes, il s'assemble & se lie de tous ces matériaux poussés & repoussés, une masse ferme & solide qui prolonge toujours ce vaste continent. Une singularité plus frappante encore, & qui ne se trouve, peut-être, que dans ce seul endroit du monde, c'est que les eaux de ce grand fleuve, quand elles sont une fois sorties de leur lit, n'y rentrent jamais. En voici la raison.

Le Mississipi est annuellement grossi par par la fonte des neiges du Nord, qui commence en mars, & qui dure environ trois mois. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde guere qu'à soixante lieues de la mer du côté de l'Est, & à cent du côté de l'Ouest, c'est-à-dire dans les terres basses, & que nous

croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux, qui, embarrassant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, forme, avec le tems, des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites, par cet obstacle, à l'impossibilité de rentrer dans leurs cours naturel, sont forcées de se frayer un débouché dans la mer, en se glissant à travers les sables.

Quand on ne considere que la largeur & la profondeur du Mississipi, on est porté à croire que la navigation y est facile. C'est une erreur. Elle est fort lente, même en descendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obscurs; & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus solides, & par conséquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ses bords, ou qui lui sont amenés pas les rivieres qu'il reçoit dans son lit, on seroit exposé à chaque instant à heurter contre les bran-

ches ou contre les racines de quelque arbre arrêté sous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine distance des terres, il faut se débarrasser, avant d'entrer dans le Missisippi, des bois flottans qui sont descendus de la Louisiane. La côte est si platte, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'est pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve sont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les vaisseaux ont heureusement franchi tant d'obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ou onze lieues à travers un pays sablonneux & découvert. Ils trouvent alors sur les deux rives, des bois assez épais pour intercepter toralement les vents. Le calme est si profond, qu'il faut communément un mois pour franchir un espace de vingt lieues; encore n'en vient-on à bout, qu'en attachant successivement les cordages à de gros arbres. La peine redouble pour sortir de la forêt, qui se termine, au détour à l'Anglois, par un croissant presque fermé. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide, si rempli de courans, se fait avec des bateaux à rame &à voile, qui sont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui y

sont embarqués, se font suivre, par terre, de chasseurs sauvages, qui fournissent à leur subsistance, pendant un espace d'environ trois mois & demi, que dure la navigation d'une extrêmité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales, sont les seules que la France ait eues à surmonter dans la formation de ses établissemens sur la vaste région de la Louisiane. Les Anglois fixés à l'Est, ont été constamment trop occupés de leurs cultures, pour les sacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées ; & ils n'ont réussi que très-rarement & pour peu de tems à séduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'Ouest. L'envie d'éloigner du Nouveau-Mexique un voisin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former, en 1720, le projet d'établir une peuplade considérable, bien avant du terrein où ils avoient jusqu'alors arrêté leurs limites. La nombreuse caravane qui devoit la composer, partit de SantaFé avec tous les moyens nécessaires pour une habitation fixe. Elle dirigea sa marche vers les Osages, qu'on vouloit déterminer à se joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigene, voisine & ennemie des Osages, & dont on souhaitoit d'occuper la place. Le hasard voulut que les Espagnols prissent un chemin

pour un autre. Ils arriverent précisément chez la nation dont ils avoient juré la ruine ; & se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquerent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singuliere du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda qu'un délai de deux jours pour rassembler ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés, au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols, qu'on avoit amusés par des festins, par des danses, & qu'on trouva plongés dans un profond sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes, enfans. L'aumônier seul échappa au carnage ; encore ne dut-il sa conservation qu'à la singularité de ses vêtemens. Cette catastrophe ayant assuré la tranquillité de la Louisiane du côté qui paroissoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays ; mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes peu nombreuses, & même ennemies les unes des autres, quoique séparées par des déserts immenses. Elles avoient la plupart une demeure fixe, & presque toutes adoroient le soleil. Les feuillages entrelassés, étendus sur des pieux,

formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves, couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le mays, quelques fruits naturels, fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere. Sans parler des causes physiques qui pouvoient influer dans cette différence, les sauvages de la Louisiane étoient soumis à des chefs qui exerçoient une autorité presque absolue.

Entre ces nations, la seule qui attiroit quelque attention, c'étoit celle des Natchez. Elle obéissoit à un homme qui s'appelloit GRAND-SOLEIL; parce qu'il portoit sur sa poitrine l'image de cet astre, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la religion; tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n'offroit-elle pas un semblable despote. La femme de ce Soleil, avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ses maîtres: *qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. Les travaux se faisoient en commun, toujours au profit du chef qui distribuoit les productions à son gré. Lorsqu'ils mouroient, lui ou sa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de se tuer, pour les aller servir dans un autre monde.

La religion des Nachtez, à peu-près la même dans ses dogmes que celle des autres sauvages, avoit plus de culte, & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour; & la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jetterent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation aussi pauvre, aussi sauvage, fût aussi cruellement asservie. Mais la superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les Natchez occupoient sur les bords du Mississipi, étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien loin d'être traversés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles, formerent entre les deux nations une amitié qui paroissoit solide. Elle pouvoit le devenir, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la

suite le prix qui leur convenoit. A la fin, il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitans, des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les sauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile, ou funeste. Le désespoir leur fit tenter enfin d'associer à leur vengeance tous les peuples de l'Est, dont ils réussirent à former, sur la fin de 1729, une ligue universelle, dont le but étoit d'exterminer au même instant tous les oppresseurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles s'accorderent à compter un nombre de bûchettes. On en devoit brûler une chaque jour, jusqu'à ce que la derniere donnât le signal du massacre.

La femme du grand chef, fut instruite de la conjuration par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit jusqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation, qui commandoit dans son voisinage. On méprisa cet avis; mais elle n'en suivit pas moins la résolution de sauver des étrangers, que l'amour avoit comme naturalisés dans son cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les François établis dans sa bourgade, elle voulut conserver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de

ceux qu'elle connoissoit. Sa dignité de femme du Soleil, lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou plusieurs des bûchettes qu'on y avoit déposées; au risque d'avancer, puisqu'il le falloit, la perte de ses voisins, pour assurer le salut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu se vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le signal dont on étoit convenu, persuadés que la scene tragique qu'ils alloient ouvrir, devoit se répéter chez tous les alliés, surprirent les François & les exterminerent: mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes, tout fut tranquille; & ce mécompte seul sauva la colonie naissante. Elle ne pouvoit, dans une surprise, opposer à tant d'ennemis que quelques palissades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds sans discipline & presque sans armes.

Mais Perrier, en qui résidoit l'autorité, ne perdit pas cette présence d'esprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en imposer, plus il affecta de fierté. Ces démonstrations firent une telle révolution, que, soit dans la crainte d'être soupçonnés, soit dans l'espoir du pardon, plusieurs des conjurés se joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut passée au fil de l'épée; on brûla ses habitations, & il n'en resta plus que la place.

Cependant quelques restes épars de ce

malheureux peuple, se trouvant éloignés du centre de sa domination, avoient eu le tems de se réfugier chez les Chicachas, nation la plus intrépide de la Louisiane. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune autre dans la ligue contre les François ; son caractere indomptable & généreux, lui rendoit plus sacrés les droits de l'hospitalité, qui sont inviolables parmi les sauvages. Aussi n'osa-t-on pas lui proposer d'abord de livrer les Natchez, à qui elle avoit ouvert un asyle. Mais Biainville, qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reste de fugitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher, en 1736, toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps ; l'un fut repoussé avec beaucoup de perte devant le principal fort des Chicachas ; l'autre fut complettement défait en rase campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout soumettre, avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le sort des armes n'étoit pas plus favorable aux François ; lorsque d'heureuses circonstances amenerent un accommodement avec les sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louisiane ne fut plus troublée. On va voir à quel dégré de prospérité, cette longue paix a élevé la colonie.



CHAPITRE XVII.

Ce que les François ont fait dans la Louisiane.

SES côtes, toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses, souvent inondées, par-tout couvertes d'un sable fin, blanc comme la neige, entiérement aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais songé à y élever aucune fortification, parce qu'elles se refusent à toute invasion, à toute descente.

La France n'a formé aucun établissement sur cette côte, à l'Ouest du Missisipi. On eut, il est vrai, en 1721, quelques vues sur la baie Saint-Bernard; mais elles échouerent par la mauvaise conduite de l'officier qui étoit chargé de les remplir. Au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdelaine qui se trouvoit sur son chemin, la remonta cinq ou six lieues, y enleva quelques sauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorsque l'année suivante on voulut réparer la faute qui avoit été faite, le poste se trouva occupé par des Espagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'Est du Missisipi, on voit le fort de la Mobile, élevé sur les bords de cette riviere,

qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il sert à contenir dans l'alliance des François, les Tchatas, les Alimabous, quelques autres peuplades moins nombreuses, & à s'assurer de leurs pelleteries. Les Espagnols de Pensacole tirent de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises.

L'embouchure du Mississipi offre un grand nombre de passes qui n'ont point de stabilité. Plusieurs se trouvent quelquefois sans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une seule admet des bâtimens de cinq cents tonneaux. On a construit sur le chenal qu'ils sont forcés de suivre, une espece de citadelle, qu'on appelle la Balise. Vingt lieues au-dessus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entreprise. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils seroient plus que suffisans pour s'opposer au passage de cent vaisseaux; d'autant mieux qu'il n'en pourroit passer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité, ni de jeter l'ancre, ni d'amarrer à terre.

La Nouvelle-Orléans est le premier établissement qui se présente. Elle est à trente lieues de la mer. On en jetta les fondemens en 1717, mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque consistance, & devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une assez belle ville qui s'est

élevée insensiblement. Ses rues, toutes tirées au cordeau, se coupent & se croisent perpendiculairement. Elles forment soixante cinq islets, dont chacun a cinquante toises en quarré, divisées en douze emplacemens, pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand espace, ont été remplacées par des maisons commodes, bâties la plupart de briques. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres, & qu'on a jugés indispensables pour le tems du débordement, les entourent toutes. C'est sur le bord oriental du fleuve qu'a été construite cette ville, destinée à devenir le centre de toutes les liaisons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en est tel, que les plus gros navires n'ont qu'un petit pont à faire avec des vergues, pour décharger leurs marchandises. Seulement dans les grosses eaux, ils sont obligés de précipiter leur départ; parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve, s'accumuleroit dans le mouillage, & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une suite d'habitations rarement interrompue. Au-dessous de la Nouvelle-Orléans, elles ne s'étendent qu'à la distance de cinq lieues, encore sont-elles peu considérables. Plus bas, le terrein commence à se rétrécir, & va toujours en diminuant jus-

qu'à la mer. Sur cette langue de terre, on ne voit guére que des sables ou des marais mouvans, incapables de servir d'asyle à des hommes, & faits uniquement pour des oiseaux aquatiques & pour des maringouins. Les plantations, en remontant le Missisipi, vont jusqu'à dix lieues au-dessous de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands, dont le travail infatigable a formé deux villages où habitent ces hommes, les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, régne une levée, nécessaire pour garantir les terres de l'inondation, qui vient réguliérement avec le printems. Cette chaussée est préservée elle-même par des fossés larges & profonds, dont chaque champ est entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverser cette digue.

Dans tout cet espace, le sol entiérement vaseux, est très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrein humide. Lorsqu'on veut le cultiver, on coupe par le pied les grosses cannes dont il est couvert. Dès qu'elles sont séches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un sein fécond au riz, au mays, à toutes sortes de grains & de légumes, excepté au froment, qui s'épuise en poussant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues sur les bords du fleuve, auroient-elles été plus

judicieusement placées à quatre ou cinq cents pas, ou même à une demi-lieue sur de petites hauteurs qui ne sont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond solide; & vraisemblablement le bled y eût prospéré, après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve, qui les auroit sans cesse engraissées d'un nouveau limon, que ses eaux y devoient laisser en se retirant. Avec le tems on n'auroit vu sur les deux rives du Missisipi, que de vastes pâturages couverts d'innombrables troupeaux; qu'une suite de vergers, de jardins, de rizieres capables de suffire à une grande population. Ce magnifique spectacle pouvoit s'étendre, des environs de la Nouvelle-Orléans, à toute la basse Louisiane; & la France se seroit pour ainsi-dire reproduite dans le nouveau-monde.

Au lieu de cette délicieuse perspective, commence, à dix lieues au dessus de la Nouvelle-Orléans, un désert immense où l'on ne voit que deux foibles bourgades de Sauvages; & ce désert s'étend durant un espace de trente lieues, au bout duquel on arrive à ce qu'on appelle la Pointe-Coupée. C'est un ouvrage de l'industrie Européenne. Le Missisipi faisoit en cet endroit un grand détour. Quelques François, à force de creuser dans un petit ruisseau

qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles se répandirent avec tant d'impétuosité dans ce nouveau canal, qu'elles acheverent de couper la pointe, & dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à sec, & se trouva bientôt couvert d'arbres assez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une consistance, un nom, à l'un des meilleurs établissemens de ces contrées.

Ses habitans répandus sur les deux rives du fleuve, ont embelli leur séjour de tous les arbres fruitiers d'Europe, dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur consommation du riz, du mays; & pour l'exportation, ils cultivent du coton, sur-tout du tabac. Le commerce des bois de construction augmente leur aisance.

Vingt lieues au dessus de la Pointe-Coupée, le Mississipi reçoit la riviere Rouge, sur laquelle les François ont bâti un fort à trente-cinq lieues de son embouchure. C'est chez les Natchitoches, que fut jeté ce fondement de puissance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie par ce canal, l'or & l'argent du Nouveau-Mexique, dont quelques rameaux s'étoient étendus assez près de-là. Mais la misere des habitans, & leur peu de com-

munication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces espérances. Le seul avantage qu'on tira de ce voisinage, fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louisiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de se passer de secours étranger, un poste qui n'avoit pas pour base l'agriculture, n'a cessé de rétrograder; perte d'autant plus fâcheuse, que le dépérissement de la colonie des Natchez est encore pire.

Sa position à cent dix lieues de la mer, étoit la plus favorable qu'Yberville eût rencontrée en remontant le fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fût plus belle, où l'on pût mieux asseoir la capitale de la colonie qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la visiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit sain & tempéré; le sol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes sortes de cultures; le terrein assez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation; le pays ouvert, étendu, bien arrosé, à la portée de tous les établissemens qui pourroient se former. L'éloignement où il se trouvoit de l'Océan, n'empêchoit pas que les navires n'y pussent arriver. Une si belle perspective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cents hommes, lorsque leur insupportable ambition les fit tous périr de la main des sauvages qu'ils avoient irrités,

Ceux qui vinrent les remplacer & venger leur mort, ne firent pas mieux prospérer cet établissement ; soit que ce fût négligence de leur part, soit qu'ils trouvassent des difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au dessus de Natchez est la colonie des Acansas. Elle seroit devenue fort considérable, si les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fussent arrivés. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant de toucher au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en descendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un terrein fertile, de l'aisance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient prise au Canada de vivre avec des sauvages, les engagea à épouser, sans peine, les filles des Acansas, & ces alliances eurent les suites les plus heureuses. On ne vit jamais le moindre refroidissement entre deux nations si différentes, que l'himen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce, & cette réciprocité de bons offices que reclamoit la vicissitude des situations amenées par le cours des tems.

On trouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité, chez les Illinois, qui sont à trois cents lieues des Acansas : car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en sont que plus indépendans

soit au dehors, soit au dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour se les arracher, se les sacrifier tour-à-tour, & les rendre si malheureux, qu'ils n'ayent rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Illinois, placée le plus au Nord de la Louisiane, étoit continuellement battue, & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois, & par d'autres nations qui la pressoient au Septentrion, lorsqu'elle vit arriver les François du Canada. Ces Européens, dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau-monde, furent accueillis & recherchés, comme le meilleur rempart qu'on pût opposer à un ancien ennemi toujours acharné. Les étrangers se sont mutipliés jusqu'à former six villages considérables; tandis que les indigenes, autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excéde pas deux mille ames. Les uns & les autres ont abandonné la riviere qui donnoit son nom au pays, pour venir s'établir vers son embouchure sur les rives plus fécondes & plus riantes du Mississipi. Cet établissement, dont il n'est pas possible d'exagérer la fertilité, est devenu le grenier de la colonie entiere, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle seroit toute peuplée jusqu'à la mer. Mais, combien elle est restée loin de cette prospérité!

Jamais, dans son plus grand éclat, la Louisiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cents hommes qui formoient son état militaire. Cette foible population étoit dispersée aux bords du Missisipi, dans un espace de cinq cents lieues, & soutenue par deux ou trois mauvais forts, plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le nouveau-monde, au tems du systême. Tous ces misérables avoient péri, heureusement sans se reproduire. Les colons de la Louisiane, étoient des hommes forts & robustes, sortis du Canada, ou des soldats congédiés, qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise, où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement, non-seulement un terrein convenable, & de quoi l'ensemencer, mais encore un fusil, une hache, une pioche, une vache & son veau, un coq & six poules, avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Des officiers & quelques hommes riches avoient grossi ces commencemens de population, par des plantations considérables qui occupoient six mille esclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de chose. Les exportations de la colonie ne s'élevoient guere, chaque année, qu'à deux

cents mille écus. C'étoit du riz, des planches, du mays, des légumes pour les isles à sucre, du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.



CHAPITRE XVIII.

Ce que les François pouvoient faire dans la Louisiane.

Peut-être cet établissement, que la nature sembloit destiner à une grande prospérité, n'auroit-il pas langui, sans la faute qu'on fit, dès l'origine, d'accorder des terres au hasard, & selon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons isolés & séparés entr'eux par des déserts de plusieurs centaines de lieues, vouloir se faire une habitation qui formeroit un état en Europe. Etablis dans un centre commun, ils auroient pu se prêter des secours mutuels; & vivant sous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d'une société réguliere & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens se seroit étendu. Au lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu naître une colonie florissante, qui seroit devenue peut-être une nation puissante. Que d'avantages il en fût résulté pour la France même!

Cet état qui achete par an à l'étranger dix-sept millions de livres pesant de tabac, auroit aisément tiré de la Louisiane cette production. Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de consommation pour tout le royaume. Ainsi le pensoit & l'espéroit le gouvernement, quand il fit arracher, en Guienne, toutes les plantations du tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de premiere nécessité, plus riches & plus importantes; il crut servir à la fois la métropole & la colonie, en assurant à la Louisiane naissante, le débouché de la production qui, demandant le moins de tems, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réussir & rapporter le plus. Le discrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ses vues les plus raisonnables, avec celles qui n'avoient pour base qu'une imagination déréglée. Les fermiers que flattoit cette méprise, n'oublierent rien pour la perpétuer; & il doit être permis à tout citoyen de dire, que ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux sur l'utilité des vastes & belles prairies dont elle est remplie. Bientôt elles se fussent couvertes de nombreux troupeaux,

dont les cuirs auroient dispensé la métropole d'en acheter de plusieurs nations, & dont la chair préparée & salée auroit remplacé le bœuf d'Irlande dans les isles. Les chevaux & les mulets, s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies Françoises de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Espagnols, pour cet objet indispensable.

Les esprits une fois mis en mouvement, eussent monté d'une branche d'industrie à l'autre. On ne pouvoit se refuser à la construction des vaisseaux. Les matériaux étoient sous la main. Le pays étoit couvert de bois, nécessaires pour le corps du navire. La mâture & le goudron se trouvoient dans les pins, qui remplissoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins sujet à se fendre, à se courber, à se rompre; & propre à racheter, avec un peu d'épaisseur, ce que la nature lui refusoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre, pour les voiles & les cordages. Peut-être n'y eût-il fallu porter que du fer; encore est-il plus que probable qu'il en existe des mines dans la Louisiane. On peut conjecturer que le gouvernement, éclairé par les succès des particuliers, n'auroit pas tardé à construire

des atteliers pour les besoins de sa marine, & qu'il auroit eu dans la colonie des arsenaux tout prêts à équiper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainsi défrichées sans frais & même à profit, auroient laissé le sol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier, même à la soie, lorsqu'une population abondante auroit permis de se livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuses ne cessoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une possession où le ciel est tempéré, le terrein uni, vierge, fertile, & qui jusqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds aussi inappliqués que mal-habiles ?

Si la Louisiane fût parvenue à la fécondité que la nature y sembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre son entrée plus accessible & plus commode. Avec des attentions suivies, on y auroit pu réussir sans une grande dépense. Il suffisoit de boucher avec les arbres flottans que le fleuve entraîne, cette foule de petites passes qui nuisent plus à la navigation, qu'elles ne paroissent y servir. Toute la force du courant réunie dans un seul canal, en auroit creusé nécessairement l'embouchure, & eût emporté peut-être la barre qui la tient presque fermée. Alors

les

les plus gros vaisseaux seroient entrés dans le Missisipi, avec plus de sûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Ensuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la Nouvelle-Orléans, en abattant les forêts épaisses, qui, jusqu'à présent, ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens seroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique, une colonie florissante & vigoureuse.



CHAPITRE XIX.

La France a cédé la Louisiane aux Espagnols. En avoit-elle le droit?

MAIS la France a méconnu tant d'avantages, quand elle a cédé un pays qui sembloit devoir être sa derniere ressource dans ses pertes, à l'Espagne, qui ne pouvoit qu'en être surchargée Ce sera peut-être long-tems aux yeux de la politique un problême, de savoir si ce traité de cession n'est pas également funeste à deux couronnes qui s'affoiblissent également, l'une en perdant ce qu'elle cede, l'autre en acceptant ce qu'elle ne sauroit garder. Mais au tribunal de la morale, ne sera-ce pas un

crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puissance étrangere ? De quel droit, en effet, un prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime, imaginée par le clergé, qui ne met les rois au dessus des peuples, que pour commander aux rois même au nom de la divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entiere sous les pieds d'un seul homme ? Ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une société ? Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeller aux interprêtes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors elle est soumise, comme toutes les autres loix religieuses, au tribunal de la conscience ; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la décision de l'église éclaire & dirige les consciences, sur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-

t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre. C'est à l'église que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés, & par l'église, aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, & à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les rois, en s'appuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutelle des ministres de l'évangile. Ainsi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes, & s'en servir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à opposer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'est donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'éleve contr'eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative ; elle n'est pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puisée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, & les

fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base; le despote tombe entre les mains du clergé, si le peuple est dirigé par des prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de pontifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes ? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité ? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe ? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise ? Et quel est le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force, & n'est obéi que par la crainte ? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne ? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie sa liberté, & le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & par la justice ?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu, dont il est si facile d'abuser? Dans les siecles malheureux de l'enthousiasme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par un fanatisme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raison, lorsqu'un état s'est policé, aggrandi, affermi par l'esprit de discussion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique; est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténebres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime? Le bien & le salut des peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-dessus d'elle. C'est-là, sans doute, la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés. C'est par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le soutien.

Or, en appliquant cette regle aux traités de partage & de cession que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples sans les consulter? Quoi, les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypotéquer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles; tandis que les apanages de leur maison,

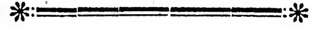
les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état !... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique ; c'est la voix d'une nombreuse colonie : elle dit à sa métropole.

» Que t'ai-je fait, pour me livrer à » un étranger ? Ne suis-je pas sorti de » ton sein ? N'ai-je pas semé, planté, » cultivé, moissonné pour toi seule ? » Quand tes vaisseaux m'exporterent » sur ces rivages si différens de ton heu- » reux climat, ne me promis-tu pas de » me couvrir toujours de tes armes & de » tes voiles ? N'ai-je par combattu pour » tes droits, & défendu le sol que tu m'a- » vois donné ? Après l'avoir fertilisé de » mes sueurs, ne l'ai-je pas arrosé de mon » sang pour te le conserver ? Tes enfans » sont mes peres ou mes freres ; tes loix » faisoient ma gloire, & ton nom mon » honneur. J'ai tâché de l'illustrer, ce nom, » chez les nations même qui ne le con- » noissoient pas. Je t'avois fait des amis » & des alliés parmi les sauvages. J'aimois » à croire qu'un jour je pourrois être l'égale » de tes rivaux, la terreur de tes ennemis » Mais non, tu m'as abandonnée. Tu m'as » engagée à mon insu, par un marché, » dont le secret même étoit une trahison. » Mere insensible, ingrate, as-tu pu rom-

» pre, contre le vœu de la nature, les
» nœuds qui m'attachoient à toi par ma
» naiſſance même ? Quand je te rendois,
» par le tribut de mes pénibles labeurs,
» le ſang & le lait que j'avois reçu de tes
» veines, je n'aſpirois qu'à la conſolation
» de vivre & de mourir ſous ta loi. Tu
» ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à
» ma famille pour me donner un maître
» qui n'étoit pas de mon choix. Rends-moi
» mon pere, cruelle ; rends-moi à celui
» dont j'ai appris à bégayer le nom dès
» ma plus tendre enfance. Tu peux bien
» me ſoumettre malgré moi-même au joug
» que mon cœur repouſſe ; mais ce ne ſera
» que pour un tems. Je languirai, je pé-
» rirai de douleur & de foibleſſe ; ou ſi
» je reprends de la vie & des forces, ce
» ſera pour me ſouſtraire aux liens que
» je déteſte ; duſſai-je me livrer à tes en-
» nemis. »

La Louiſiane opprimée en effet par ſes nouveaux maîtres, a voulu ſecouer un joug qu'elle avoit en horreur, avant même de l'avoir porté ; mais repouſſée par la France, quand elle venoit ſe rejeter dans ſes bras, elle eſt retombée dans les fers qu'elle avoit tenté de briſer. Les cruautés qu'un gouvernement outragé n'a pas manqué d'exercer contr'elle, n'ont fait qu'augmenter une haine trop antique pour s'éteindre. Avec ces diſpoſitions, la colonie ne

peut guere ſe flatter de quelque proſpérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obſtacles à ſon amélioration.



CHAPITRE XX.

Etat du Canada à la paix d'Utrecht.

CETTE vaſte contrée ſe trouvoit à l'époque de la pacification d'Utrecht, dans un état de foibleſſe & de miſere inconcevable. C'étoit la faute des premiers François, qu'on avoit vu s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raiſonnables avoient eſſayé quelques cultures, mais ſans choix & ſans ſuite. Un terrein où l'on avoit bâti & ſemé à la hâte, étoit auſſi légérement abandonné que défriché. Cependant les dépenſes que faiſoit la métropole dans cet établiſſement, & le commerce des pelleteries, donnerentt, par intervalle, quelque aiſance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt, dans une ſuite de guerres malheureuſes. En 1714, les exportations du Canada ne paſſoient pas cent mille écus. Cette ſomme, jointe à celle de trois cent cinquante mille livres, que le gouvernement y verſoit chaque année, étoit toute la reſ-

ſource de la colonie pour payer les marchandiſes qui lui venoient d'Europe. Auſſi en recevoit-elle ſi peu, qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux, à la maniere des ſauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenſes.



CHAPITRE XXI.

Population, cultures, mœurs, gouvernement, pêcheries, induſtrie, finances du Canada.

LE bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes réſultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins nombreuſes ſelon les circonſtances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés, répandus dans un eſpace de douze cents lieues de long, ſur une aſſez grande largeur ; ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voiſinage

des habitations Françoises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté ; les sauvages seuls la possédent. Ce n'est pas simplement la nation entiere, c'est l'individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur toutes ses actions. Il entreroit dans le palais d'un despote de l'Asie, comme dans la cabane d'un laboureur, sans être ébloui, ni des richesses, ni de la puissance. C'est l'espece, c'est l'homme, c'est son égal qu'il aime & qu'il respecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoise, étoit concentrée dans trois villes. Québec, capitale du Canada, est à quinze cents lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéatre sur une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vastes campagnes qui l'enrichissent, & une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cents vaisseaux. Son enceinte est de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées sur les remparts qui coupent la péninsule. Ses maisons sont d'une

assez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce, & le siege du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres, bâtie dix ans après Quebec, & située à trente lieues plus haut, dut sa naissance à la facilité que les Sauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine, n'a jamais pu pousser sa population au-delà de quinze cents habitans; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché, pour se porter tout entier à Montréal.

C'est une isle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, soixante lieues au dessus de Quebec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en est point où le climat soit aussi doux, la nature aussi belle, la terre aussi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme rassemblées au hasard en 1640, se changerent en une ville réguliérement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord exposée aux insultes des Sauvages; mais on l'entoura d'une mauvaise palissade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra, lorsque les incursions des Iroquois obligerent les François de jeter des forts

plus loin, pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades; mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrein y est montueux, stérile, & ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au Sud cinquante lieues, au Nord vingt lieues, plus bas que la ville de Québec, fort éloignées entr'elles, & sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de cette capitale, que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croissoit à mesure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jetés çà & là, qui décoroient des montagnes chevelues; des prairies couvertes de troupeaux; des champs couronnés d'épics; des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve; des églises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres: tout cela formoit une continuité de paysages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Le spectacle auroit été bien plus touchant encore, si l'on eût observé l'édit de 1745, qui défendoit au colon de diviser ses possessions, à moins qu'elles n'eussent un ar-

pent & demi de front, sur trente ou quarante de profondeur. Des héritiers indolens n'auroient plus déchiré les dépouilles de leur pere. Ils auroient éte contraints de former de nouvelles plantations; & de vastes terreins en friche, n'auroient plus séparé des plaines riches & cultivées.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, sablonneuses; celles où le pin, le sapin, le cedre, cherchoient un asyle isolé. Mais, quand il voyoit un sol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de mérisiers; il pouvoit, sans engrais, lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les possessions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une suffisante pour les besoins du colon. Il y en avoit peu qui ne donnassent indifféremment du seigle, du mays, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toison leur étoit précieuse; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait; cinq ou six bœufs, consacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquise. Ils faisoient portion d'une aisance incon-

nue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette espece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un assez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire sur la neige des courses prodigieuses. Aussi se plaisoit-on à les multiplier dans la colonie, & poussoit-on ce goût jusqu'à leur prodiguer, pendant l'hiver, des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres saisons.

Telle étoit la position des quatre-vingt-trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en haut, on en voyoit huit mille, plus communément abandonnés à la chasse & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Cataraçoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont guere moins fréquentes, ni moins terribles que sur l'Océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié, qui ont chacun trois cents lieues de circuit,

eſt un continent de quatorze lieues. Cette terre eſt coupée vers le milieu par le fameux ſaut de Niagara, qui par ſa hauteur, ſa largeur, ſa forme, & par la quantité, l'impétuoſité de ſes eaux, paſſe avec raiſon pour la plus étonnante cataracte du monde. C'eſt au deſſus de cette magnifique & terrible caſcade, que la France avoit élevé des fortifications dans le deſſein d'empêcher les Sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié, s'étend une terre diſtinguée ſous le nom de Détroit. Elle ſurpaſſe tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du payſage, par la fertilité du ſol, par l'abondance de la chaſſe & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un ſéjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu, qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du ſiecle. Ce fut plutôt le voiſinage de pluſieurs nations Sauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec aſſez de rapidité.

Le ſuccès de ce nouvel établiſſement, fit décheoir le poſte de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faiſoit avec les naturels du pays, ſe porta au Détroit où il ſe fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt, est la défiance ; & son premier mouvement est pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison, qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion, résultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

Tous les colons de cette nation, établis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, passoient l'hiver dans l'inaction, assis gravement auprès d'un poële. Quand le printems les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux, ou trop indolens, pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte ; & l'on ne voyoit point cette vive alégresse, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour faucher ensemble de vastes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de chaque espece, à peu de foin & de tabac, à quelques pom-

miers à cidre, à des choux & à des oignons. C'est tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cet excès de négligence ou de paresse? De plusieurs causes. Le froid excessif des hivers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire! Enfin la passion des armes qu'on avoit excitée à dessein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégouter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aiment rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fissent sans paye.

Les habitans des villes, sur-tout de la capitale, passoient l'hiver comme l'été, dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit, dans les assemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie

donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion, que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive partout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient, sans exception, une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix, n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations, les excuses de l'honneur, étoient des crimes aux yeux d'un despote, qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les graces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit

plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers tems aux choses dépendantes de la guerre & de l'administration politique. Il s'étendit à la jurisdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & sans appel, de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureusement ces contestations naissoient rarement dans un pays où tout étoit pour ainsi-dire en commun. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaisons locales, forma le code de ses loix.

Ce code ne fut point mutilé, ni défiguré, par un mêlange de loix fiscales. L'administration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes; une légere contribution des habitans de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; des droits, mais trop forts, sur l'entrée, sur la sortie des denrées & des marchandises. Tous ces objets ne produisoient au fisc, en 1747, qu'un revenu de deux cents soixante mille deux cents livres.

Les terres n'étoient pas imposées par le gouvernement; mais elles ne jouissoient

pas pour cela d'une exemption entiere. Dès les premiers jours de la colonie, on avoit commis une grande faute, en accordant à des officiers, à des gentilshommes, un terrein de deux à quatre lieues de front sur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune & leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats ou à des cultivateurs, à la charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du gouvernement féodal, qui fut long-tems la ruine de l'Europe. Le seigneur cédoit quatre-vingt-dix arpens à chacun de ses vassaux, qui, de leur côté, s'engageoient à moudre à son moulin, à lui payer annuellement un ou deux sois par arpent, & un demi-minot de bled pour la concession entiere. Ces droits, quoique médiocres, faisoient subsister un grand nombre de gens oisifs, aux dépens de la seule classe des citoyens, dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitans, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d'une noblesse rentiere, par la surcharge des exactions du clergé. On imposa, en 1667, l'obligation de la dixme. Il est vrai qu'elle fut réduite au vingt-sixieme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide; mais c'étoit encore

une vexation, dans un pays où les eccléfiaftiques avoient un domaine qui fuffifoit à leur fubfiftance.

Tant d'entraves jetées d'avance fur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuiffance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le Miniftere de France en fut enfin fi convaincu, qu'après s'être toujours obftinément refufé à l'établiffement des manufactures en Amérique, il crut, en 1706, de devoir même les y encourager. Mais fes invitations tardives ne produifirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes, & quelques mauvaifes étoffes de laine, épuiferent toute l'induftrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La feule qui fût un objet d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poiffons, quoiqu'il ne foit pas muet, & que né conftamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, fur-tout celles de derriere, qui lui fervent plutôt à ramper qu'à marcher. Auffi font-elles en forme de nâgeoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir, en croiffant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On distingue deux sortes de loups-marins. Ceux de la plus grosse espece, pesent jusqu'à deux mille livres, & semblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau est communément tigrée, sont plus vifs, plus adroits à se tirer des pieges qu'on leur tend. Les sauvages les apprivoisent jusqu'à s'en faire suivre.

C'est sur des rochers, & quelquefois sur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux, & elles les allaitent souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur le dos, les laissent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent & continuent ce manege jusqu'à ce qu'ils soient en état de braver seuls les flots. La plupart des petits oiseaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte ses aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Est-il surprenant que le loup marin, né sur la terre, exerce ses petits à vivre dans l'eau ?

La maniere de pêcher cet amphibie, est très-simple. Sa coutume, quand il est en mer, est d'entrer dans les anses avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre,

on l'environne de filets & de pieux, sans autre précaution que de laisser un petit espace par où ils puissent entrer. Quand la marée est haute, on bouche l'ouverture, & après que la mere s'est retirée, la proie demeure à sec. On n'a d'autre peine que de l'assommer. Quelquefois on suit, dans un canot, ces poissons à leur rendez-vous & on les tue à coups de fusil, aussi-tôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer. S'ils ne sont que blessés, on les prend aisément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent ; mais de gros chiens, élevés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur, vont les chercher & les rapportent.

La peau des loups-marins, servit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines. Lorsqu'elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle est moins fine, de l'autre, elle conserve plus long-tems sa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'est pas mauvaise ; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il suffit pour cela de la mettre sur le feu, dans un vase de cuivre ou de terre. Souvent même on se contente de faire de

grands quarrés de planches sur lesquels on étend la graisse de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a pratiquée. Elle est long-tems claire ; elle n'a point d'odeur, elle ne laisse point de lie ; elle sert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, qui se faisoit dans le golfe Saint-Laurent, cinq ou six petits bâtimens ; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des isles, neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélasses, de café, de sucre ; & de France, environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres, qui fut le tems le plus florissant de la colonie, ses exportations ne passerent pas 1, 200, 000 livres en pelleteries, 800, 000 liv. en castor, 250, 000 livres en huile de loup-marin, une pareille somme en farines ou en pois, & 150, 000 livres en bois de toutes les especes. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions six cents cinquante mille livres ; somme insuffisante pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement remplissoit le vuide.

Dans les commencemens de la posses-
sion

fion du Canada, les François n'y voyoient presque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient successivement s'y établir, n'y séjournoit pas long-tems, parce que les besoins de la colonie l'en faisoient promptement sortir. C'étoit un inconvénient qui rallentissoit le commerce & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Versailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ses établissemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des especes qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable, vers la fin du siecle dernier, de substituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenses du gouvernement. Cette invention réussit jusqu'en 1713, où l'on cessa d'être fidele aux engagemens contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient sur le fisc de la métropole, ne furent pas acquittées, & dès-lors tomberent dans l'avilissement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux

des colons qui avoient des remises à faire en France, trouvoient embarrassant, coûteux & dangereux d'y envoyer des especes; & ils furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient signées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de six, de trois livres; & de trente, de quinze, de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies, ne s'élevoient pas au-dessus d'un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances signées du seul intendant, premiere faute; & non limitées pour le nombre: abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols, & les plus considérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y remplissoient les fonctions de l'argent jusqu'au mois d'octobre. C'étoit la saison la plus reculée où les vaisseaux dûssent partir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres-de-change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le trésor du prince n'y pouvoit plus suffire, & qu'il fallut

en éloigner le paiement. Une guerre malheureuse, qui survint deux ans après, en grossit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandises monterent hors de prix ; & comme à raison des dépenses énormes de la guerre, le grand consommateur étoit le roi, ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le ministere, en 1759, fut forcé de suspendre le paiement des lettres-de-change, jusqu'à ce qu'on en eût démêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne passoient pas quatre cents mille francs, en 1729, & qui avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-dessus de dix-sept cents mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions sept cents mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cents mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cents cinquante mille livres. L'an 1755 six millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cents mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cents cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cents mille livres.

L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cents mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure ; & les énormes malversations qui lui avoient donné naissance, furent approfondies autant que la distance des tems & des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables, & qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le gouvernement leur avoit accordés, furent condamnés légalement à des restitutions considérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers, furent toutes discutées. Heureusement pour eux & pour la nation, le ministere chargea de cette opération également importante & nécessaire, des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni surpris par les artifices, ni lassés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juste, la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduisirent la somme entiere des dettes à trente-huit millions.



CHAPITRE XXII.

Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée.

LE Canada méritoit-il le sacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la puissance qui lui donnoit des loix. Depuis long-tems, cette immense contrée offroit des récoltes prodigieuses ; & l'on n'y cultivoit que pour l'étroite subsistance des habitans. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les isles de l'Amérique, de quoi approvisionner même une partie de l'Europe. On sait que la colonie envoya, en 1751, à Marseille, deux chargemens de froment, qui s'y trouverent de bonne qualité & se vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être suivi, que les récoltes sont exposées à peu d'accidens, dans un pays où le bled se seme en mai, & se recueille avant la fin d'août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux se seroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages, auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons,

pour remplacer dans les isles Françoises, les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se seroit-il accrû avec le tems, au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine qu'il étoit aisé d'élever dans le Canada. Si leur espece n'étoit que peu répandue dans un pays où les meres portent communément deux petits, c'est qu'on laissoit en tout tems les brebis avec le bélier ; que mettant bas la plupart dans le mois de février, la rigueur de la saison faisoit périr beaucoup de petits ; que l'on étoit obligé de donner du grain aux agneaux ; & que la cherté de leur nourriture dégoûtoit les habitans de ces sortes de bestiaux. Une loi qui auroit ordonné de séparer le bélier d'avec les brebis, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de février, seroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de mai, n'auroient point entraîné de frais, ni couru de risques ; & dans peu de tems la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux. Leur toison, dont la finesse & la bonté sont connues, auroit remplacé dans les manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalousie & de la Castille. L'état se fût enrichi de cette production précieuse ; & la colonie eût reçu de sa métropole, en échange, mille commodités nouvelles.

Le gin-ſeng auroit valu beaucoup à l'une & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, qu'ils achetent au poids de l'or, fut trouvée en 1720, par le jéſuite Lafiteau, dans les forêts du Canada, où elle eſt commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-priſée, & chérement vendue. Ce ſuccès fit que la livre de gin-ſeng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante ſols, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit, en 1752, pour cinq cents mille francs. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir, dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en ſeptembre, & à faire ſécher au four ce qu'il falloit ſécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-ſeng du Canada, chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une ſource d'opulence.

Une veine plus ſûre encore s'offroit à l'induſtrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer, ſi communes dans ces contrées. La ſeule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, eſt près des Trois-Rivieres. On l'a découverte à la ſuperficie de la terre; il n'en eſt nulle part de plus abondantes; & les meilleures de l'Eſpagne ne ſont pas

plus douces. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, jusqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne connut plus d'autres fers ; on en exporta même quelques essais : mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ses armes à feu. Le dessein de l'employer auroit admirablement secondé la résolution qu'on avoit prise, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaste contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient, étoient des chênes d'une hauteur prodigieuse, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent & par les innombrables rivieres qui s'y jettent. On ne fait par qu'elle fatalité tant de richesses furent long-tems négligées ou méprisées. La cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres, s'éleverent enfin à Quebec des atteliers, pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement, elle plaça sa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en resserrant leurs fibres ; on les prit

constamment dans les marais & sur le bords des rivieres, où l'humidité leur donne un tissu gras & lâche. Au lieu de les transporter dans des barques, on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination où ils étoient oubliés & laissés dans l'eau : ils y contractoient une moisissure, une espece de mousse qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre sous des hangards ; ils restoient exposés au soleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. De-là traînés dans les chantiers, ils y essuyoient encore, pendant deux ou trois ans, l'inclémence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplioient les frais, au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le goudron, pour un pays qui avec quelques soins & du travail, pouvoit approvisionner la France entiere de toutes ces matieres. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie présentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire, un usage pernicieux de son privilege. Ce qu'elle achetoit des sau-

vages, se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine, dont ces peuples aimoient à s'habiller & à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissemens Anglois, vingt-cinq & trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche des ses agens, & prenoient en échange de leur castor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France, par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques-unes de ses manufactures, d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland, sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le second cent cinquante. Les Hollandois y concourent, pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Breme, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cents bâtimens, qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cents cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun, est

évalué à quatre vingt mille francs, & par conséquent la pêche entiere doit monter à trois millions deux cents mille livres. Lorsqu'on a prélevé de cette somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui, peu-à-peu, a dégoûté les Basques d'une carriere où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a souvent proposé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépense, que le détroit de Davis ou le Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que le meilleurs projets n'y eussent point de consistance ; & le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine, qui pouvoit donner une singuliere activité aux colons, & former un nouvel essaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan si souvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le succès n'auroit-il pas pleine-

ment répondu aux espérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poisson y est de médiocre qualité, & que les greves nécessaires pour le faire sécher n'y sont pas communes. En ce cas, le golfe auroit offert une ressource sûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eût été portée à Terre-Neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandises de l'Europe. Tout concouroit donc à la prospérité des établissemens du Canada, s'ils eussent été secondés par les hommes qui sembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant?

On ne peut disconvenir que la nature n'opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces. Le reste du tems, ce sont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de sable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Quebec jusqu'à Montréal, au point que les bâtimens à rame, les seuls qui puissent tenter cette route, ne surmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivieres, où cesse la marée, qu'avec le secours d'un vent très-favorable, & que dans l'espace d'un mois ou même de

six semaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes, qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots, & de les porter, avec les marchandises, par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux Pour avoir l'avantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jetta dans une route semée d'écueils & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurcissoit de bonne heure à la fatigue, & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim; mais rien ne

les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages, qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit, ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espece de distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oisiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.





CHAPITRE XXIII.

Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.

TEL étoit l'état de la colonie, lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galissoniere, qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Écosse ou de l'Acadie, jusqu'à la rive Méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la péninsule, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les poussoit dans l'intérieur des terres, singuliérement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Riviere, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions; & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts, qui devoient donner de la solidité à un

systême que la cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique Septentrionale, des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au ministere de Versailles, qui, sans commettre sa foiblesse, réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avoit rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Isle-Royale.



CHAPITRE XXIV.

Conquête de l'Isle-Royale par les Anglois.

CETTE porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745 ; & cet événement mérite, par sa singularité, qu'on l'expose avec quelque détail. C'étoit à Boston qu'avoit été formé le plan de cette premiere invasion, & la Nou-

velle-Angleterre avoit fait les dépenses de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthousiasme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de six mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une escadre arrivée de la Jamaïque, portassent elles-mêmes à l'Isle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit; quoique l'avantage d'une surprise eût assuré leur débarquement sans opposition; quoiqu'elles n'eussent à combattre que six cents hommes de troupes réglées, & huit cents habitans qui s'étoient armés à la hâte on pouvoit douter du succès de l'entreprise. Quels exploits, en effet, devoit-on attendre d'une milice assemblée avec précipitation; qui n'avoit point vu de siege; qui même n'avoit jamais fait la guerre; qui n'étoit enfin dirigée que par des Officiers de marine? L'inexpérience de ces troupes avoit besoin de quelques faveurs du hasard. Elle en fut singuliérement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction, de la réparation des fortifications. Elle se livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de sûreté, comme un moyen d'aisance. Lorsqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer, s'approprioient le fruit

de ses sueurs, elle demanda justice. On osa la lui refuser ; & elle ne craignit pas de se la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers subalternes le prix de cette déprédation, il ne se trouva personne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des soldats contre ces avides concussionnaires, leur fit mépriser toute autorité. Depuis six mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorsque les Anglois se présenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les esprits. Les troupes firent les premiers pas; mais leurs commandans se méfierent d'une générosité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppresseurs avoient pu supposer dans le soldat assez d'élévation pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre sur l'ennemi, pendant qu'il formoit son camp, & qu'il commençoit à ouvrir ses tranchées. Un assiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuses. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner son entreprise. Mais on s'obstina à croire que la garnison ne demandoit à faire des sorties que pour déserter; & ses propres chefs la tinrent comme prisonniere, jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eût réduit la ville à capituler. L'isle entiere suivit le sort de Louisbourg, son unique boulevard.

Une possession si précieuse restituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de juin, qu'une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient seize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance ne pouvoit servir de rien, parce qu'il seroit impossible de transporter l'artillerie & les autres choses nécessaires pour un grand siege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voisinage de la place. L'assaillant vit la sagesse des mesures, qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruse à son secours, pendant que par une ligue prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il descendit en force sur le rivage de l'anse, au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons soldats & quelques sauvages. En avant, on avoit fait un abattis d'arbres si serré, qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espece de palissade qui ca-

choit tous les préparatifs de défense, ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie, si l'on eût laissé à l'assaillant le tems d'achever son débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mousqueterie, il eût infailliblement péri sur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pû rompre le fil de tous ses projets.

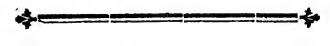
Mais l'impétuosité françoise fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on se hâta de découvrir le piege où ils devoient être pris. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leurs chaloupes, & plus encore à l'empressement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui masquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient se jetter. Dès ce moment revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour descendre, qu'un seul rocher, qui même avoit paru jusqu'alors inaccessible. Wolf, quoique fortement occupé du soin de faire rembarquer ses troupes & d'éloigner les bateaux, fit signe au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auſſi-tôt avec les ſoldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe ſur les rochers tout ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens, qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante François lui tuent deux hommes, & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe, il ſe ſoutient dans ce poſte important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ſes intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes, parce que le ſable de la mer, dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement écroulés. Il n'y avoit qu'une caſemate & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de désavantages, les assiégés se déterminerent à la plus opiniâtre résistance. Pendant qu'ils se défendroient avec cette fermeté, les grands secours qu'on leur faisoit espérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préserveroient cette grande colonie de toute invasion pour le reste de la canpagne. Qui croiroit que tant de résolution fut soutenue par le courage d'une femme? Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts, la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, sembloit disputer au gouverneur, son mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageoit les assiégés, ni le mauvais succès des sorties qu'ils tenterent à plusieurs reprises, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boscawen & le général Amherst. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir, qu'on parla de se rendre. La capitulation fut honorable; & le vainqueur sut estimer assez son ennemi, s'estimer assez lui-même, pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.





CHAPITRE XXV.

Les Anglois attaquent le Canada,

LA conquête de l'isle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scenes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-tems le théatre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées, y avoient poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de la Belle-Riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent, s'arrêtent à Quebec, la navigation continue sur les barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié, que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'est là, c'est au voisinage du lac Erié, que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivieres, va porter le tribut

de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucun usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louisiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts, reçut le nom du gouverneur Duquesne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloises ne purent voir sans chagrin s'élever derriere eux des établissemens François, qui, joints aux anciens, sembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barriere insuffisante contre les entreprises d'un voisin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles passerent elles-mêmes ces célebres montagnes, pour disputer à la nation rivale la possession de la Belle-Riviere. Cette premiere démarche

démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachemens qui se succédoient ; on détruisit les forts à mesure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces disgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit passer des forces considérables au nouveau-monde, sous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer dans l'été de 1755, le fort Duquesne avec trente six canons & six mille hommes, lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place, par deux cents cinquante François & six cents cinquante sauvages, qui exterminerent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre sur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; & dans la campagne suivante, la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces, ils oserent, au mois d'août de l'an 1756, se présenter devant Oswego. C'étoit originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la riviere de Choueguen, sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l'avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-

huit cents hommes, qui avoient cent vingt & une pieces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les especes. Malgré tant de soutiens, il se rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuse, à trois mille hommes qui en formoient le siege.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cents sauvages, marcherent dans le mois d'août de l'année suivante au fort Saint-George, situé sur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois, comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en distance, dans les meilleures positions, étoient encore venus au secours de l'art & de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théatre plus connu, pour embellir l'histoire. Les assaillans, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduisirent deux mille deux cents soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent, durant l'hi-

ver, à mettre de la discipline dans les différens corps; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes de milices des colonies, s'assembla sur les ruines du fort Saint-George. Elle s'embarqua sur le lac Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur Carillon, qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort, qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte, sous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renversés, dont les branches coupées & affilées, faisoient l'effet des chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si long-tems la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils se précipiterent

ſur ces paliſſades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, ſans qu'ils puſſent ſe défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarraſſés dans les tronçons d'arbres, au travers deſquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faiſoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle ſe ſoutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnaſſent une entrepriſe auſſi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeſtes. Il n'inſultoient pas un poſte, où ils ne fuſſent : ils ne haſardoient pas un détachement qui ne fût battu : pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la ſaiſon où les ſauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu ſur les frontieres, & juſques dans le centre des colonies Angloiſes.

Tous ces déſaſtres avoient leur ſource dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s'étoit toujours perſuadée, que pour dominer dans le nouveau-monde, elle n'avoit beſoin que de la ſupériorité de ſa marine, qui pouvoit facilement y tranſporter des ſecours, & intercepter les forces de ſes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniſtere ne chercha

pas même à diminuer les fâcheux effets par le choix de ses généraux. Presque tous ceux qu'il chargea de remplir ses vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractere, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux soldats Anglois ; mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuisées par des fatigues excessives, que rien ne soulageoit, dans un pays dépouvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient composées de cultivateurs paisibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chasse, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens, pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de soutien & de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les provinces, qui avoient toutes des intérêts distincts, & qui n'étoient pas rapprochées pas l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec

ce concours d'efforts & cette unité de ſentimens, qui ſeuls peuvent aſſurer le ſuccès. La ſaiſon d'agir ſe paſſoit en vaines diſputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque aſſemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant ſon exécution; & ſa publicité le faiſoit ſouvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les ſauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une ſorte de retour, qu'ils croyoient devoir à la conſidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miſſionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaſſadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces miſſionnaires, en étudiant la langue des ſauvages, en ſe conformant à leur caractere, à leurs inclinations; en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abſolu ſur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient; l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour conſtant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu pluſieurs officiers diſtingués ſe faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalouſie des Anglois ont ca-

lomnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers; avoient imité leurs cruautés, & partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, & qui sait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer son propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naissoit, dans ces nations, l'aversion la plus insurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les sauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiser, si l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix; quand ils se virent proscrits sur leur terre natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains qui, si long-tems, avoient enrichi la colonie Angloise du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les François n'au-

roient voulu que vaincre. Leur fureur étoit si exaltée, qu'un prisonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa aussi-tôt un bras, & fit boire à sa famille le sang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un missionnaire Jésuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans soient guerriers ; il faut donc qu'ils soient nouris de la chair de leurs ennemis.*



CHAPITRE XXVI.

Prise de Quebec par les Anglois.

TELLE étoit la face des choses, lorsqu'une flotte Angloise arriva dans le fleuve Saint-Laurent au mois de juin 1759. A peine avoit-elle mouillé à l'isle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'il eussent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes & vaisseaux. Mais la peur saisit les capitaines qui conduisoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, & se hâterent de regagner la terre sur leurs canots. L'aissaillant qui, de

loin, avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Canada lui fut comme assurée dès ce moment.

Le pavillon Anglois se montra bientôt devant Quebec. Il s'agissoit d'y prendre terre, & de s'établir aux environs de cette place, pour l'assiéger. Mais les bords de la riviere se trouverent si bien rétranchés, si bien défendus pardes troupes & des redoutes placés de distance en distance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque descente coûtoit aux assaillans des ruisseaux de sang, sans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuses tentatives duroient depuis six semaines, lorsqu'ils eurent enfin le bonheur singulier de faire leur débarquement sans être apperçus. Ce fut le douze septembre, une heure avant le jour, à trois milles au-dessus de la ville. Leur armée, forte de six mille hommes, étoit déjà en ordre de bataille, lorsqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur suppléa quelque tems au nombre. A la fin, la vivacité Françoise abandonna la victoire à l'ennemi, qui avoit perdu l'intrépide Wolf, son général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de tems suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques

lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général François Montcalm, qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems avant d'expirer de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accourut de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Quebec, aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-sept.

L'Europe entiere crut que la prise de cette place finissoit la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même sembloit interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connoissoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter le progrès de la conquête, & l'on alla s'occuper à Montréal, des moyens d'en effacer la honte & la disgrace.

C'est-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force sur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un siege, au défaut d'une surprise. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprise, qu'au moment où les secours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses, où se trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déjà faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita, dés le 20 avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paisible dans ses quartiers d'hiver; & déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en piéces, sans un de ces hasards singuliers qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant sortir de sa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un gla-

çon se rencontra sous ses mains ; il y grimpa, & se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rasa la rive de Quebec. La sentinelle Angloise placée à ce poste, voit un homme prêt à périr, & crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un soldat François, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François est aux portes de la place ; & il meurt. Aussi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite, on eut le tems d'entamer son arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

L'assaillant y marche cependant avec une intrépidité qui sembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une surprise. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorsqu'il rençontra un corps de quatre mille hommes, sorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre. Les Anglois furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, & qu'une forte escadre Angloise remonta le fleuve, il fallut lever le siege dès le 16 mai, & se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit descendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troisieme étoit arrivée par le lac Champlain, entourerent ces troupes qui peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient, tout-à-la-fois, de munitions de bouche & de guerre, & se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté; & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix cimenterent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions Angloises dans le nord de l'Amérique.



CHAPITRE XXVII.

Cession du Canada aux Anglois. Ce qu'ils en peuvent faire.

L'ACQUISITION d'un territoire immense n'est pas toutefois le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de la prospérité de ses armes. La population considérable qu'elle y a trouvée, est un avantage bien plus important. A la vérité, quelques-uns de ces nombreux habitans ont fui une domination nouvelle, qui n'admettoit entre les hommes d'autre différence que celle des qualités personnelles, de l'éducation, de l'aisance, de la faculté d'être utile à la société. Mais l'émigration de ces êtres méprisables, dont l'importance n'avoit pour base que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité? La colonie n'auroit-elle pas beaucoup gagné à être débarrassée de tous ces nobles oisifs, qui la surchargeoient depuis si long-tems, de ces nobles orgueilleux qui y entretenoient le mépris de tous les travaux? Il faut que ses

terres ſoient défrichées, que ſes forêts ſoient abattues, que ſes mines de fer ſoient exploitées, que ſes pêcheries ſoient étendues, que l'induſtrie & les exportations prennent de l'accroiſſement : il ne faut que cela.

Le Canada a ſaiſi cette vérité. Auſſi malgré les nœuds, ordinairement ſi forts, du ſang, du langage, de la religion du gouvernement ; malgré cette foule de liaiſons & de préjugés qui prennent un ſi fier aſcendant ſur l'eſprit des hommes ; les Canadiens ont-ils paru tout conſolés du grand déchirement qui les avoit détachés de leur ancienne patrie. Ils ſe ſont facilement prêtés aux moyens qu'employoit la cour de Londres, pour fonder ſur une baſe ſolide leur bonheur & leur liberté.

On leur a d'abord donné les loix de l'amirauté Angloiſe. Mais à peine ont-ils apperçu cette innovation, parce qu'elle n'intéreſſoit guere que les conquérans, en poſſeſſion de tout le commerce maritime de la colonie.

Ils ont été plus attentifs à l'établiſſement des loix criminelles de l'Angleterre. C'étoit un des plus heureux préſens que pût recevoir le Canada. Aux myſteres impénétrables d'une inquiſition barbare, ſuccédoit une inſtruction calme, raiſonnée & publique ; un tribunal terrible & accoutumé au

sang, étoit remplacé par des *Pairs* humains, plus disposés à reconnoître l'innocence qu'à présumer le crime.

Les peuples conquis ont été plus touchés encore de voir leur liberté personnelle à jamais assurée par la fameuse loi de l'*habeas corpus*. Trop long-tems victimes des volontés arbitraires de ceux qui les gouvernoient, ils ont béni la main bienfaisante qui les tiroit de la servitude, pour les faire passer sous la protection des loix.

Le soin de donner un code civil au Canada, a occupé ensuite le ministere Britannique. Ce grand ouvrage, quoique confié à des jurisconsultes éclairés, laborieux & justes, n'a pas encore obtenu la sanction du gouvernement. Si le succès répond aux espérances, il se trouvera enfin une colonie qui aura une législation faite pour son climat, pour sa population & pour ses travaux.

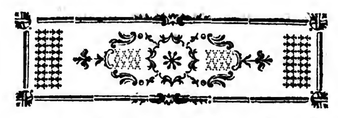
Indépendamment de ses vues paternelles, la Grande-Bretagne a pensé qu'il étoit dans les intérêts de sa politique, d'amener, par des ressorts cachés, ses nouveaux sujets à l'amour des usages, de la langue, du culte, des opinions de la métropole. Cette conformité est en effet, généralement parlant, un des plus solides liens qui puissent attacher des colonies à la patrie principale. Mais nous soupçonnons que la situation

actuelle des choses auroit dû faire préférer un autre systême. L'Angleterre a aujourd'hui si fort à redouter l'esprit d'indépendance qui regne dans l'Amérique Septentrionale, qu'il lui étoit plus avantageux peut-être de maintenir le Canada dans une sorte d'éloignement des autres provinces, que de l'en rapprocher par des rapports qui peuvent les unir un jour trop étroitement.

Quoi qu'il en soit, la cour de Londres a donné au Canada le gouvernement Anglois, autant qu'il étoit compatible avec une autorité purement royale, & sans aucun mêlange d'administration populaire. Ses nouveaux sujets, rassurés contre la crainte des guerres futures, débarrassés de la défense des postes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations ; privés du commerce des pelleteries qui a repris son cours naturel, ne sont plus occupés que de leurs cultures. A mesure qu'elles augmentent, leurs liaisons avec l'Europe & avec les Antilles deviennent plus vives, & bientôt elles seront considérables. Ce sera désormais l'unique ressource d'un vaste pays, où la France versoit autrefois des sommes immenses, parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ses isles méridionales. La vérité de cette combinaison politique, que tant de négociateurs n'ont pas

apperçue, deviendra sensible, à mesure que nous exposerons les avantages des établissemens formés par les Anglois, dans le continent de l'Amérique Septentrionale.

Fin du Livre seizieme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises fondées à la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Écosse, à la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, au Nouveau-Jersey.

CHAPITRE XXVIII.

Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau-monde que par des pirateries souvent heureuses & toujours bril-

lantes ; lorſque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer ſa nation en partage des richeſſes prodigieuſes, qui depuis près d'un ſiecle, couloient de cet hémiſphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choſes hardies. Le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits, en donnant à tout ce qu'il propoſoit un air de grandeur, lui fit aiſément trouver des aſſociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui ſe forma ſous l'appât de ſes magnifiques promeſſes, obtint du gouvernement, en 1584, la diſpoſition abſolue de toutes les découvertes qui ſe feroient ; & ſans autre encouragement, elle expédia dès le mois d'avril de l'année ſuivante, deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils ſe ſentoient honorés, montrerent une complaiſance ſans bornes dans un pays où il s'agiſſoit d'établir leur nation ; & laiſſerent les Sauvages arbitres des échanges qu'ils leur propoſoient, dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publierent à leur retour en Europe, ſur la température du climat, ſur la fertilité du ſol, ſur le caractere des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la ſo-

ciété qui les avoit employés. Elle fit partir au printems suivant sept navires, qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés ; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim & de misere, lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choisir par Elisabeth, pour humilier Philippe II, dans la partie de ses vastes possessions dont il abusoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. San-Iago, Carthagène, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux, devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenoque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux, qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent pour toute grace, d'être ramenés dans leur patrie ; & la complaisance qu'eut l'amiral de souscrire à leur demande, rendit

inutiles les dépenſes qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les aſſociés. Ils firent ſucceſſivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit, en 1589, cent quinze perſonnes, des deux ſexes, aſſujetties à un gouvernement régulier, & ſuffiſamment pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur défenſe, pour la culture & pour le commerce. Ces commencemens donnoient des eſpérances; mais elles ſe perdirent dans le cahos & la diſgrace où ſe précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de ſon fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue; lorſque Goſnold, l'un des premiers aſſociés, réſolut, en 1602, de la viſiter. Son expérience dans la navigation, lui fit ſoupçonner qu'on n'avoit pas connu juſqu'alors la route qu'il falloit tenir; & qu'en prenant par les Canaries, par les iſles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du Sud, & à tourner à l'Oueſt. La tentative lui réuſſit; mais en arrivant ſur les côtes d'Amérique, il ſe trouva plus au Nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée

depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise, firent impression sur les négocians Anglois. Plusieurs se réunirent, en 1606, pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le souvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie de la Virginie Méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie Septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours, ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps, plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la premiere loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cents personnes dans les deux établissemens. L'aisance qu'exigeoient les mœurs simples du tems, étoit alors si générale en Angleterre, que le desir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit personne. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses

Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition, qui la fit naître du choc des opinions religieuses.



CHAPITRE XXIX.

Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

LES Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jetter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ses mysteres ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs, & le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée; encore ne leur étoit-il permis de rien écrire sur cet important objet, pour n'en pas mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient ensanglantés de victimes humaines; ils étoient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l'unique gardienne de ces trésors, ils furent toujours

toujours respectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la transmigration éternelle des ames : dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou espérent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement résidoit dans les ministres de cette religion terrible ; parce que l'empire de l'opinion est le plus puissant de tous & le plus constant. L'éducation de la jeunesse étoit dans leurs mains ; & c'est par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoissoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient aussi souverainement des querelles des états, que des contestations des citoyens. Quiconque osoit résister à leurs décrets, n'étoit pas seulement exclu de toute participation aux divins mysteres, mais étoit encore banni de la société des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort seule pouvoit mettre fin à ses infortunes. L'histoire des superstitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celle des druides. Ce fut la seule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains : tant les druides opposoient de force à la puissance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de son pouvoir, lorsque le christia-

nisme la fit entiérement disparoître au septieme siecle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi successivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, semés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avoient embrassé, sans peine, un culte que la multiplicité de ses cérémonies faisoit aimer à des hommes grossiers & sauvages. Leur exemple entraîna aisément les Saxons, qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent, sans répugnance, une doctrine qui justifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en assuroit la stabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives & sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés, étoit substituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles, étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prieres ou des offrandes, expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre, en surent profiter. Les prê-

tres obtinrent un respect qu'on refusoit aux rois ; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite ; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matieres d'état ; & devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Vouloit-on raisonner ? La foi parloit ; & tous écoutoient, en silence, ses oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces siecles, que les débauches scandaleuses du clergé n'affoiblissoient pas son autorité.

C'est qu'elle étoit dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussi-tôt qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit avant tout, celui de la fortune & des biens de la terre, la noblesse, qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés, employa les bras de ses esclaves à édifier des temples, & ses terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l'église, tout ce qu'ils avoient ravi au peuple : ils se dépouillerent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires, ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n'étoit jamais soulagée par ceux qui l'avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de

l'église, c'étoit un sacrilege, une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs; ainsi le croyoient les laïques. La possession du tiers des fiefs du royaume; les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions sacerdotales, ne rassasioient pas l'avidité toujours active d'un clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'ancien-testament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixieme de l'industrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paye des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avoient en Angletetre les riches & superbes apôtres d'un Dieu né dans la misere, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands, les monarques même, furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, assortie au rang qu'ils tenoient sur

la terre. Les papes s'attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques ; & leur fisc s'accrut avec le tems du dixieme des revenus d'un clergé, qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre, aussi loin qu'elles pouvoient aller ; Rome chrétienne, y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré. Elle ne sappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit opposer l'homme à lui-même, & subjuguer ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les sujets, entre un monarque & les rois ses voisins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituelles. Mais il lui falloit des émissaires, pour répandre la terreur de ses armes. Elle appella les moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes isolés de la société par des institutions singulieres qui devoient les porter au fanatisme, par une soumission, un dévouement aveugles aux volontés d'un pontife

étranger, étoient propres à seconder les vues de ce souverain. Ces vils & malheureux instrumens de la superstition, remplirent leur vocation funeste. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les passions & les caprices violens de Henri VIII, briserent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir si monstrueux, avoit dessillé les yeux de la nation. Le prince osa ; d'un seul coup, se soustraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la suprématie de son église.

Ce schisme éclatant, amena d'autres changemens sous le regne d'Édouard, successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changeoient alors la face de l'Europe, furent discutées. On prit quelque chose de chacune ; on retint plusieurs dogmes, plusieurs rits de l'ancien culte ; & l'on forma, de ces divers fragmens, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de Religion-Anglicane.

Elisabeth, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le desir d'étouffer les disputes sur le

dogme, en amusant par les spectacles du culte, la faisoient pencher vers une plus grande augmentation de solemnités. Mais la politique gêna ses inclinations, & l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti, qui, lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques premier exécuteroit ce qu'Elisabeth n'avoit pas même osé tenter, on devoit le croire porté à restreindre les rits ecclésiastiques. Ce prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altiere, à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage habituel des expressions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l'ancien testament, sembloient devoir inspirer une aversion insurmontable pour le faste du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'esprit de systême prévalut, dans le nouveau roi, sur les principes de son éducation. Frappé de la jurisdiction épiscopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premieres impressions qu'il avoit reçues; & se passionna pour une hiérarchie modélée sur l'économie politique d'un empire bien constitué. Dans son enthousiasme, il voulut assujettir l'Ecosse, sa patrie,

à cette discipline merveilleuse ; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'éclat des plus augustes cérémonies, à la majesté du plan ; lorsque le tems auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans son systême de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues, quand il verroit les conjonctures favorables ; il lui peignit les presbytériens, comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrerent l'ambition si familiere au clergé, d'élever la jurisdiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'église, sous prétexte qu'elles étoient

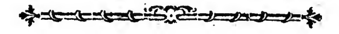
d'inſtitution apoſtolique, & recourir, pour les faire obſerver, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le deſſein paroiſſoit formé de rétablir, dans tout ſon éclat, ce que les proteſtans appelloient l'idôlatrie romaine, dût-on employer, pour y réuſſir, les voies les plus violentes. Ce projet cauſoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit ſoutenu par les préjugés & les intrigues d'une reine audacieuſe, qui avoit apporté de France une paſſion immodérée pour le pouvoir abſolu & pour le papiſme.

On concevroit à peine l'aigreur que des ſoupçons ſi graves avoient répandue dans les eſprits. Une prudence ordinaire auroit laiſſé à la fermentation le tems de ſe calmer. L'eſprit de fanatiſme fit choiſir ces jours nébuleux, pour tout rappeller à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuſe aux non-conformiſtes, depuis qu'ils la voyoient ſurchargée de pratiques qu'ils regardoient comme ſuperſtitieuſes. Il fut ordonné, dans les deux royaumes, de ſe conformer au culte & à la diſcipline de l'égliſe épiſcopale. On ſoumit à cette loi les presbytériens, qui commençoient à s'appeller Puritains, parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne prendre que la parole de Dieu, pure & ſimple, pour regle de leur conduite & de leur croyance. On y aſſujettit tous les calviniſtes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs

opinions. On preſcrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce, qui ſe trouvoient dans les diverſes contrées de l'Europe. Enfin, les ambaſſadeurs d'Angleterre ſe virent contraints de ſe ſéparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie, l'influence qu'elle avoit au dehors, en qualité de chef & de ſoutien de la réformation.

Dans cette fatale criſe, la plupart des Puritains ſe partagerent entre la ſoumiſſion & la réſiſtance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique Septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuſe, qu'une ingrate patrie leur refuſoit. Les ennemis de leur repos, pour les perſécuter plus à loiſir, entreprirent de fermer cet aſyle aux dévots fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere, dans une terre déſerte. Huit vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans la Tamiſe, prêts à faire voile, y furent arrêtés ; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il conduiſit depuis à l'échafaut. Cependant l'enthouſiaſme, plus puiſſant encore que les perſécuteurs, ſurmonta tous les obſtacles, & cette région du nouveau-monde, fut bientôt remplie de Presbytériens. La ſatisfaction dont ils jouiſſoient dans leur retraite, attira ſucceſſivement tous ceux de

leur faction qui n'avoient pas une ame assez atroce, pour se plaire aux effroyables catastrophes, qui bientôt après, firent de l'Angleterre un théatre d'horreur & de sang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons, dans des tems plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs souverains, allerent à travers les périls de l'Océan, chercher la vie & le salut dans cet autre hémisphere. Ne le quittons pas ; n'achevons pas de le parcourir, sans tâcher de le connoître.



CHAPITRE XXX.

Parallele de l'ancien & du nouveau-monde.

COMBIEN de tems le nouveau-monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré même après avoir été découvert ? Ce n'étoit pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'Univers. La philosophie seule devoit profiter des lumieres semées dans les récits des voyageurs & des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature

l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs offre des ressemblances singulieres, qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de systême, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique & vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'Est & à l'Ouest par l'Océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer, qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planette, pût contre balancer, par sa pesanteur, toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe, au-

tour de son centre. Que notre hémisphere ait au Nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuses, les éléphans & les hommes pesent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone-Torride; aux deux poles, nâgent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté; si toutefois, & les baleines & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids sur un globe, où tous les êtres vivans ne sont qu'une modification passagere du limon qui le compose. En un mot, l'Océan roule sur ce globe pour le façonner, au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémisphere, un pole, une Zone; mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppose en quelque sorte à la fluidité qui fait son essence, & lui donne son

activité. C'est entre les tropiques, sur-tout, que la mer s'étend & s'agite ; qu'elle éprouve le plus de vicissitudes, soit dans ses mouvemens périodiques & réguliers, soit dans ces especes de convulsions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du soleil, & les fermentations que cause la continuité de sa chaleur dans la Zone-Torride, doivent influer prodigieusement sur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; & la mer, pour obéir à cette double impulsion, doit, ce semble, précipiter ses eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatissement du globe vers les poles, qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé jusqu'à présent les terres australes. La mer ne peut guere sortir de l'enceinte des tropiques, si les Zones Tempérées & Glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la Zone Torride. C'est donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui dispose de l'arrangement de ses matieres. Une preuve que les deux bandes symmétriques que présentent au premier coup d'œil les deux continens du globe, ne sont pas essentielles à sa conformation, c'est que le nouvel hémisphere a resté beaucoup plus long-tems que l'ancien sous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémispheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruisent la prétendue harmonie qu'on se flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horne, entre l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau: par-tout on croit voir des terres oppeſées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des iſles & des preſqu'iſles ſemées ou jetées par les mains de la nature, comme des contre-poids; & toujours la mer par ſes mouvemens & ſa pente, entretenant la balance dans une oſcillation inſenſible. Mais en comparant, d'un autre côté, la grande étendue de la mere Pacifique, qui ſépare les deux Indes, avec le petit eſpace que l'Océan a pris entre les côtes de Guinée & celle du Bréſil; la forte maſſe des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres auſtrales; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'Eſt & à l'Oueſt, avec celles des Cordelieres qui ſe prolongent du Nord au Sud, l'eſprit s'arrête & voit avec chagrin diſparoître le plan d'ordonnance & de ſymmétrie, dont il avoit embelli ſon ſyſtême de la terre. Le contemplateur eſt encore plus mécontent de ſes rêves, quand il vient à conſidérer l'exceſſive hauteur des montagnes du Pérou. C'eſt alors qu'il eſt étonné de voir un continent ſi élevé

& ſi nouveau, la mer ſi fort au deſſous de ſes ſommets, & ſi récemment deſcendue des terres que ces fiers boulevards ſembloient défendre de ſes attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémiſphere. L'air & la terre, tout l'atteſte.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique, des bois immenſes au Midi; de grands lacs & de vâſtes marais au Nord; des neiges preſque éternelles entre les tropiques; peu de ces ſables purs qui ſemblent être le ſédiment de la terre épuiſée; point d'hommes entiérement noirs; des peuples très-blancs ſous la ligne; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique eſt brûlante, inhabitable; un climat rigoureux & glacé, ſous le même parallele que nos climats tempérés; enfin une différence de dix ou douze dégrés de température, entre l'ancien & le nouvel hémiſphere, ce ſont autant d'empreintes d'un monde naiſſant.

Pourquoi le continent de l'Amérique ſeroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, ſi ce n'étoit l'humidité que l'Océan y a laiſſée, en le quittant long-tems après que notre continent avoit été peuplé? C'eſt la mer ſeule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût auſſi anciennement habité que l'Aſie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémiſphere, n'en avoient pas inondé la ſurface, l'homme y auroit de bonne heure cou-

pé les bois, defféché les marais, confolidé un fol pâteux, en le remuant & l'expofant aux rayons du foleil, ouvert une iffue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déjà changé. Mais un hémifphere en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent ; lorfque la mer, voifine de fes côtes, ferpente encore fourdement dans fes veines. Des foleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaiffes & plus ftagnantes, y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de fon enfance.

La différence du climat provenue du féjour de la mer fur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup fur les hommes & les animaux. De cette diverfité de caufes, devoit naître une prodigieufe diverfité d'effets. Auffi voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'efpeces d'animaux que dans le nouveau ; des animaux confidérablement plus gros, à égalité d'efpeces, des monftres plus féroces & plus fanguinaires, à raifon d'une plus grande multiplication des hommes ? Combien, au contraire, la nature paroît avoir négligé le nouveau-monde ! Les hommes y font moins forts, moins courageux ; fans barbe & fans poil ; dégradés dans tous les fignes de la virilité ; foiblement doués de ce fentiment vif & puiffant, de cet amour délicieux qui eft la fource de tous les amours, qui eft le principe de tous les attachemens, qui eft le

premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressort, ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne votent en elles que les instrumens de tous leurs besoins; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme sur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamnés les femmes au travail, de se réserver les périls à la chasse, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphere, dont la nouveauté se décele par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien-monde? C'est une question qu'on ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique, est hérissée de difficul-

tés inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland & qu'ensuite les Groenlandois ont passé sur les côtes du Labrador ; d'autres vous diront qu'il est plus naturel que les Groenlandois soient issus des Eskimaux, auxquels ils ressemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka, on demandera quel motif ou quel hasard a conduit les Tartares au Nord-Ouest de l'Amérique ? Cependant on imagine que c'est par le Groenland ou le Kamtschatka, que les habitans de l'ancien hémisphere ont dû passer dans le nouveau ; puisque c'est par ces deux contrées que les deux continens sont liés, du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment supposer que la Zone Torride du nouveau-monde, a été peuplée par une de ses Zones Glaciales ? La population reflue bien du Nord au Midi mais elle doit naturellement avoir commencé sous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de nôtre continent, & que cependant ils paroissent nouveaux ; il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'histoire des nations, est la source & la solution de toutes les difficultés.

On supposera que la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphere, ses anciens habitans se seront réfugiés sur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais com-

ment auront-ils vécu sur ces sommets de neige, environnés d'eaux ? Comment des hommes, qui avoient respiré sous un ciel pur & délicieux, auront-ils pu survivre à la disette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d'un déluge ? Comment l'espece se fera-t-elle conservée & multipliée dans ces jours de calamité, suivis des siecles de langueur ? Malgré tous ces obstacles, convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie, dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitans. C'est une espece d'hommes dégradée & dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse, dévoient infecter jusqu'à la racine, tous les germes, soit de la subsistance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siecles pour que la population pût renaître & se refaire de ses pertes ; & plus de siecles encore pour que la terre, desséchée & praticable, ouvrît son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit se purifier ; avant que le ciel s'épurât ; & le ciel redevenir serein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la

nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémiſphere, mais ſa renaiſſance. Il a dû ſans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien ; mais il a pu être ſubmergé plus tard. Les grands oſſemens foſſiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent quelle a poſſédé autrefois des élephans, des rhinocéros & d'autres énormes quadrupedes dont l'eſpece a diſparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent preſque à fleur de terre, atteſtent une révolution du globe très-ancienne, mais poſtérieure à celles qui ont bouleverſé notre hémiſphere.

Quand même le nouveau-monde, on ne ſait par quelle voie, auroit été repeuplé des nos hordes errantes, cette époque ſeroit encore d'une date ſi reculée, qu'elle laiſſeroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne ſeroit plus trois ou quatre ſiecles, qu'il ſuffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou ; puiſqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé des nos arts, aucune trace des opinions & des uſages répandus ſur les reſtes du globe, on y a pourtant vu une police & une ſociété, des inventions & des pratiques qui, ſans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, ſuppoſoient une aſſez longue ſuite de ſiecles poſtérieurs à cette cataſtrophe. Car quoiqu'au Mexique, comme en Egyp-

te, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à se policer & s'unir, après s'être d'abord déchirés & divisés par une guerre sanglante & continuelle; cepeudant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés, soit des tems, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole & celui de l'écriture, même hyérogliphique, demandent plus de siecles pour former une nation isolée qui doit avoir crée ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des siecles ne sont pas autant à l'espece, que des années à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui regnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entr'elles; mais semblent confirmer en même tems qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphere étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.



CHAPITRE XXXI.

Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages.

QUOI qu'il en soit, & de leur origine & de leur ancienneté très-incertaines, un objet de curiosité plus intéressant peut-être, est de savoir ou d'examiner si ces nations, encore à demi-sauvages, sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés. Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur instinct animal, dont une journée employée à chasser, se nourrir, produire son semblable & se reposer, devient le modele de toutes ses journées, est meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux, qui trie le duvet pour se coucher, file le coton du ver-à-soie pour se vêtir, a changé la caverne, sa premiere demeure, en un palais, a su varier ses commodités & ses besoins de mille manieres différentes?

C'est dans la nature de l'homme, qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi-heureux qu'il peut l'être? La subsistance pour le présent; &, s'il pense à l'avenir, l'espoir & la certitude du premier bien. Or l'homme sauvage,

que les sociétés policées n'ont pas repoussé ou contenu dans les Zones Glaciales, manque-t-il de ce nécessaire absolu ? S'il ne fait pas de provisions ; c'est que la terre & la mer sont des magasins & des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l'année, ou suppléent à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour sa propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connoît ni les veilles, ni les insomnies. La guerre est pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, est une condition de sa nature, & non une profession de sa naissance ; un devoir de la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sérieux, & point triste : on voit rarement sur son front, l'empreinte des passions & des maladies qui laissent des traces si hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne desire point, ni desirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie, sont la plupart des remedes à des maux qu'il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appétits, que rien n'excite dans ses sens. L'ennui n'entre guere dans son ame, qui n'éprouve, ni privations, ni besoin de sentir ou d'agir, ni ce vuide créé pat les pré-

jugés

jugés de la vanité. En un mot, le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civilisé, qu'a-t-il de plus heureux ? Sa nourriture est plus saine & plus délicate, que celle de l'homme sauvage. Il a des vêtemens plus doux, un asyle mieux défendu contre l'injure des saisons. Mais le peuple, qui doit faire la base & l'objet de la police sociale ; cette multitude d'hommes qui, dans tous les états, supporte les travaux pénibles & les charges de la société ; le peuple vit-il heureux, soit dans ces empires où les suites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la servitude ? Les gouvernemens mitoyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté ; mais à quel prix est-elle achetée, cette sécurité ? Par des flots de sang qui repoussent quelques instans la tyrannie, pour la laisser retomber avec plus de fureur & de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulsion des Tarquins & la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la souffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme, qu'il emploie de vio-

lence & d'artifice, lui-même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais, est-il permis de se plaindre & de murmurer sous les verges de l'oppresseur ? N'est-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper, jusqu'au dernier soupir de la victime ? A ses yeux, les cris de la servitude sont une rébellion. On les étouffe dans une prison, souvent même sur un échafaut. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie, sous le nom de l'autorité ?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé ? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer son fond, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable ? Quel est le genre d'industrie, à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement ?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette regne au Nord, on dirige ses courses au Midi. Le vent ou le soleil, menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrieres

qui ferment nos états policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misere, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glebe, ou mercénaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point; trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille, où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies, qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font desirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre; s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé: n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée: s'il n'a que sa personne, le prince l'enleve pour

la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artisan sans attelier, subissent la loi de chefs avides & oisifs, qui par le privilege du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre ses ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Quand même on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, seroient moins pénibles, moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs ; quand on croiroit que des hommes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui dans les tortures & les supplices même ne versent pas une larme : il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil & celui de l'homme sauvage : différence toute entiere au désavantage de l'état social. C'est l'injustice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions : inégalité qui naît de l'oppression & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutissent le peuple jusqu'à l'empêcher de sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple, demander au ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes? Y eut-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence, des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouïr. Quel est le domestique qui aime son maître? Et qu'est-ce que l'attachement des valets? Quel est le prince vraiement chéri de ses courtisans, même lorsqu'il est haï de ses sujets? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature, où le sauvage est plus exposé que nous; c'est par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore dans la force de

l'âge, un homme civilisé s'accoutumera-t-il avec des sauvages, à rentrer même dans l'état de nature : témoin cet Ecoïsois qui, jeté & abandonné seul dans l'isle Fermandez, ne fut malheureux que jusqu'au tems où les besoins physiques l'occuperent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentir soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social ? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est

propre ? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil, s'il est heureux ? Demandez à l'homme sauvage, s'il est malheureux ? Si tous deux vous répondent, NON ; la dispute est finie.

Peuples civilisés, ce parallele est, sans doute, affligeant pour vous : mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissez. Plus cette sensation vous sera douloureuse, & plus elle sera propre à vous rendre attentifs aux véritables causes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos constitutions politiques, dans les loix bisarres, par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le physique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il est devenu sous leurs mains.





CHAPITRE XXXII.

En quel état les Anglois trouverent l'Amérique septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.

Les premiers Européens qui allerent former les colonies Angloises, trouverent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu'aux nues, y étoient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontroit que quelques sauvages, hérissés du poil & de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se fuyoient, ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir, qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré, sans aide & sans maître; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une seule espece d'êtres Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au

sein de vastes marais, d'où se répandant par diverses issues, ils enchaînoient, ils enfermoient des isles dans une multitude de bras. Le printems renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle seve qui repoussoit des fleurs. Des troncs creusés par le tems, servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes & dans les golfes qu'elle se plaisoit à ronger, à creneler, y vomissoit par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient se jouer sur des rives désertes, & s'y livrer aux plaisirs de la liberté & de l'amour. C'est-là que la nature exerçoit sa force créatrice, en reproduisant sans cesse ces grandes especes qu'elle couve dans les abymes de l'Océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la symmétrie, avec les instrumens de tous les arts. Aussitôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux destructeurs cedent la place à des troupeaux domestiques; & les ronces arides, aux moissons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des ca-

naux profonds. Les côtes se remplissent de cités, les anses de vaisseaux ; & le nouveau-monde subit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissans ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie & de la politique Européenne ? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé, qui ne fait point masse avec l'ensemble : c'est la baie d'Hudson.



CHAPITRE XXXIII.

Climat de la baie d'Hudson ; habitudes de ses habitans. Commerce qu'on y fait.

CE détroit, dont la profondeur est de dix dégrès, est formé par l'Océan, dans les régions éloignées, au Nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre : encore est-elle alors assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont

été détachées par les vents de Nord-Oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus ſûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger du plus près qu'il eſt poſſible la côte du Nord, que la direction des vents & des courans, tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du Nord-Oueſt qui regne preſque continuellement durant l'hiver, & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance, des groupes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſyle aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe, des maſſes iſolées de rochers nuds & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe leve, ne ſe couche jamais, ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomene a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphere de rayons colorés & ſi brillans, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel eſt rarement ſerein. Dans le printems & dans l'automne, l'air eſt habituellement rempli de brouillards épais; & durant l'hiver, d'une infinité de fleches

glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cet flamme légere brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, est de rendre blancs en hiver, les animaux qui sont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrêmités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matiere qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même, y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc, brisés & détachés de masses plus considérables, par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets assez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune,

qui, dans ces contrées, a ſur le tems une influence dont les cauſes ne ſont pas connues.

On a découvert ſous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une ſubſtance analogue au charbon de terre. Le ſol y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité extrême. A la réſerve des côtes; le plus communément marécageuſes, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reſte du pays ne préſente guere qu'une mouſſe fort haute, & de foibles arbriſſeaux aſſez clair ſemés.

Tout s'y reſſent de la ſtérilité de la nature. Les hommes y ſont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petiteſſe de leurs pieds, rend leur marche vacillante & mal aſſurée. De petites mains, une bouche ronde, qui ſeroient un agrément en Europe, ſont preſque une difformité chez ce peuple; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foibleſſe d'organiſation, d'un froid qui reſſerre, & contraint l'eſſor de la croiſſance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique ſans poil & ſans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieilleſſe. Ce déſagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure, qu'ils ont groſſe, charnue, & plus avancée que la levre ſupérieure. Tels

sont les Eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson, ont, comme ceux du Groenland, le visage plat, le nez petit, mais non écrasé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui sont particuliers à leur sexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut qui n'est pas naturel, provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfans, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent presque suspendus

Les Eskimaux n'ont, ni des hordes entiérement noires, comme on a prétendu le soutenir & l'expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol, que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux, où ils seroient submergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire

cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent ? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui fournit à toutes leurs proviſions. Leur ſang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, ſe reſſentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donne un teint olivâtre, une odeur forte de poiſſon, une ſueur graſſe & gluante, quelquefois, une ſorte de lepre écailleuſe. Auſſi les meres, à l'exemple des ourſes, lechent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, eſt intrépide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des bateaux faits & couſus, pour ainſi dire, comme des outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole ; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut ſubmerger d'un coup de queue une centaine de ſes aggreſſeurs ; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres. Ils brûlent

d'une soif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupedes & les poissons du Nord, sont tous pourvus, par la nature, d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé, dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre ; la perte de la vue, & le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arrête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumiere. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de six mois, voient obliquement l'astre du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumiere, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore, les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altere, en épaissit, en appauvrit la masse. Les brumes de la mer, qu'ils respirent; l'air épais & sans ressort, qui regne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute com-

munication avec l'air du dehors; l'inaction continuelle de leurs longs hivers; une vie tour-à-tour errante & sédentaire: tout provoque en eux cette maladie scorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuse, se transmet par la co-habitation, & peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie, que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces sauvages du Nord en ressent, quand il s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux: c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiede. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés, sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages? Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert, en 1610, par Henri Hudson. Cet intrépide navigateur, en cherchant au Nord-Ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud, trouva ce détroit, au travers duquel il espéroit ouvrir à l'Europe une nou-

velle route de l'Asie par l'Amérique. Il osa pénétrer dans ce canal inconnu, il se disposoit à le parcourir jusqu'au bout; mais ses lâches & perfides compagnons le mirent, lui & sept autres, dans une chaloupe, & l'exposerent, sans provisions & sans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est & sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles, firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus séreins n'en avoient pas rappellé le souvenir, lorsque Groseillers & Radisson, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avoit de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui proposoient l'entreprise montrerent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établissement qu'ils formerent, surpassa leurs espérances & leurs promesses.

Ce succès chagrina la France, qui craignit, avec raison, de voir passer à la baie d'Hudson les belles fourrures que lui fournissoient les contrées les plus septentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées

ſur le témoignage unanime de ſes coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient ſuivie ces traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les rivieres. Il fut arrêté que l'expédition ſe feroit par mer; & elle fut confiée à Groſeillers & à Radiſſon, dont on avoit ramené l'inconſtance; ſoit que tout homme revienne aiſément à ſa patrie, ou qu'un François n'ait beſoin que de quitter la ſienne pour l'aimer.

Ces deux hommes, inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Quebec, ſur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne ſe trouvant pas aſſez puiſſans pour attaquer l'ennemi, ils ſe contenterent d'élever un fort au voiſinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce excluſif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeſte jalouſie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miſérables hoſtilités n'auroient pas diſcontinué, ſans doute, ſi les droits, juſqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudſon n'eſt, à proprement

parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises ; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes, que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries, que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises, dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil ; deux, pour une livre de poudre ; un castor pour quatre livres de plomb ; un, pour une hache ; un, pour six couteaux, deux castors pour une livre de grains de verre ; six, pour un surtout de drap ; cinq, pour une jupe ; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée, se joint une tyrannie, au moins tolérée. On trompe

habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre; & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner, que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce, n'avoit originairement qu'un fonds de 241, 500 livres, qui a été porté successivement à 2, 380, 500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant, qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommées en nature dans les trois royaumes, ou employées dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.



CHAPITRE XXXVI.

Y a-t-il dans la baie d'Hudson un passage qui conduise aux Indes Orientales?

MAIS ce n'est ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere sur cette partie gla-

ciale du nouveau-monde. La baie d'Hudson a été long-tems regardée, & on la regarde encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un passage par le Nord-Ouest à la mer du Sud. Ses succès se terminerent à la découverte de l'isle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carriere, un grand nombre de navigateurs Anglois, dont plusieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes sauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions, eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres, lorsque la découverte de la baie d'Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée par ses guerres intestines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'est la Nouvelle-Angleterre qui prend sa place dans la poursuite d'un projet, où l'avantage de sa situation l'attache plus fortement. Cependant les voyages se multiplient plus que les lumieres. L'opposi-

tion des navigateurs, partagés entre la possibilité, la probabilité, la certitude du passage que l'on cherche, tient la nation entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaississent le nuage. Elles sont si confuses, si mystérieuses, si remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaise foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'ose asseoir un jugement sur des témoignages si suspects. Arrive enfin la fameuse expédition de 1746, d'où l'on voit sortir quelques clartés, après des ténebres profondes qui duroient depuis deux siecles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures espérances? D'après quelles expériences osent-ils former leurs conjectures? Transcrivons leurs raisonnemens.

Trois vérités dans l'histoire de la nature, doivent passer désormais pour démontrées. La premiere est, que les marées viennent de l'Océan, & quelles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réservoir par des ouvertures plus ou moins considérables; d'où il s'ensuit, que ce mouvement périodique n'existe point, ou ne se fait presque pas sentir dans la Méditerranée, dans la Baltique, & dans les autres golfes qui leur ressemblent. La seconde vérité de fait est, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés

de l'Océan, que dans les endroits qui le sont moins. La troisieme est, que les vents violens qui soufflent avec la marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorsqu'ils soufflent dans un sens contraire.

D'après ces principes, il est constant que si la baie d'Hudson étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu marquée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de sa source, & qu'elle devroit perdre de sa force, lorsqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il est prouvé, par des observations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande précision, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il est prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voisinage. Il est prouvé que cette hauteur augmente encore, lorsque les vents opposés au détroit se font sentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudson a d'autres communications avec l'Océan, que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits si frappans, en supposant une communication de la baie d'Hudson, avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, se sont manifestement égarés. Ils ne balanceroient pas

pas à abandonner leur conjecture, qui n'a, d'ailleurs, aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée est beaucoup plus basse dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudson.

Si les marées qui se font sentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer Septentrionale, où elles sont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du Sud. Ce systême doit tirer un grand appui d'une vérité incontestable, c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont toujours causées par les vents du Nord-Ouest qui soufflent directement contre ce détroit.

Après avoir constaté autant que la nature le permet, l'existence d'un passage si longtems & si inutilement desiré, il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte Occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés jusqu'ici de toutes parts, sans choix & sans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses : c'est un indice que l'eau y vient de quelque Océan, parce qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans,

dont on ne sauroit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer Occidentale, tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis que le reste du golfe en est entiérement couvert. Enfin les baleines, qui cherchent constamment dans l'arriere-saison à se retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'Océan Septentrional, mais à la mer du Sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivieres qui se perdent dans la côte Occidentale de la baie d'Hudson, sont foibles & petites, ce qui fait présumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conséquent les terres qui séparent les deux mers, ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des tems à-peu-près égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & qu'il ne soit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'est point, on doit présumer qu'il n'est pas difficile. La rapidité des courans qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire, sont si sensibles, qu'il y auroit de l'inconséquence à l'abandonner. Si le passage qu'on cherche étoit ouvert, il se formeroit d'abord des liaisons entre les pays que la nature semble avoir séparés jusqu'à présent. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du Sud, & dans les nombreuses isles répandues sur cet Océan immense. La communication ouverte depuis près de trois siecles entre les peuples commerçans de l'Europe & les pays des Indes Orientales les plus reculés, heureusement débarrassée de ses longueurs, deviendroit plus vive, plus suivie, plus considérable. On ne peut guere douter que les Anglois n'eussent l'ambition de jouir exclusivement du fruit de leur activité & de leurs dépenses. Ce desir est dans la nature, & de grandes forces l'appuyeroient. Cependant comme cet avantage n'est pas de ceux dont il soit possible de se réserver toujours la possession, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le tems. Alors le détroit de Magellan, le cap de Horn, seront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Espérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puissent être les suites de la découverte, il est de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de poursuivre ses tentatives jusqu'à ce qu'elle ait

jusques sur Terre-Neuve. Située entre les quarante-six & cinquante-deux degrés de latitude Nord, cette isle n'est séparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de Détroit de Belle-Isle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de son intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraisemblablement personne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réussir. Le peu qu'on en connoît, est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & sablonneuses.. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages, que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d'anses, de rades, de ports; quelquefois couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux qui semblent destinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plattes réfléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins

par sa position, que par les hauteurs, les forêts, les vents, sur-tout par ces monstrueuses glaces, qui, venues des mers du Nord, se trouvent arrêtées sur ses rivages, & y séjournent. Les quartiers situés au Nord & à l'Ouest, jouissent constamment du ciel le plus pur : il est beaucoup moins serein à l'Est & au Sud, trop voisins du grand banc, où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, par le Vénitien Cabot, qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établissement. Les voyages entrepris successivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette isle, firent juger qu'ils se réduiroient à pêcher de la morue, qui y étoit extrêmement commune. De petits bâtimens partis d'Europe au printems, y revenoient dans l'automne avec des cargaisons entieres de ce poisson séché ou salé. La consommation en devint presque universelle, & familiere, sur-tout, à l'église Romaine. Les Anglois profiterent de cette foiblesse des catholiques, pour s'enrichir aux dépens du clergé, qui s'étoit autrefois engraissé du suc de l'Angleterre. Ils penserent à former des habitations fixes à Terre-Neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne prospérerent pas. Elles furent toutes abandonnées, peu de tems après

leur fondation. La premiere qui eut de la solidité, ne remonte pas au-delà de 1608. Ce succès inspira une telle émulation, que quarante ans après, tout l'espace qui s'étend sur la côte Orientale, depuis la baie de la Conception jusqu'au cap de Raz, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du terrein & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. C'est-là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes séparées d'un jet de pierre, & propre à recevoir plus de deux cents navires, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs besoins, en échange des produits de la pêche.

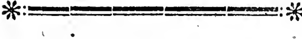
Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils fréquentoient depuis long-tems la partie Méridionale de l'isle; & les Malouins, en particulier, arrivoient tous les ans en grand nombre, dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. Quelques-uns d'entr'eux se fixerent confusément sur la côte, depuis le cap de Raz jusqu'au Chapeau-Rouge; il se forma même insensiblement une espece de

bourgade dans la baie de Plaisance, qui réunissoit toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour une pêche heureuse.

Au-devant de cette baie est une rade d'une lieue & demi d'étendue, mais qui n'est pas assez à l'abri des vents de Nord-Nord-Ouest, qui soufflent avec beaucoup d'impétuosité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, est si resserré par des rochers, qu'il n'y peut passer qu'un bâtiment à la fois; encore faut-il le touer pour le faire arriver. A l'extrémité de la baie, qui a dix-huit lieues de profondeur, est un port très-sûr, qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Quoique cette position fût propre à assurer à la France la pêche entiere de la côte Méridionale de Terre-Neuve, le ministere de Versailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes.

Jusqu'à cette époque, les habitans que le besoin avoit établis sur cette terre stérile & sauvage, étoient restés dans un heureux oubli. Alors commença un systême d'oppression, qui s'entretint constamment, & s'affermit par l'avidité des commandans qui se succéderent. Cette tyrannie, qui ne permit jamais aux colons d'arriver au dégré d'aisance nécessaire pour pousser leurs travaux avec succès, devoit empêcher aussi qu'ils ne se multipliassent. La pêche Françoise ne put donc monter au

niveau de la pêche Angloise. Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas à Utrecht, que ces voisins entreprenans, soutenus des Canadiens, accoutumés aux courses, à la chasse, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévastation dans ses divers établissemens. C'en étoit assez pour lui faire demander la possession entiere de Terre-Neuve ; & les malheurs de la France épuisée, déterminerent à ce sacrifice. Cette puissance se réserva pourtant, non seulement le droit de pêcher dans une partie de l'isle, mais encore sur le grand banc, qui étoit censé en être une dépendance.



CHAPITRE XXXVI.

Pêcheries établies à Terre-Neuve.

LE poisson qui rend ces parages si célébres, est la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule soit plus large à proportion de la grandeur, ni qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer & du verre. Son estomac ne digere pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems ; il se retourne comme une poche, & se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode.

La morue se montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y est pêchée par trente bâtimens Anglois, soixante François, & cent cinquante Hollandois ; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Islandois, & sur-tout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la saison de la pêche, à ramasser sur la côte des œufs de morue, appât nécessaire pour prendre la sardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à 9 livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage ; puisqu'un physicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cents quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature, doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche ; mais elle n'est pas un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre, est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se

terminent tellement en pointe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long, ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, eſt une eſpece de baie, qui a été nommée la Foſſe. Les profondeurs, dans tout cet eſpace, ſont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq juſqu'à ſoixante braſſes d'eau. Le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & le ciel y eſt, le plus ſouvent, couvert d'une brume épaiſſe & froide. Les flots ſont toujours agités, les vents toujours impétueux dans ſon contour; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement pouſſée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuoſité contre des bords qui ſont par-tout à pic, & en eſt repouſſée avec la même violence. Cette cauſe eſt d'autant plus vraiſemblable, que ſur le banc même, à quelque diſtance des bords, on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue diſparoît preſque toujours du grand banc & des petits bancs voiſins, depuis le milieu de juillet juſqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe ſont depuis cinquante juſqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & font proviſion, en

arrivant, d'un poisson nommé Caplan, qui sert d'amorce pour prendre la morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, est garnie de barils défoncés par lè haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems par un toît goudronné qui tient à ces barils. A mesure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; ensuite ils la livrent à un mousse, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laisse tomber par un écoutillon dans l'entre-pont, où l'habilleur lui tire l'arrête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est-là qu'elle est salée, & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel, est également dangereux; l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puissances, qui avoient formé des colonies dans le Nord de l'Amérique, étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multi-

tude de ses moines, sembloit y avoir des droits fondés sur leurs besoins, les a sacrifiés dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François, qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié, en 1768, cent quarante-cinq navires, qui, tout neufs, coûtoient 2, 547, 000 livres. Ces vaisseaux, formant ensemble huit mille huit cents trente tonneaux, étoient montés par dix sept cents hommes, qui ont dû prendre chacun sept cents morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la justesse, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre vingt-dix mille morues.

On fait trois classes de ces morues. La premiere, est de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La seconde, de celles qui ont depuis dix-neuf jusqu'à vingt-quatre pouces. La troisieme, de celles qui ont moins de dix-neuf pouces. S'il s'est trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement, deux cinquiemes de bon poisson, deux cinquiemes de poisson médiocre, un cinquieme de poisson inférieur, & que ce poisson ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entiere aura rendu 1, 050, 000 livres.

Le cent marchand est composé de cent trente-six morues de la premiere classe, de deux cents soixante-douze morues de la se-

conde classe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement, du cent marchand, le prix de 180 livres. Il ne faut que cent trente-six morues pour faire le cent marchand des morues de la troisieme classe ; mais aussi ne se vend-il que le tiers des autres morues, c'est-à-dire, 60, livres quand les autres en valent 180. Un million cent quatre-vingt-dix mille morues effectives, réduites au cent marchand de la maniere dont on l'a expliqué, ne font que sept cents mille morues, qui, à 150 livres le cent, prix commun des trois poissons, ont produit 1, 050, 000 livres. De cette somme, il a dû être distribué aux équipages, pour leur cinquieme, 210, 000 livres. Il n'est donc resté pour les entrepreneurs, que 840, 000 livres. Ce produit est évidemment insuffisant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le désarmement qui ne peut être évalué, pour les cent quarante-cinq navires, à moins de 8, 700 livres. L'assurance de 2, 547, 000 livres, à cinq pour cent, doit monter à 127, 350 livres. Plus, une pareille somme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la mise hors, & être portée à 1, 698, 000 livres. En réduisant le dépérissement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reste encore à défalquer du profit 84, 900 livres. Qu'on rassemble toutes ces sommes, & on trouvera une perte de 357, 300 livres, qui, répartie sur un

capital de 2, 547, 000 livres, forme 14 livres 6 deniers, pour cent, de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la morue, dans sa langue & dans ses entrailles, qu'on conserve en les salant, ne seroient pas satisfaits de leur spéculation. Ils trouveroient que ces minces objets sont à peine suffisans pour payer les honoraires des capitaines, & les droits des commissions de vente.

Il faut absolument que le ministere de France renonce à la pêche de la morue verte, qui se consomme dans la capitale & dans les provinces Septentrionales de la monarchie, ou qu'il supprime les droits énormes qu'on fait payer à cette espece de consommation. Pour peu qu'il tarde encore de sacrifier à une branche très-précieuse d'industrie, cette foible partie du revenu public, il aura la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richesse qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'espoir de son amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des ustensiles: ces motifs, qui retiennent les négocians à la pêche de la morue, auront sans doute leur terme; & le dégoût universel prouve que ce terme n'est pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raison de renoncer à cette pêche, dont le produit n'est assujetti à aucun impôt. Un autre avantage,

c'est que n'arrivant pas d'Europe, comme leur concurrent, mais seulement de Terre-Neuve, ou d'autres parages presqu'aussi voisins, ils ont des bâtimens extrêmement petits, très-faciles à manier, peu élevés sur l'eau, abaissant leurs voiles jusques sur le pont, donnant peu de prise aux vents, même les plus impétueux; ensorte que leurs travaux sont rarement interrompus par l'agitation des vagues. De plus, ils ne perdent pas, comme les autres navigateurs, leur tems à se procurer des appâts, qu'ils portent de leurs habitations. Enfin leurs matelots sont plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à la discipline.

Cependant les Anglois se livrent peu à la pêche de la morue verte, parce qu'ils manquent de débouchés. Leur industrie ne va guere en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur morue est préparée avec peu de soin, rarement forment-ils une cargaison entiere. Dans la crainte de voir ce poisson se corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, souvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s'en fait en Portugal, en Biscaye & dans les royaumes Britanniques. Les Anglois se dédommagent de la foible exportation de morue verte, par la supériorité qu'ils ont acquise, dans tous les marchés, pour la morue séche.

On procéde, de deux manieres, à l'ex-

ploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent, au voisinage de l'isle, une quantité de glaces que les courans du Nord poussent vers le Sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, & qui se fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la saison. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues, sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour choisir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des saisons & des élémens, conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manœuvre du combat naval le plus savant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim & la soif

de l'or percent toutes les barrieres, traversent ces montagnes de glace ; & l'on arrive enfin à cette isle où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage. La moitié des équipages reste à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau ; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui sont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jeter sur leurs échafauds, dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles, où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la grève, où elle acheve de sécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureusement

la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines, si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les grèves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de tems. Il en est dont le fond de roc vif & sans varec, n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; & d'autres où il est brûlé de la réverbération du soleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres même les plus favorables, ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle se porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte; attirée ou poussée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle présere. Les frais de leurs établissemens sont perdus, par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de septembre, parce que le soleil cesse alors d'avoir assez de force pour sécher la morue. On n'attend pas même cette saison pour se retirer, quand la pêche a été heureuse. On se hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on risqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche, en 1768, cent quatorze navires, du port de quinze mille cinq cents quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté, avec les premiers frais d'avance, 5, 661, 000 livres. Ils avoient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poiſſon, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a beſoin. Chaque pêcheur a dû prendre ſix mille morues, & par conſéquent le produit total s'eſt élevé à vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq morues pour un quintal. Vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux. Le quintal, l'un dans l'autre, a été vendu 16 livres 9 ſols 9 deniers; ce qui fait pour la vente entiere, 3, 174, 305 livres 8 ſols. Comme il ſort de cent quintaux de morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux de morue, ont dû fournir dix-neuf cents vingt-cinq barriques d'huile, qui, à raiſon de 120 livres la barrique, ont donné 231, 000 livres. Qu'on ajoute à ces deux ſommes celle de 198, 000 livres, qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés; & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s'eſt pas élevé au-deſſus de 3, 603, 305 livres 8 ſols.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenses de désarmement. ils sont aussi pénibles par leur petitesse, que par leur étendue. On a suivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-désintéressés, qui, par leur profession, en doivent être les juges naturels. Ces dépenses montent à 695, 680 livres 17 sols 6 deniers. Ainsi, la recette nette de la pêche ne s'éleve qu'à 2, 907, 624 livres 10 sols 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'assurance, qui, en la supposant de six pour cent, doit monter pour un capital de 5, 661, 000 livres, à 339, 660 livres. Il faut prélever l'intérêt de l'argent, qui, à raison de cinq pour cent, doit coûter 283, 050 livres. Il ne faut pas oublier le dépérissement des vaisseaux, qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier, doivent être estimés 2, 830, 500 livres : ce dépérissement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent, doit monter à 141, 525 livres. En admettant toutes ces suppositions, dont aucune ne peut être contestée, il s'ensuit que les François ont perdu, en 1768, dans leur pêche errante, 687, 110 livres 9 sols 6 deniers, & par conséquent 12 livres 2 sols 9 deniers pour cent de leurs capitaux.

De semblables pertes, qui, malheureusement se sont renouvellées plus d'une an-

née, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'industrie si ruineuse. Les particuliers qui ne l'ont pas encore abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même présumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en seroient déjà retirés, si comme eux, ils avoient pu se rabattre sur les pêches sédentaires.

Il faut entendre par pêche sédentaire, celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique, où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus longtems. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paisibles possesseurs de l'Acadie, de l'Isle-Royale, du Canada, & d'une partie de Terre-Neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre, l'une après l'autre, ces possessions précieuses; & des débris de tant de richesses, ils n'ont sauvé que le droit de saler, de sécher leur morue au Nord de Terre-Neuve, depuis le cap de Bona-Vista, jusqu'à la Pointe-Riche. Les établissemens fixes, que leur a laissés la paix de 1763, se réduisent à l'isle de Saint-Pierre, & aux deux isles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cents habitans. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, & la petite n'a qu'une seule famille. La pêche facile dans les deux premieres isles, est

impraticable dans la troisieme. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, sur-tout à Saint-Pierre, qui n'en a d'aucune espece. Mais la nature l'en a dédommagée par un port excellent, le seul qui se trouve dans ce petit archipel. On y a pris, en 1768, vingt-quatre mille trois cents quatre-vingt-dix quintaux de morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup; parce que les Anglois refusent aux François le droit de pêcher dans l'étroit canal qui sépare ces isles des côtes Méridionales de Terre-Neuve, & qu'ils ont même confisqué les chaloupes qui ont osé l'entreprendre.

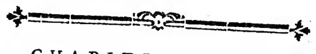
Cette dureté, que les traités n'autorisent pas, & qui n'a d'appui que la force, est d'autant plus odieuse, que la Grande-Bretagne étend son empire sur toutes les côtes, sur toutes les isles que la morue se plaît à fréquenter. Les Anglois répandus par-tout où ce poisson abonde, sont encore plus multipliés à Terre-Neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandises d'Europe contre du poisson, ou emporter le fruit du travail des colons, pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries

Angloise & Françoise, étoit à-peu-près égal; avec cette différence, que la France consommoit davantage & vendoit moins, à raison de sa population & de sa religion. Depuis que cette couronne a perdu ses possessions de l'Amérique Septentrionale, elle n'obtient plus, année commune, de la réunion de ses pêches errantes & sédentaires, que deux cents seize mille neuf cents dix-huit quintaux de morue séche, qui suffisent à peine à l'approvisionnement des provinces Méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conséquent aux besoins de ses colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche, depuis ses conquêtes, deux tiers de morue de plus, ou six cents cinquante-un mille cent quatorze quintaux de morue, qui, réduits à 14 livres le quintal, parce que cette morue est préparée avec moins de soin que celle des François, doivent valoir 9, 115, 596 livres. Le quart de ce produit suffit aux établissemens Anglois de l'ancien & du nouveau-monde. Ainsi, ce qu'on en vend en Portugal, en Espagne, en Italie, dans les isles à sucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'empire Brittannique, en métaux ou en denrées, la valeur de 6, 836, 697 livres. Cet objet d'exportation seroit devenu encore plus considérable, si la cour de Londres, lorsqu'elle fit la conquête des isles Royale & de Saint-

Saint-Jean, n'eût pas eu l'inhumanité d'en chasser les François, qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui, peut-être, ne le seront jamais. Une si mauvaise politique fut également suivie dans l'administration de la Nouvelle-Ecosse; car il est dans la jalousie de l'ambition, de détruire pour posséder.



CHAPITRE XXXVII.

Les François cedent à l'Angleterre la Nouvelle-Ecosse, dont ils avoient été longtems les maîtres.

LE nom de Nouvelle-Ecosse, qui désigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, comprise depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à la rive Méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers tems, qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule, que les François appelloient Acadie, est très-propre par sa position, à servir d'asyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses

rivages, & encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ses côtes, offre du gravier pour sécher le poisson; & la bonté des terres intérieures, invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la Zone Tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, suivis tout-à-coup de chaleurs excessives, d'où se forment d'épais brouillards qui, rarement ou du moins lentement dissipés, ne rendent pas ce séjour mal-sain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de se fixer à l'Est de la péninsule, qui, présentoit des mers vastes, une navigation facile, une grande abondance de morue; ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis, Baie Françoise. On a prétendu qu'ils avoient été séduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaisseaux à l'abri de tous les vents, dont le fond est par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq brasses d'eau, & dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position, parce qu'elle les approchoit des

lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite exclusive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avoient amenés dans cette contrée; aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse & vers la traite avec les sauvages.

Un désordre né d'un faux systême d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privilèges exclusifs. Ce seroit outrager la bonne-foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un historien, de dire que l'autorité commença à respecter, en France, les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot sacré, qui peut seul assurer le salut des peuples, & donner la sanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d'ambition, ce que les gouvernemens justes & modérés font par principes de justice. Les ministres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses; & qu'un peuple

à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été jusqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout, en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues; mais l'Acadie ne put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître, à son voisinage, un établissement qui devint depuis si florissant, sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations, aucune rivalité. Mais, dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être seuls les maîtres; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arriverent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin, étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu'à les rendre en-

thousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, si familiere à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre : ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglois ; ils troubloient, ils ravageoient souvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choisi pour leur chef Saint-Casteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, & qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les Sauvages par des présens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient sans cesse, tourna toute son indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raison, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hostilité commençoit à diviser les deux métropoles, on attaquoit la péninsule. On la prenoit toujours; parce que toute sa défense résidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques palissades, & qu'elle se trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être se-

courue. C'étoit sans doute quelque chose aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ses progrès ; mais ce n'étoit pas assez pour dissiper les défiances qu'inspiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événemens de la guerre, pour la succession d'Espagne, amenerent ce moment décisif ; & la cour de Versailles, se vit à jamais dépouillée d'une possession, dont elle n'avoit point soupçonné l'importance.

La chaleur, que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis en l'honneur de la reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du gouvernement passa dans la nation ; ce qui n'est pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à

prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inspiroient alors à tous ses enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés & agrandis ; ils avoient ce patriotisme qui naît des succès. Il étoit beau de porter le nom François ; il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les Acadiens, qui avoient juré, en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appellés les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cents fixés dans la capitale ; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloises. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau souverain paroissoit les avoir oubliés ; & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.





CHAPITRE XXXVIII.

Mœurs des François qui, dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.

LA chaſſe & la pêche, qui avoient fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple ſimple & bon, qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des terres baſſes, en repouſſant, à force de digues, la mer & les rivieres, dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux; mais le ſeigle, l'orge & le mays y croiſſoient auſſi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juqu'à ſoixante mille bêtes à corne. La plupart des familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations, preſque toutes conſ-

truites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aisés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les especes. Elles servoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement saine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boisson. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis, qui servoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en en retour, du bled, des bestiaux, des pelleteries.

Les François neutres, n'avoient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisoient entr'eux étoient encore moins considérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connoissoient-ils pas l'usage du papier-monnoie, si répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme glissé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement simples. Il n'y eut jamais de cause civile ou

criminelle assez importante, pour être portée à la cour de justice établie à Annapolis. Les petits différents qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les pasteurs religieux qui dressoient tous les actes, qui recevoient tous les testamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'église, on leur donnoit volontairement la vingt-septieme partie des récoltes.

Elles étoient assez abondantes, pour laisser plus de facultés que d'exercice à la générosité. On ne connoissoit pas la misere, & la bienfaisance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainsi dire, réparés avant d'être sentis. Le bien s'opéroit sans ostentation d'une part, sans humiliation de l'autre. C'étoit une société de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartoit jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société, de commerce illicite entre les deux sexes. C'est que personne n'y languissoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtissoit une maison, on défrichoit, on ensemençoit des terres autour de sa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit besoin pour une année. Il y

recevoit la compagne qu'il avoit choisie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissoit & prospéroit, à l'exemple des autres. Toutes ensemble composoient, en 1749, une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois sentirent, à cette époque, de quel profit pouvoit être à leur commerce la possession de l'Acadie. La paix, qui devoit laisser beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaste & fécond. Le ministere Britannique offrit à tout soldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute personne que chacun d'eux ameneroit de sa famille : quatre-vingts acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans : deux cents aux enseignes, trois cents aux lieutenans, quatre cents aux capitaines, six cents aux officiers d'un grade supérieur, avec trente pour chacune des personnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être sujet à aucune redevance ; & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux sols six deniers d'impôts, pour cinquante acres. Le trésor public s'engageoit, d'ailleurs, à avancer ou rembourser les frais du voyage ; à élever des habitations ; à

fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche; à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragemens déterminerent, au mois de mai 1749, trois mille sept cents cinquante personnes à quitter l'Europe, où elles risquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit destinée à former un établissement au Sud-Est de la péninsule d'Acadie, dans un lieu que les sauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois ensuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voisinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette position à toutes celles qui s'offroient dans un sol plus abondant. Mais, comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux Mikmaks, qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas sans avoir essuyé d'assez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes simples & libres, avoient déjà senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient, sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette

crainte, se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme, ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des ames séduites, détermina la plus heureuse peuplade de l'Amérique à quitter ses habitations, pour se transplanter dans la Nouvelle-France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reste se disposoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement Anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion, par une sorte de trahison, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent rassemblés, sous prétexte de renouveller le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires, qui les transporterent dans d'autres colonies Angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misere.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui

dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans; si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter, un vaisseau, une fortification, par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique Méridionale un cimetiere, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries: souvent ils en ont jetté des cargaisons entieres dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louisiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme! Oui, de l'homme puissant; oui, de l'homme méchant.

CHAPITRE XXXIX.

Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse.

DEPUIS l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Ecosse ne compte que peu de colons. Il semble que l'envie qui dépeupla cette terre, l'ait flétrie. Du moins, la peine de l'injustice y retombe-t-elle sur les auteurs de l'injustice! On n'y voit pas un seul habitant établi sur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la péninsule; & les rochers, les sables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'espérer qu'elle soit jamais bien peuplée. Tout au plus, la morue qui foisonne dans quelques-unes de ses anses, y attire pendant la saison de la pêche un petit nombre de navigateurs.

Le reste de la province n'a que trois établissemens. Annapolis, le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie, des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François, qu'une terre féconde & déserte y paroît regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la consoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement

Luneboug, qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cents Allemands sortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à cet amour du travail, caracteres distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guere que pour aller cultiver ceux qu'elle n'est point jalouse de conquérir. Elle a fertilisé toutes les contrées de la domination Angloise, où la fortune a conduit ses pas.

Hallifax est toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a cessé de lui prodiguer. Ils montoient, depuis sa fondation jusqu'en 1769, à plus de 90,000 livres par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui, par sa situation, est l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer, que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défense de ses pêcheries, pour la protection de ses isles à sucre, pour l'entretien de ses liaisons avec ses colonies Septentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement que sa destination excite dans ses rades, qu'elle n'en pouvoit espérer de ses cultures, qui sont peu de chose; & de ses pêches, qui n'ont pas reçu de grands accroissemens, quoiqu'elles comprennent la morue, le maquereau, &

le loup-marin. Elle n'eſt pas même ce qu'elle devroit être, comme place de guerre. Les malverſations, qui ont réduit toutes les fortifications, ordonnées & payées par la métropole, à quelques batteries ſans foſſés autour de la ville, l'expoſent à tomber, ſans défenſe, au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitans du comté d'Hallifax eſtimoient, en 1757, la valeur de leurs maiſons, leurs beſtiaux & leurs marchandiſes, environ 6, 750, 000 livres. Cette fortune, qui n'a guere augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richeſſes de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il longtems? Ne ſeroit-ce pas pour y mettre fin, que le gouvernement Britannique auroit érigé en 1763 à Hallifax, une cour d'amirauté pour toute l'Amérique Angloiſe? Juſqu'à l'époque de cet établiſſement, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient l'acte de navigation. Mais la partialité de ces magiſtrats pour la colonie où ils étoient nés, & qui les avoit choiſis, rendoit leur miniſtere inutile ou préjudiciable à la métropole. On eſpéra que des hommes éclairés & ſoutenus, qui ſeroient envoyés d'Europe, imprimeroient plus de reſpect ou plus de crainte. L'événement a juſtifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux obſervées depuis cet arrangement; mais il a réſulté de grands

inconvéniens, de l'éloignement prodigieux où plusieurs provinces se trouvoient du nouveau siege. La justice & la nécessité forceront à multiplier les tribunaux de cette administration, à les distribuer à des distances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la Nouvelle-Ecosse perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les causes de l'amirauté; mais elle cherchera dans son propre fonds les sources de prospérité que la nature lui a données. Elle en a qui lui sont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un si grand besoin, doit accélérer les progrès de son amélioration. Cependant la Nouvelle-Ecosse ne doit pas se flatter de pouvoir jamais égaler la Nouvelle-Angleterre.



CHAPITRE XL.

Fondation de la Nouvelle-Angleterre.

LA Nouvelle-Angleterre s'est signalée, comme l'ancienne, par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l'esprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut sa naissance à des tems orageux; & les convulsions les plus horribles, affligerent son enfance. Découverte au commencement

du fiecle dernier, fous le nom de Virginie Septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade, foible & mal dirigée, fe perdit dans fes fondemens. On y vit enfuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les fauvages, difparoiffoient comme ceux-ci le refte de l'année. Le fanatifme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les Presbytériens Anglois, que la perfécution avoit raffemblés en Hollande, ce port univerfel de la paix & de la liberté, laffés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réfolurent d'aller fonder une églife pour leur fecte, dans un nouvel hémifphere. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloife de la Virginie Septentrionale : car ils n'étoient pas affez pauvres pour attendre leur profpérité de leur patience & de leurs vertus.

Quarante-une familles de cent vingt perfonnes, partirent fous les drapeaux de l'enthoufiafme, qui, fondé fur l'erreur ou fur la vérité, fait toujours de grandes chofes. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune reffource à des hommes épuifés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en

périt près de la moitié de froid, de scorbut & de misere. Le reste se soutint par cette vigueur de caractere, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché, des extrêmités du monde, ces deux peuplades si différentes. Elles se lierent par des promesses solemnelles de service & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de Nouvelle-Plymouth. Un Sauvage, qui savoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens, pour leur enseigner la culture du mays, & la maniere de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement; mais la persécution contre les Puritains, en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. Le sang des martyrs fut, dans tous les tems & dans tous les lieux, la semence du prosélytisme. En

1630, la nouvelle secte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la distribuer en plusieurs peuplades. Celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Ce n'étoit pas uniquement des ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions, ni de ces sectaires que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Des seigneurs que l'ambition, l'humeur, ou même la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, se ménageoient d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y faisoient bâtir des maisons & défricher des terres, dans le dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile sous l'abri de la réforme. Le fanatisme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie; ou plutôt, des mœurs austeres tenoient lieu de loix dans un pays sauvage.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent long-tems en paix, sans aucune forme réguliere de police. Ce n'est pas que leur charte ne les eût autorisés à établir le gouvernement qui leur conviendroit : mais ces enthousiastes ne s'accordoient pas sur le plan de leur république; & le ministere ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ils sentirent enfin la nécessité d'une législation. Cet ouvrage, que le génie & la vertu n'ont jamais tenté sans défiance, fut hardi-

ment entrepris par l'aveugle fanatisme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des Juifs en fut la base.

Un mêlange singulier de bien & de mal, de sagesse & de folie, entra dans ce code. Personne ne pouvoit avoir part au gouvernement, sans être membre de l'église établie. La peine de mort étoit infligée, soit contre le sortilege, le blasphême & le faux-témoignage; soit contre l'adultere; soit contre les enfans qui maudiroient, qui battroient les auteurs de leur vie. D'un autre côté, le mariage devoit être fait par le magistrat. Le prix du bled étoit fixé à 3 livres 7 sols 6 deniers le boisseau. En même tems on privoit de la propriété de leur terre, les Sauvages qui ne la cultiveroient pas; & l'on défendoit, sous peine d'une forte amende, aux Européens, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre. On condamnoit à être fouettés publiquement, tous ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse, ou dans le divertissement de la danse. Le plaisir étoit interdit, comme le vice ou le crime. Du reste, on pouvoit jurer pour 1 livre 2 sols 6 deniers damende, & violer le dimanche pour 67 liv. 10 sols. C'étoit encore une douceur, d'expier avec de l'argent une omission de priere ou un serment indiscret. Mais ce qu'on aura de la peine à

croire, c'eſt que le culte des images fut défendu, ſous peine de mort, aux Puritains, comme Moïſe avoit autrefois défendu le culte des dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux prêtres Catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis; & la même peine encore aux Quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chaſſés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux ſectaires, ennemis de toute cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, ſans s'expoſer à payer une amende fort conſidérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte Chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injuſtice, de violence & de perſécution, aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partiſans dont on ſe voyoit abandonné. Dans les familles religieuſes, comme dans les autres, la haine fraternelle eſt la plus ſanglante de toutes. Les apoſtats ſont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

CHAPITRE XLI.

Le fanatiſme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.

C'EST ce qu'éprouverent les infortunés colons qui, moins furieux que leurs freres, oſerent dire que le magiſtrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matiere de religion. Ce fut un blaſphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiſcopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat; & ſembloient ne s'être arrogé la liberté de penſer, que pour l'interdire aux autres. Ce ſyſtême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher ſur les opinions, en frappant les diſſidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou ſoupçonnés de tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel aſyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une premiere perſécution avoit fondé la Nouvelle-Angleterre, une ſeconde perſécution

persécution servit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion étendit sa sévériré jusqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres même de la colonie.

„ C'est une chose universellement recon-„ nue, que l'usage de porter les cheveux „ longs, à la maniere des personnes sans „ mœurs & des barbares Indiens, n'a pu „ s'introduire en Angleterre, qu'au mépris „ sacrilége de l'ordre exprès de Dieu, qui „ dit qu'il est honteux à un homme qui a „ quelque soin de son ame, de porter des „ cheveux longs. Cette abomination exci-„ tant l'indignation de tous les gens pieux; „ nous, magistrats, zélés pour la pureté de „ la foi, déclarons expressément & authen-„ tiquement que nous condamnons l'impie „ usage de laisser croître sa chevelure; usage „ que nous regardons comme une chose „ évidemment indécente & mal-honnête, „ qui défigure horriblement les hommes, „ offense les ames sobres & modestes, au-„ tant qu'elle corrompt les bonnes mœurs. „ Justement indignés contre ce scandaleux „ usage, nous prions, exhortons, invitons „ instamment tous les anciens de notre con-„ tinent, de faire éclater leur zele contre „ cette odieuse coutume, de la proscrire „ par toutes sortes de moyens, & sur-tout

„ d'avoir soin que les membres de leurs „ églises n'en soient point souillés ; afin que „ ceux qui, malgré ces séveres défenses & „ les voies de correction qui seront prati- „ quées à ce sujet, ne se hâteront pas de „ s'interdire cet usage, aient Dieu & les „ hommes en même tems contre eux. „

Ce rigorisme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis insociable ; d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les Quakers. Ils furent emprisonnés, fouettés & bannis. La fiere simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel & les hommes, au milieu des tourmens & de l'ignominie, inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentimens, & multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs, & les porta aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer sur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens ; soit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces ; soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit disparu. L'enthousiasme,

l'hypocrisie, le fanatisme concentrés dans son ame comme dans leur foyer ; les factions, les révoltes, les proscriptions ; tous ces monstres étoient descendus avec lui dans la tombe. Un jour plus serein luisoit sur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, avoit introduit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la galanterie, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que son pere avoit perdue sur l'échafaut. Il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution dans les mœurs, pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661 ; mais il ne put y étouffer entiérement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son pere, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du libre arbitre,

On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si des nations Sauvages, réunies entr'elles, tombant sur les plantations des Anglois, n'en eussent massacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons sentirent d'abord foiblement une si rude perte. Mais enfin le danger universel devint si pressant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractere de dissension. Cet esprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles sujettes à des convulsions, qui étoient accompagnées de symptômes extraordinaires. Leur pere, pasteur de cette église, les crut ensorcelées. Soupçonnant une servante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque sort sur sa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit sorciere. D'autres femmes, séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur sexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au hasard, sont aussi-tôt mis en prison, accusés de sortilege, condamnés à être pendus, & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours

après, seize personnes subissent le même sort, avec un jurisconsulte, qui, refusant de plaider contr'elles, est, dès-lors, convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres scenes, embrasent l'imagination de la multitude. La foiblesses de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert d'un odieux soupçon, dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche sur tout leur corps, avec une impudente curiosité, des marques de sorcellerie; on prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance choisissent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les ministres de la religion leur suscitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres, les visions, la terreur & la consternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours

dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent, en gémissant, d'une terre maudite, ensanglantée ; & ceux qui y restent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale de cette déplorable colonie ; lorsqu'au plus fort de l'orage, les vagues tombent & s'appaisent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les esprits qu'il avoit engourdis. A cette stupidité profonde, succéde un remords cuisant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels sacrifices, d'avoir cru le fléchir par le sang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être souillée par le culte sacrilege & parricide des Européens.

La postérité ne saura jamais, sans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes persécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer ; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaisons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inséparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion cessa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuisa ;

comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les transports du délire. Le calme vint après la fievre ardente; & ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.



CHAPITRE XLI.

Sévérité qui regne encore dans les loix de la Nouvelle-Angleterre.

MAIS, en renonçant à l'esprit de persécution qui a marqué de sang toutes les sectes, les habitans de cette colonie ont conservé, si ce n'est pas un reste d'intolérance, du moins une sorte de rigorisme qui se ressent des tristes jours de sa naissance. Des loix trop séveres y subsistent encore. On en jugera par le discours que tint, il n'y a pas long-tems, devant les magistrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquieme fois, un fruit illégitime.

» J'ose espérer, dit-elle, que la cour me » permettra de dire un mot en ma faveur.

» Je suis une fille pauvre, infortunée, » qui pouvant à peine gagner ma subsistan- » ce, n'ai pas le moyen de payer des avo- » cats pour plaider ma cause. Je vais donc » faire parler la raison. Comme elle a seule » le droit de dicter des loix, elle peut les

» examiner toutes. Celle qui me conduit à » votre tribunal, m'a déjà jugée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire » grace. Mais je vous prie, Meſſieurs, d'intercéder auprès du gouvernement, pour » qu'il daigne me remettre l'amende à laquelle vous m allez condamner.

» C'eſt la cinquieme fois que je parois devant vous, pour le même délit. Deux » fois, j'ai payé de fortes amendes, & deux » fois trop indigente pour expier ma faute » par une peine pécuniaire, j'ai ſubi » un châtiment douloureux & flétriſſant. » Ces peines ſont ordonnées par la loi; » je le ſais. Mais ſi l'on doit abroger les » loix, quand elles ſont déraiſonnables; ſi » l'on doit les mitiger, quand elles ſont » trop ſéveres, j'oſe vous dire que celle » qui me pourſuit, eſt à la fois injuſte & » cruelle à mon égard. Au crime près, » dont ce tribunal m'accuſe, & dont le ciel » m'abſout, j'ai mené juſqu'à préſent une » vie irréprochable. Je défie mes ennemis, » ſi j'ai le malheur d'en avoir, que je n'ai » pas mérités, de me charger de la moindre injuſtice. J'examine ma conſcience » & ma conduite; l'une & l'autre, je le » dis hardiment, me paroiſſent pures comme le jour qui m'éclaire: & lorſque je » cherche mon crime, je ne le trouve que » dans la loi. »

» C'eſt au riſque de ma vie, que j'ai don-

» né le jour à cinq enfans. Je les ai nourris » de mon lait & de mon travail, sans être » à charge au public, ni à personne. Je » me suis dévouée avec tout le courage de » la tendresse maternelle, aux pénibles » soins qu'exigeoient leur foiblesse & leur » âge. Je les ai formés à la vertu, qui n'est » que la raison. Ils aiment déjà leur patrie, » comme moi. Ils seront citoyens comme » vous-mêmes ; à moins que vous ne leur » ôtiez par de nouvelles amendes le fonds » de leur subsistance, & que vous ne les » forciez à fuir une région qui les repoussa » dès le berceau.

» Est-ce donc un crime de féconder ou » de procréer, à l'exemple de la terre, » notre mere commune ? D'augmenter le » nombre des colons dans un pays nou- » veau, qui ne demande que des habitans ? » Je n'ai débauché le mari d'aucune femme ; » je n'ai jamais attiré dans mes filets aucun » jeune homme. Personne n'a sujet de se » plaindre de moi ; si ce n'est peut-être le » ministre de l'évangile, & le juge de paix, » qui sont fâchés d'avoir perdu les hono- » raires de leurs fonctions, parce que j'ai » eu des enfans sans être mariée devant » eux. Mais, est-ce ma faute à moi ? J'en » appelle à vous, Messieurs. Vous convenez » que je ne manque point de jugement. » Ne seroit-ce pas une folie, une stupi- » dité, si m'étant livrée aux devoirs les plus

» pénibles du mariage, je n'en avois pas
» recherché les honneurs ? J'ai toujours été,
» je suis encore disposée à me marier ; &
» je me flatte que je serois digne d'un état
» si respectable, avec la fécondité, l'indus-
» trie, l'économie & la frugalité dont la
» nature m'a douée : car elle m'avoit desti-
» née à être une femme honnête & ver-
» tueuse. J'espérois le devenir ; lors-
» qu'étant encore vierge, je n'écoutai les
» premiers vœux de l'amour, qu'avec le
» serment du mariage. Mais la confiance
» indiscrete que j'eus dans la sincérité du
» premier homme que j'aimai, m'a fait
» perdre mon honneur, en comptant sur le
» sien. J'eus un enfant de lui ; puis il m'a-
» bandonna. Cet homme est connu de
» vous tous : il est devenu magistrat com-
» me vous. Je devois croire qu'il se feroit
» montré dans cette cour aujourd'hui, pour
» modérer la rigueur de votre sentence.
» S'il eût paru, je n'aurois rien dit.
» Mais comme pourrois-je ne pas accuser
» l'injustice de mon sort, qui veut que ce-
» lui qui m'a séduite & ruinée, après avoir
» été la cause de ma perte, jouisse des hon-
» neurs & du pouvoir, soit assis dans les
» tribunaux où l'on punit mon malheur
» par les verges & par l'infamie ? Quel
» étoit le législateur barbare qui, pronon-
» çant entre les deux sexes, favorisa le
» plus fort, & sévit sur le plus foible ; sur

» ce sexe malheureux qui, pour une jouis-
» sance, compte mille dangers & mille
» infirmités ; sur ce sexe à qui la nature
» vend, à un prix capable d'épouvanter les
» passions les plus effrénées, ces mêmes
» plaisirs qu'à vous elle vous donne si libé-
» ralement ?

» Je n'ai point craint, pour ne pas trahir
» la nature, de m'exposer au déshonneur
» injuste, aux châtimens honteux. J'ai
» mieux aimé tout souffrir, que d'être
» parjure au vœu de la propagation, que
» d'étouffer mes enfans avant de les con-
» cevoir, ou après les avoir conçus. Je
» n'ai pu, je l'avoue, après avoir perdu
» ma virginité, garder le célibat dans une
» prostitution secrete & stérile ; & je de-
» mande encore la peine qui m'attend,
» plutôt que de cacher les fruits de la fé-
» condité que le ciel a donnée à l'homme
» & à la femme, comme sa premiere bé-
» nédiction.

» On dira, sans doute, qu'indépendam-
» ment des loix civiles, j'ai violé les pré-
» ceptes de la religion ? Mais c'est à la re-
» ligion de me punir, si j'ai péché con-
» tr'elle. Eh ! n'est-ce pas assez qu'elle m'ait
» exclue de la communion de mes freres, qui
» feroit une consolation pour moi ? J'ai,
» dites-vous, offensé le ciel, & je dois
» m'attendre à des feux éternels. Si vous
» le croyez, pourquoi m'accabler de châ-

» timens en ce monde ? Non, Messieurs,
» le ciel n'est pas impitoyable, injuste comme
» vous. Si je croyois que ce que vous ap-
» pellez un péché fût réellement un crime,
» je n'aurois pas l'audace, ni la méchan-
» ceté de le commettre. Mais comment ose-
» rois-je penser que Dieu soit irrité de me
» voir procréer des enfans, quand il leur
» donne un corps sain & robuste qu'il se
» plaît à douer d'une ame immortelle ?
» Dieu juste & bon ; Dieu réparateur des
» maux & des injustices, c'est à toi que j'en
» appelle ici de la sentence de mes juges !
» Ne me venge point ; ne les punis pas ;
» mais daigne les éclairer & les attendrir !
» Si tu as donné à l'homme la femme pour
» compagne sur cette terre hérissée de
» ronces, qu'il n'accable pas d'opprobre
» un sexe qu'il a lui-même corrompu ;
» qu'il ne seme pas la honte & la misere,
» dans le plaisir où tu as attaché la con-
» solation de ses peines ! qu'il ne soit pas
» ingrat & dénaturé jusqu'au sein du bon-
» heur, en livrant aux supplices les vic-
» times de ses voluptés ! Fais qu'il respecte
» dans ses desirs la pudeur qu'il honore ;
» ou qu'après l'avoir violée dans ses plai-
» sirs, il la plaigne du moins au lieu de
» l'outrager : ou plutôt fais qu'il ne change
» point en crimes, des actions que toi-
» même as permises ou commandées, quand
» tu dis à sa race de croître & de se
» multiplier ! »

Ce discours produisit une révolution touchante dans tous les esprits. Le tribunal dispensa Polly Baker, c'étoit le nom de l'accusée, de l'amende ou du châtiment; &, pour comble de triomphe, un de ses juges l'épousa: tant la voix de la raison est au-dessus des prestiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant; soit que le bien politique & social fasse taire souvent les cris de la nature isolée, soit que dans le gouvernement Anglois, où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux sexes trouve moins d'excuses que dans les états où le clergé, la noblesse, le luxe, la misere, l'exemple scandaleux de la cour & de l'église, corrompent, surchargent, avilissent & déconseillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des ressources contre les mauvaises loix, dans la constitution même de sa métropole, où le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu'il ressent; elle en a dans sa situation locale, qui laisse un vaste champ ouvert à l'industrie, à la population.



CHAPITRE XLIII.

Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la Nouvelle-Angleterre.

Cette colonie, bornée au Nord par le Canada, à l'Oueſt par la Nouvelle-Yorck, à l'Eſt & au Sud par la Nouvelle-Ecoſſe, & par l'Océan, n'a pas moins de trois cents milles ſur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichemens ne s'y font pas au haſard, comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems, ils furent aſſujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il ſoit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrein vague. Le gouvernement, qui a voulu que tous ſes membres fuſſent à l'abri des incurſions des ſauvages, qu'ils fuſſent à portée des ſecours d'une ſociété bien ordonnée, a réglé que des villages entiers ſeroient formés dans le même tems. Dès que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe, d'entretenir un paſteur, de ſolder un maître d'école; l'aſſemblée générale leur aſſigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux repréſentans dans le

corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne, est toujours limitrophe des terres déjà défrichées, & contient le plus ordinairement six mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choisit une assiette convenable à l'habitation, dont la forme est généralement quarrée. Le temple est au milieu. Les colons partagent le terrein entr'eux, & chacun enferme sa propriété d'une haie vive. On réserve quelques bois pour une commune. Ainsi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, sans cesser de faire un tout bien organisé.

Quoique placée au milieu de la Zone Tempérée, la colonie ne jouit pas d'un climat aussi doux que celui des provinces de l'Europe qui sont sous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y est communément serein, & les pluies y sont plus abondantes que durables. L'air y est devenu plus pur, à mesure qu'on a facilité sa circulation, en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers tems, emporterent quelques habitans.

Le pays est partagé en quatre provinces, qui, dans l'origine, n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'être en armes contre les sauvages, les décida à former en 1643 une confédération, où elles pri-

rent le nom de *Colonies-unies.* En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particuliere qu'ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté, sans avoir besoin, ni de la permission, ni de l'approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur soumission, à reconnoître vaguement les rois d'Angleterre pour leurs souverains.

Une dépendance si foible déplut à Charles II. La baie de Massachuset, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatre provinces, quoique la moins étendue, se rendit coupable de quelque faute envers le gouvernement. Le roi saisit cette occasion, en 1684, pour révoquer les privileges de cette province. Elle fut sans charte jusqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ses prétentions, ni à ses espérances. La cour s'y réservoit le droit de nommer le gouverneur, tous les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans son pouvoir législatif, on attribua la voix négative & le commandement des armes au chef de la colonie; ce qui lui assuroit une influence suffisante pour conserver

dans son entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut & de Rhode-Island, ayant prévenu le châtiment par leur soumission, lorsqu'on dépouilloit Massachuset, resterent en possession de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire, il fut toujours conduit à-peu-près sur la forme d'administration qu'on a imposée à Massachuset. Un même gouverneur régit toute la colonie; mais avec les maximes qui conviennent à la constitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts, portent la population actuelle de la Nouvelle-Angleterre à quatre cents mille habitans, plus multipliés au Midi qu'au Nord de la colonie, où le sol est moins fertile. Parmi tant de citoyens, il ne se trouve que peu de propriétaires assez riches, pour abandonner le soin de leurs plantations à des économes ou à des fermiers : la plupart sont des cultivateurs aisés, qui vivent sur leur héritage, occupés de travaux champêtres. Cette égalité de fortune, jointe aux principes religieux & à la nature du gouvernement, donne à ce peuple un génie plus républicain qu'on ne le remarque dans les autres colonies.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la Nouvelle-Angleterre. On prétend même que la pomme s'y est perfectionnée. Du moins, elle s'y est extrêmement multipliée; & le cidre y est

devenu une boisson plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe, y réussissent admirablement. Nos grains n'y ont point constamment le même succès. Le froment est sujet à se brouir, l'orge à se dessécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le mays, qui se consomme ordinairement en bierre, devient la ressource du peuple. De vastes & abondantes prairies nourrissent de nombreux troupeaux.

L'industrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La premiere qui s'y forma, fut la construction des vaisseaux. Elle eut long-tems de la réputation. Les bâtimens qui sortoient de ce chantier, étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins sujets à se fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue sensiblement depuis 1730 ; parce que les bois de construction ont été peu ménagés, & employés à d'autres usages. On a proposé d'en défendre la coupe depuis les bords de la mer jusqu'à dix milles dans les terres. Cette loi, dont tout concouroit à démontrer la nécessité, n'a pas été reçue. On ne sait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de sucre,

s'eſt mieux ſoutenue que celle des vaiſſeaux. Elle dut ſon origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois, de tirer des Antilles une grande abondance de mélaſſe. On les employa d'abord en nature, à divers uſages. Bientôt on apprit à les diſtiller. Réduites en rhum, elles ſervirent à l'approviſionnement des ſauvages voiſins, des pêcheurs de Terre-Neuve, des autres provinces Septentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique. L'imperfection où cet art eſt reſté dans la colonie, n'en a pas fait tomber le produit ; parce qu'elle a toujours pu vendre ces eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raiſon a ſoutenu, a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la conſommation interieure de la colonie, elle eſt parvenue à franchir ces barrieres. On en fait paſſer en fraude une aſſez grande quantité, dans les établiſſemens voiſins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achete peu. La toiſon de ſes moutons, auſſi longue, quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des étoffes dont le tiſſu groſſier & ſerré, convient ſingulièrement à des hommes modeſtes qui habitent la campagne.

Quelques Presbytériens, chaſſés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppreſſion du gouvernement ou du clergé, allerent apprendre

aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin, & à les mettre en œuvre. Ces toiles sont devenues, avec le tems, une des plus grandes ressources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours soutenu la haute opinion qu'on avoit de ses lumieres, n'a rien oublié pour traverser ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que par cette conduite oppressive du gouvernement, ceux de ses sujets qui défrichoient cette partie considérable du nouveau-monde, étoient réduits à l'alternative d'abandonner un si bon pays, ou de se procurer eux-mêmes les choses d'un usage général & de nécessité premiere. Les colons n'auroient pas même réussi à se soutenir par ces seuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adresse & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux de subsistances, dont il faut suivre le cours & indiquer la source.

La premiere ressource qu'ils trouverent au-dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée jusqu'à régler, que toute famille qui déclareroit sous serment avoir vécu durant toute l'année deux jours par semaine de poisson salé, seroit déchargée d'une partie de son imposition. Ainsi le commerce invite les protestans à l'abstinence de la viande, comme la religion la prescrit aux catholiques. Le maquereau se pêche uniquement au printems, à l'embouchure du Pentagoet, ri-

viere considérable qui se perd dans la baie Françoise, à l'extrêmité de la colonie. Au centre même de la côte, & près de Boston, la morue donne toujours en telle abondance, que le cap-Cod, malgré la stérilité de son terroir, est une des parties du pays les plus peuplées. Non-contente de la pêche qu'elle fait dans ses propres parages, la Nouvelle-Angleterre envoie au grand banc, à Terre-Neuve, à l'Isle-Royale, environ deux cents bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la saison, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de morue. D'autres navires plus considérables, expédiés des mêmes ports, vont échanger des vivres contre la pêche des Anglois, qui sont fixés dans ces contrées stériles & glaciales. Tous ces produits en morue, sont distribués ensuite au Midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'est pas le seul objet que les isles Britanniques du nouveau-monde tirent de la Nouvelle-Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes salées, du beurre, du suif, du fromage, des farines, du biscuit, du bled d'inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les especes. Ces mêmes denrées passent la plupart dans les isles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; mais tou-

jours en moindre quantité durant la paix, que dans les tems de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent Américain, ouvrent de semblables débouchés à la Nouvelle-Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Açores, du vin & des eaux-de-vie, qu'elle paie avec du grain & des morues.

Les ports d'Italie, d'Espagne & de Portugal, reçoivent annuellement soixante ou soixante-dix de ses bâtimens. Ils y arrivent chargés de morue, de bois de construction, de munitions navales, de bled, d'huile de poisson; & plusieurs s'en retournent avec des huiles d'olive, du sel, du vin, de l'argent, à la Nouvelle-Angleterre, où ils déchargent clandestinement leurs cargaisons. C'est ainsi qu'ils éludent les droits qu'ils paieroient dans la Grande-Bretagne, en y faisant leur retour, comme ils y sont tenus par une loi formelle. Les vaisseaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, sont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent, ils sont frétés indifféremment pour tous les négocians & pour tous les marchés, jusqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de sa colonie des vergues & des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potasse, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures, & même des grains

dans ses années de disette. Ces cargaisons lui viennent sur des vaisseaux que ses propres négocians ont fait construire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui construisent par spéculation.

La Nouvelle-Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ses productions, s'est approprié une partie des denrées de l'Amérique, soit Méridionale, soit Septentrionale, en faisant passer par ses mains les échanges de ces deux contrées. Aussi les nouveaux Anglois sont-ils regardés comme les courtiers, ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette activité si vive & si soutenue, la colonie n'a jamais été sans dettes. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande-Bretagne lui fournissoit, ou de son industrie, ou de l'industrie étrangere, ou des Indes Orientales : objets de commerce qui s'élevent chaque année à plus de 9, 000, 000 de livres.

Cependant sa navigation est assez animée, pour occuper habituellement six mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui font la pêche ou le cabotage, & qui sortent indifféremment de toutes les rades ouvertes en grand nombre sur les côtes, sa marine consiste en cinq cents navires, qui forment quarante mille tonneaux de port. La plupart prennent leur chargement à Boston; la plupart y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la Nouvelle-

Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Massachuset, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites isles, la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevée à la fin du siecle dernier, dans l'isle du Château, une citadelle réguliere sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balles, tellement disposés, qu'ils peuvent battre un vaisseau par l'avant & par l'arriere, avant qu'il se soit mis en état de lâcher sa bordée. A une lieue en avant, est un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse, qui les répete pour la côte, tandis que Boston a les siens, qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du Château, elle trouveroit

veroit au Nord & au Sud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, à tous les magasins du commerce, de se mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boston est assez vaste, pour que six cents voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique môle assez avancé, pour que les vaisseaux, sans le secours du moindre allege, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au Nord. A l'extrêmité du môle, on voit la ville disposée en forme de croissant autour du port. La liste des naissances & des morts, qui est devenue, avec raison, la regle unique des Arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir environ trente mille habitans, Anabaptistes, Quakers, réfugiés-François, Anglicans, ou Presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la conversation, les usages, les mœurs, tout y ressemble si fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il est difficile d'y trouver d'autre différence, que celle qu'entraîne toujours l'excessive population des grandes capitales.

La Nouvelle-Angleterre, semblable à l'ancienne par tant de rapports, a, dans son voisinage, la Nouvelle-Yorck. Celle-ci resserrée à l'Est par cette principale colonie, & bornée à l'Ouest par le Nouveau-Jersey,

occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer, s'élargit insensiblement, & s'enfonce dans le Nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.



CHAPITRE XLIV.

La Nouvelle-Yorck fondée par les Hollandois, passe dans les mains des Anglois.

CETTE contrée fut découverte, en 1609, par Henri Hudson. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour trouver dans le Nord un passage à la mer de l'Ouest, revira au Sud le long du continent, dans l'espérance de dédommager, par quelque utile découverte, la société qui l'avoit honoré de sa confiance. Il entra dans un fleuve considérable, auquel il donna son nom; &, content d'avoir reconnu les terres & les habitans de ses bords, il remit à la voile pour Amsterdam, d'où il étoit parti.

Dans le systême des Européens, qui comptent pour rien les peuples du nouveau-monde, ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme, qui étoit à leur service, l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom; & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces

titres inconteſtables. On ne put donc qu'être étonné, d'apprendre que Jacques I. revendiquoit cette contrée, parce que Hudſon étoit né ſon ſujet; comme ſi la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Auſſi ce prince inſiſta-t-il légérement, ſur une prétention ſi peu fondée. La république, après quelques diſcuſſions, envoya, dès 1601, jeter les fondemens de la culture & du commerce, dans une région qu'elle s'appropria, ſous le nom de Nouvelle-Belge. Tout y proſpéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès, lorſque la colonie vit fondre ſur elle, en 1664, un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaiſons intimes, que l'ambition & les ſuccès de Louis XIV cimenterent dans la ſuite entre les deux puiſſances, voyoit d'un œil jaloux, un petit état à peine formé dans ſon voiſinage, étendre dans tout l'univers les branches de ſa proſpérité. Elle frémiſſoit en ſecret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puiſſance, qui ne devoit pas même lui diſputer la ſupériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écraſoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout, la réduiſoient au rôle ſubalterne. Chaque effort qu'elle faiſoit pour établir la concurrence, tournoit à ſon deshonneur

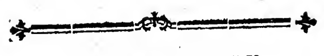
ou à ſa perte ; & le commerce univerſel ſe concentroit viſiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des diſgraces de ſes négocians, & réſolut de leur aſſurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur induſtrie. Charles II, malgré ſa nonchalance pour les affaires, malgré ſon goût effréné pour les plaiſirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ſes mains les richeſſes des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces diſpoſitions ; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établiſſemens, les vaiſſeaux Hollandois, ſans déclaration de guerre.

Une flotte Angloiſe ſe montra au mois d'août, devant la Nouvelle-Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout eſpoir de réſiſtance ; & la colonie entiere ſe ſoumit, à la premiere ſommation. Cette conquête fut aſſurée au vainqueur, par la paix de Breda ; mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puiſſances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être. Un ſecond traité rendit encore les Anglois maîtres de la Nouvelle-Belge, qui, depuis, reſta ſous leur domination, avec le titre de Nouvelle-Yorck.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que

le Duc d'Yorck en avoit reçu la propriété du roi son frere. Dès qu'il l'eut récouvrée, il y fit passer ce despotisme, qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenans qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble, non contens d'y exercer l'autorité publique, s'étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des Hollandois, qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & par des colons sortis de la Nouvelle-Angleterre. Accoutumés à la liberté, ces peuples ne devoient pas souffrir long-tems une administration absolue, arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un soulevement ou une émigration; lorsque la colonie fut invitée, en 1683, à choisir des représentans, pour régler son administration. Le tems amena d'autres changemens; mais ce ne fut qu'en 1691, que fut arrêté un plan de gouvernement, dont on ne s'est pas écarté depuis.

A sa tête est un chef, nommé par la couronne. Elle lui donne douze conseillers, sans le consentement desquels il ne peut signer aucun acte. Vingt-sept députés, choisis par les habitans, représentent la commune. Tous les pouvoirs sont concentrés dans l'assemblée, composée de ses différens membres. Au commencement, sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'est aujourd'hui à sept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle a suivi les réaolntious.



CHAPITRE LV.

Etat florissant de la Nouvelle-Yorck. Causes de ses succès.

APPUYÉE sur une base de gouvernement si solide, si convenable à la liberté qui fait tout prospérer, la colonie se livra sans inquiétude à tous les travaux que sa situation pouvoit prescrire & encourager. Un climat plus doux que celui de la nouvelle-Angleterre, un sol beaucoup plus favorable à la culture du grain, aussi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vive, avec un établissement qui l'avoit devancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'égaloit pas dans les manufactures, ce désavantage étoit compensé par la supériorité d'un commmerce en pelleteries vingt fois plus considérable. Ces moyens de prospérité, soutenus d'une grande tolérance religieuse, ont élevé sa population à cent cinquante mille habitans, dont vingt-cinq mille en état de porter les armes, forment une milice nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri davantage, sans le fanatisme de deux gouverneurs, sans les vexations de quelques

autres, fans les conceffions immenfes, faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvéniens font paffagers dans le gouvernement Anglois. Les uns ont ceffé, & les autres diminuent. Ainfi la province pourra voir un jour doubler fes productions ; fi les deux tiers de fon territoire, qui font encore en friche, doivent rendre autant que le tiers déjà cultivé.

Il n'eft pas donné de prévoir quelle influence auront ces richeffes, fur l'efprit & le fort des habitans : mais on peut dire qu'ils n'ont pas abufé, jufqu'ici, de celles qu'ils ont acquifes. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette colonie, y établirent cet efprit d'ordre & d'économie, qui caractérife leur nation. Comme ils formerent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'efprit général des nouveaux colons, que la conquête leur affocia. Les Allemands, pouffés en Amérique par la perfécution religieufe, qui les chaffoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, fe trouverent difpofés, par la nature, à ce ton fimple & modefte ; & les François ou les Anglois, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, fe conformerent, ou par fageffe, ou par émulation, à cette maniere de vivre moins coû-

teuse, & plus aisée que les modes & les airs du faste.

Qu'est-il arrrivé de là ? Que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole ; qu'ils ont conservé une entiere liberté dans leurs ventes & dans leurs achats ; & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires, la direction qui leur étoit la plus avantageuse. Si leurs représentans avoient porté les mêmes principes dans l'administration, la province n'auroit pas été précipitée dans des engagemens, dont elle ressent déjà le fardeau ou la surcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords de la riviere d'Hudson. Ce fleuve est navigable jour & nuit, dans toutes les saisons. On peut le remonter, on peut le descendre, par la marée qui va jusqu'à cent soixante milles dans les terres. C'est sur ce magnifique canal qu'on embarque, dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voisin de l'Océan, est propre, par sa situation, à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l'Isle-Longue, qui n'est séparée du continent que par un canal étroit.

Cette isle, qui tire son nom de sa figure, a cent vingt milles de long sur douze de large. Elle étoit autrefois singuliérement connue, par le nombre de balaines & de

veaux-marins qu'on y prenoit. Mais, soit que la pêche ait épuisé ou chassé ces races, qui cherchent les mers tranquilles & les côtes désertes, elles ont disparu. Une autre industrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait mutiplier les bestiaux, sur-tout les chevaux, sans qu'on ait pour cela négligé aucune espece de culture. Le produit de ces richesses coule au grand entrepôt. Il s'y trouve grossi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la Nouvelle-Angleterre, du Nouveau-Jersey, gagnent à verser leurs denrées dans ce magasin.

Ce marché général est une ville importante, aujourd'hui désignée, comme la colonie entiere, sous le titre de la Nouvelle-Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam, dans l'isle de Manahatan, longue de quatorze lieues, sur une largeur médiocre. Sa population étoit, en 1756, de dix mille quatre cents soixante-huit blancs, & de deux mille deux cents soixante-quinze noirs. Peut-être n'est-il point de ville où l'on respire un air plus sain, où l'on apperçoive une aisance plus universelle & mieux répartie. Ses édifices publics ses maisons particulieres, sont solides & commodes. Mais si cette cité se voyoit vigoureusement attaquée, à peine tiendroit-

elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchemens de pierre qui défendent la rade & la ville.

La Nouvelle-Yorck, placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin; mais elle n'en a pas besoin. Sa rade lui suffit. C'est delà qu'on expédie tous les ans plus de trois cents navires, pour les différens parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre; mais ce sont les plus riches, parce qu'ils sont chargés de castor & de fourrures. Comment est-ce que la colonie se procure ces pelleteries? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la Nouvelle-Amsterdam, dans une position favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique Septentrionale. Les Sauvages voisins de la ville en fournissoient peu, & n'en offroient que de médiocres. Il falloit pousser au Nord, pour en avoir davantage & de meilleures. On forma le projet d'un établissement sur les bords du fleuve Hudson, à cent cinquante milles de la capitale; & les circonstances se trouverent favorables pour obtenir le consentement des Iroquois, de qui dépendoit le territoire sur lequel on avoit jetté les yeux. Cette brave nation se trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre, avec les François,

arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes semblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appellé depuis Albany. Jamais il n'y eut d'hostilités, jamais de démêlés entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fusils, que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer sans concurrence la chasse entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faisoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conserverent l'union avec les Sauvages; mais ils ne songerent sérieusement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorsque la révocation de l'Edit de Nantes eut fait passer chez eux, en 1685, l'art de fabriquer les chapeaux de castor. Leurs efforts furent long-tems impuissans. Deux obstacles s'opposoient principalement à leurs progrès. Les François tiroient d'Albany même, des couvertures, de grosses étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes & des munitions qu'ils vendoient aux Sauvages, avec d'autant plus d'avantage, que ces marchandises achetées à Albany, leur coûtoient un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs, les nations Américaines, qui étoient séparées de la

Nouvelle-Yorck, par le pays des Iroquois, où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guere traiter qu'avec les François.

Burnet, qui gouvernoit la colonie Angloise en 1720, fut le premier qui connut le mal, ou qui osa l'attaquer dans sa source. Il fit défendre, par l'assemblée générale, toute communication entre Albany & le Canada, il amena les Iroquois à consentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ses frais le comptoir d'Oswego, sur le lac Ontario, dans un endroit où passoient la plupart des nations, en allant à Montréal. Après ces deux opérations, le castor & les autres fourrures furent à-peu-près partagées entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que grossir aujourd'hui la part de la Nouvelle-Yorck, mieux située, pour le commerce, que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie Angloise a gagné par l'acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du Nouveau-Jersey, qui fut autrefois attaché à la Nouvelle-Belge, sous le nom de Nouvelle-Suede.



CHAPITRE XLVI.

Comment le Nouveau-Jersey est tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel.

Les Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée,

vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laissoit leur patrie, trop foible pour étendre ses bras si loin, les réduisit, au bout de seize ans, à se donner eux-mêmes aux Hollandois, qui réunirent cette acquisition à la Nouvelle-Belge. Le duc d'Yorck l'en détacha, quand il reçut l'investiture de ces deux provinces; & il partagea la moins considérable entre deux de ses favoris, sous le nom du Nouveau-Jersey.

Carteret & Berkeley, qui possédoient, le premier la partie de l'Est, & le second la partie de l'Ouest, n'avoient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation, leur en acheterent à vil prix de grandes portions, qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces sous-divisions la colonie resta partagée en deux provinces, séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur administration, les dégoûterent de cette espece de souveraineté, qui ne convenoit guere à des sujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en ont fait qu'une, qui, comme la plupart des autres colonies Angloises, est dirigée par un gouverneur, un conseil, une assemblée générale.

Le Nouveau-Jersey, situé entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude Septentrionale, a pour limites, la Nouvelle-Yorck à l'Est, & la Pensilvanie à l'Ouest; au Nord il a des terres inconnues; au Sud-Est, l'Océan

qui baigne ses côtes, dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la derniere révolution, on ne voyoit dans un pays si vaste, que seize mille habitans. C'étoient les descendans des Suédois, des Hollandois, ses premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre des Presbytériens Ecossois, s'étoient, joints à ces colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté, sembloit devoir être pour cette colonie, l'époque de la prospérité; mais presque tous les Européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le nouveau-monde, préférant la Pensilvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du sol les attiroient puissamment; le Nouveau-Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte guere plus de cinquante mille blancs, réunis dans quelques bourgades ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province, ne lui permettant pas, dans les commencemens, d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ses denrées à Philadelphie, & & plus encore à la Nouvelle-Yorck, où elles arrivoient par des rivieres d'une na-

vigation facile. C'eſt la route que prennent encore la plupart de ſes productions. Les deux villes lui donnent en échange, quelques marchandiſes de la métropole. Loin de pouvoir ſe procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier beſoin ; & ſe voit obligée à fabriquer elle-même la plus grande partie de ſes vêtemens.

Auſſi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle eſt réduite au papier-monnoie, qui n'en eſt que le ſigne précaire. La maſſe de ſes billets monte à 1, 350, 000 livres. Comme ils ont un cours égal dans la Penſilvanie & dans la Nouvelle-Yorck, qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre.; ils obtiennent une prime de faveur ſur les billets de ces deux colonies, en ſervant à tous les paiemens que celles-ci font entr'elles.

Mais un ſi léger avantage ne donnera jamais de l'importance au Nouveau-Jerſey. C'eſt de ſon ſein, c'eſt du défrichement de ces déſerts immenſes, qu'il doit tirer ſa vigueur & ſa proſpérité. Il ne ſe relevera point de ſa langueur, tant qu'il aura beſoin d'agens intermédiaires. La colonie en eſt perſuadée, & toute ſon ambition ſe borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déjà fait quelques efforts heureux. Dès l'an 1751, elle expédia de ſes propres fonds, trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les iſles Méridionales de

l'Amérique. Ces vaisseaux portoient cent soixante-huit mille quintaux de biscuit, six mille quatre cents vingt-quatre barils de farine ; dix-sept mille neuf cents quarante un boisseaux de bled ; trois cents quatorze barils de bœuf & de porc salés ; quatorze cents quintaux de chanvre ; une assez grande quantité de jambons, de beurre, de bierre, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente. On présume que ses expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richesse doit inspirer de l'émulation, de l'industrie, des espérances, des projets, des entreprises, à une colonie, qui, jusqu'à présent, n'a pu soutenir dans le commerce, le rang & le rôle où l'appelloit sa situation. S'il est des états pauvres & foibles, qui tirent leur subsistance & leur soutien du voisinage des états riches & brillans ; il en est bien plus encore qui sont affoiblis ou écrasés par ce même voisinage. Tel a peut-être été le sort du Nouveau-Jersey. C'est ce qu'on va voir dans l'histoire de la Pensilvanie, qui, serrant de trop près cette colonie, l'a jusqu'ici, tantôt étouffée de son ombre, tantôt offusquée de son éclat.

Fin du Livre dix-septieme.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce sixieme Volume.

A

D

M

O

P

T

V

W

Y

Fin de la Table des Matieres.

